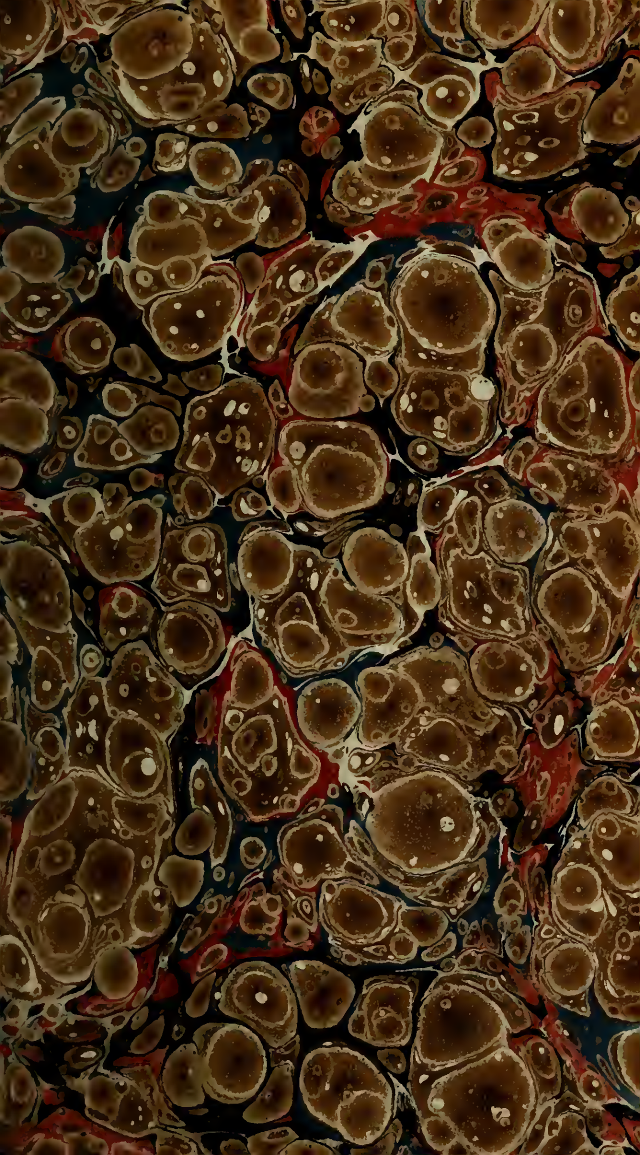




L'OFFICIEUX

OU

LES PRÈSENS DE NOCES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

L'OFFICIEUX

OU

LES PRÉSENS DE NOCES

PAR PIGAULT-LEBRUN.

*

Tome Premier.

*

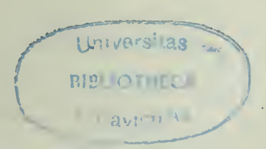
PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.

1832



L'OFFICIEUX

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

INTRODUCTION.

J'étais fort embarrassé quand j'ai conçu l'idée de cet ouvrage. Comment faire, pensais-je, pour plaire à tout le monde? Si je suis raisonnable, on dira que je suis froid. Si je me permets de m'égayer, selon ma bonne ou mauvaise habitude, *la Quotidienne* est là. C'est un bien pauvre journal que cette *Quotidienne!* beaucoup de monde le dit, mais enfin,

Quoi qu'on en puisse dire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et puis ce journal est toujours farci

de grands mots déplacés que personne n'entend, ni le journaliste non plus; cela impose. Par exemple, parler du jansénisme à propos du *Garçon sans souci* (1), c'est annoncer qu'on est prêt d'expliquer ce que c'est que la grâce qui *suffit ou ne suffit pas*. Je félicite le rédacteur de cet article sur ses connaissances d'en haut. Mais, à propos de cette grâce-là, je lui conseille de commencer par en mettre un peu dans ses écrits, et jusque-là je dirai et répéterai sans cesse que M. le rédacteur n'est pas un fin *Merle*.

J'étais donc très-embarrassé, ainsi que je viens de vous le dire. Mais, un peu *sans souci* moi-même, j'ai bientôt pris mon parti, et j'ai résolu de laisser courir ma plume au hasard, et d'aller droit devant moi comme j'ai coutume de le faire. Je ne peux d'ailleurs me dispenser d'écrire;

(1) Si, pour vos menus plaisirs, vous conservez des absurdités, voyez, an 1817, le n. 185 de la lamentable *Quotidienne.*

car, dans mon dernier ouvrage, je n'ai pas dit adieu au lecteur, mais un simple *au revoir*. Ceci entraîne nécessairement l'obligation de rentrer dans une carrière que je parcourais plus lestement autrefois, mais à laquelle je tiens encore, et je m'y laisse assez facilement entraîner par maître *Jean-Nicolas Barba*.

Je vais donc vous faire *un Officieux*, ou *des Présens de noces*. Je ne sais si je vous amuserai, mais je vous assure que je ferai pour y parvenir.... *l'impossible*.

Vous me demanderez peut-être pourquoi ce double titre. Je vous avoue bien franchement que je ne sais pas encore comment je remplirai le second. Mais j'ai, pour le mettre, des raisons qu'il vous importe peu de savoir. D'ailleurs, si vous êtes curieux de les connaître, je vous promets que les journalistes, qui devinent tout, *à peu près*, ne vous les laisseront pas ignorer.

Je prends congé de vous à regret, mon cher lecteur, ou mon aimable lectrice; mais c'est pour m'occuper de ce que je vais vous dire, et vous ne pouvez me savoir mauvais gré du motif.

CHAPITRE PREMIER.

Faisons connaissance avec notre principal personnage.

En l'an 1780, je cite l'année, pour que mon graveur, si je mets des images en tête de ce livre, ne fasse pas d'anachronismes, et n'habille pas des Espagnols, si j'en présente au lecteur, comme ils l'étaient du temps de Ferdinand et Isabelle; en 1780 donc vivait un marquis d'Oliban dont le père avait été fermier-général, le grand-père sous-fermier, et le bisaïeul commis aux barrières. Son vrai nom était Guérault. Ce nom n'est pas noble assurément; mais le quatrième Guérault dont je parle, ayant hérité de Guérault III cent cinquante mille livres de rente et voulant dérouter les généalogistes et les médisans, acheta la terre d'Oliban, qui avait été un marquisat

dans le bon temps où les seigneurs châtelains détroussaient les passans, se faisaient la guerre entre eux, et jouissaient du droit de jambage, qui avait bien ses petits agrémens.

Guérault IV prit, sans hésiter, la qualification de marquis, que personne ne pensa à lui contester. Discute-t-on jamais avec un homme qui a cinquante mille écus de revenu et qui sait s'en faire honneur? On m'a même assuré qu'une paire de girandoles donnée à propos lui avait fait obtenir des lettres de noblesse. Or, quand on est noble, on peut très-bien se faire marquis de son autorité privée: on ne voit que cela tous les jours.

Et comme de temps immémorial un gentilhomme doit servir le roi, M. le marquis se présenta pour entrer aux mousquetaires. On examina sa noblesse de près, et ses titres parurent bien légers: il n'avait encore qu'un quartier. Cependant le capitaine des mousquetaires gris n'était pas fâché d'avoir un homme opu-

lent et qui était marquis à peu près. Il conseilla à Guérault IV de demander la croix de Malte, et cent ans pour faire ses preuves, ce qui s'accordait alors assez facilement aux gens riches. Or, comme un mousquetaire avait nécessairement quatre quartiers bien comptés, M. le marquis serait évidemment gentilhomme.

A l'époque dont je parle, M. le marquis avait vingt-cinq ans. Il n'était ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni spirituel ni sot. Il était riche, et tout le monde le trouvait charmant.

Il usait noblement des dons de la fortune. Généreux sans être prodigue, plein d'ordre pour avoir toujours des fonds à sa disposition, ami du plaisir, mais économe de sa vie, il comptait pousser sa carrière très-loin, et faire souche, à la première occasion favorable, de véritables marquis.

Un défaut assez remarquable était le seul qu'on pût lui reprocher. Il était tou-

jours disposé à rendre service, et bien des gens appelleront cela une qualité. Mais il avait la mauvaise habitude de chercher à obliger tout le monde, même ceux qu'il connaissait très-superficiellement; il s'efforçait d'obtenir une confiance qu'on ne lui accordait pas toujours, et alors, sans mission, souvent sans trop connaître les circonstances d'une affaire, il se portait en avant et manquait toujours le but avec les meilleures intentions du monde. Il amenait des méprises, des incidens qui amusaient beaucoup ceux que la chose ne regardait pas et qui ne l'appelaient plus que l'officieux marquis.

Ce penchant s'était développé en lui dès sa première jeunesse, et lui avait valu au collége des horions et des gourmades, et à l'académie deux petits coups d'épée qui avaient fait un grand bruit dans le monde.

A chaque mésaventure qu'éprouvait le marquis, il se promettait bien d'aban-

donner le genre humain à sa triste destinée, et il saisissait avec empressement l'occasion nouvelle qui s'offrait à lui pour tâcher de rendre un service. Quelquefois même, fatigué de son oisiveté, il cherchait cette occasion, qui ne se présentait pas.

Vous présumez facilement qu'il s'était fait dispenser de coucher à l'hôtel des mousquetaires. Le propriétaire d'une maison somptueuse ne pouvait s'accommoder d'une chambre modeste, et son capitaine, plus noble que riche, trouvait très-commode de trouver tous les jours son couvert mis chez M. le marquis et cent louis à son service.

Cependant il pensait sérieusement à acheter une compagnie de cavalerie. Le droit de se faire tuer s'achetait alors, et, pour mériter cette faveur insigne, le marquis faisait très-exactement son service de mousquetaire. Il courait à l'hôtel le matin, il y courait après avoir dîné : les gens du bon ton dînaient alors à deux

heures. Très-souvent M. le marquis faisait la course à pied, pour ne pas humilier ses camarades en étalant un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Vous voyez que notre héros était un homme à procédés.

Un domestique de son père, nommé Antoine, tenait sa maison et justifiait sa confiance. Vous sentez que le factotum d'un marquis ne peut s'appeler Antoine. Le bon domestique avait consenti à reprendre son nom de famille, qu'il avait oublié depuis long-temps, et il se laissait appeler Ducroc pour flatter l'amour-propre de son maître, et peut-être un peu le sien.

Ducroc avait sous ses ordres Denis, chef de cuisine, Thérèse, femme de charge, tous les gens de l'écurie, et il étendait sa surveillance jusque sur Zéphire, valet de chambre de monsieur.

Thérèse avait été mariée.... peut-être. Il est au moins constant qu'elle avait une fille qui s'élevait à l'hôtel et qui allait

avoir seize ans. Thérèse était vaine des charmes de sa Julie, et elle portait ses prétentions pour elle jusqu'au ridicule : elle avait refusé avec dédain le bedeau de la paroisse et un caporal aux gardes-françaises. C'était, d'ailleurs, une bonne femme qui tenait aux intérêts du marquis autant qu'on peut le faire pour de l'argent.

Zéphire était un grand et joli garçon qui s'était singulièrement formé en causant avec son maître lorsqu'il le coiffait ou qu'il lui passait sa chemise. C'était l'homme du bon ton de toutes les soubrettes de qualité ; elles se l'arrachaient, le gâtaient, et elles avaient porté au dernier degré une fatuité qui lui était naturelle. Je ne dirai rien des autres commensaux de l'hôtel :

Ce reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CHAPITRE II.

Julie.

Julie était aussi simple que jolie. Elle répondait par *vous êtes bien bon, monsieur*, à tous les complimens qu'on lui faisait, et on lui en faisait souvent. Un vieillard lui prenait-il la main, elle la retirait aussitôt; un homme agréable prenait-il cette main effilée et blanchette, elle baissait les yeux et rougissait; elle ne pensait plus à la retirer quand elle était dans celle de Larose.

Larose était le jeune caporal que dame Thérèse avait éconduit. Julie, sans ambition, trouvait le parti très-sortable, puisqu'il lui plaisait beaucoup. D'ailleurs Larose était un garçon de mérite qui devait être fait sergent à la première promotion, et tout le monde sait qu'un sergent aux gardes-françaises était un gros monsieur.

Mais comment Larose avait-il plu à notre petite Julie? c'est ce qu'il importe de vous faire connaître et ce que je vais vous apprendre.

L'hôtel de M. le marquis était situé à l'extrémité d'un faubourg. Moitié ville, moitié campagne, il réunissait les agrémens de l'une et de l'autre. Ses heureux habitans jouissaient de la liberté que donne nécessairement une semblable situation, et Julie avait pris l'habitude de travailler ou de lire sur un banc de gazon placé à deux pas de la porte cochere que dame Thérèse tenait toujours ouverte, parce que, disait-elle, il ne fallait pas que M. le marquis attendît quand il rentrait en carrosse. La véritable raison était de voir d'un œil les passans, pendant que la bonne dame fixait l'autre sur une pièce de linge qu'elle faisait ou quelle raccommodait.

Larose était du nombre des passans. Il ne pouvait aller dans l'intérieur de Paris sans se faire voir à dame Thérèse,

dont il se souciait fort peu, et sans voir lui-même notre petite Julie, qui bientôt fixa tellement son attention qu'il employait le temps dont il pouvait disposer à passer et à repasser devant l'hôtel.

Julie, de son côté, avait remarqué le beau Larose, et, sans réflexion, sans qu'elle se rendît compte de rien, le livre sentimental, passionné même, avait remplacé l'ouvrage instructif ou amusant.

Larose commença par sourire quand ses yeux rencontraient ceux de Julie. Julie souriait à son tour : c'était le sourire de l'amour quand il avait son innocence. Larose s'enhardit un peu. Il osa saluer profondément, et Julie se leva et répondit par une grande révérence. Thérèse, qui avait l'œil à tout, vint demander à sa fille qui elle avait salué. « C'est » M. le curé, maman. » Fillette qui aime ment apparemment toujours. Il faut bien que cela soit vrai, car ce mensonge est le premier que Julie eût proféré.

Le beau Larose pouvait-il s'arrêter,

flatté, entraîné par les plus douces espérances? non, sans doute. Julie pouvait-elle reposer quand l'image de Larose souriant se présentait à elle? Et quand ne le voyait-elle pas! Insomnies d'amour ne flétrissent pas la beauté: le petit dieu la berce d'illusions si douces! Julie aimante devenait chaque jour plus belle. Larose dormait, mais le nom de Julie était le dernier mot qu'il prononçait le soir; c'était le premier qu'il articulât au réveil.

Julie lui avait souri d'abord; elle lui avait ensuite rendu ses révérences. Répondra-t-elle à un billet? Il est des momens où il se flatte d'être aimé; mais il ne peut vivre sans un aveu auquel il attache le bonheur de sa vie tout entière: vous voyez bien que le beau Larose était amoureux pour la première fois.

Il entre dans un café, il tire de sa poche la feuille de papier à lettre, le pain à cacheter, et la plume qu'il a achetée toute taillée. Il écrit, il écrit... Bientôt les quatre

pages sont remplies, et il ne sait ce qu'il a dit. N'importe, Julie le comprendra bien : c'est l'amour qui a dicté. Il ploie sa lettre, il la ploie encore, il la réduit de manière à la tenir avec le pouce cachée dans la paume de la main, et il marche droit à l'hôtel.

Le banc de gazon était à deux pas de la porte. Ce jour là Julie avait mal aux reins; il fallait qu'ils fussent soutenus, et une chaise de jardin était placée presque dans la rue. Avait-elle vraiment mal aux reins?.... Oh! non, non. Mais elle lisait des romans; elle savait qu'il est de règle qu'un amant écrive à sa maîtresse. Larose ne pouvait entrer dans la cour pour remettre ses billets, et il eût fallu un bras long d'une toise pour arriver au banc de gazon. Voyez cependant comme l'esprit vient aux filles!

Larose arrive à la porte de l'hôtel. Il croit devoir jeter sa lettre sur le banc; il sent qu'il ne peut s'arrêter, et il fait un mouvement pour lancer le paquet à

son adresse : on le lui a pris de la main. Interdit, inquiet, désolé, il reste cloué à sa place. Cependant il veut savoir quel est le ravisseur, l'ennemi de son repos qui s'est rendu maître de son secret. Il passe, il se retourne, et Julie, appuyant la main sur la pochette de son tablier noir, lui indique l'endroit qui cache le précieux billet, et calme ses alarmes.

La pauvre petite ne savait pas mal faire. Thérèse avait cru devoir entretenir long-temps la candeur du premier âge : élève de la nature, Julie en suivait la douce impulsion.

Un essai heureux en détermine un second. Larose écrivit encore un billet, et il suppliait Julie de lui faire connaître s'il était assez heureux pour lui plaire. Julie trouvait tout simple de répondre à une lettre qu'on a reçue avec plaisir. Sa mère, d'ailleurs, lui avait toujours dit lorsque quelqu'un lui parlait: « Levez la tête, petite, et répondez. » En fallait-il davantage pour la déterminer à prendre la plume, dont elle

se servait assez mal ? Mais, pensait-elle, ces lettres-là se lisent avec le cœur, et je donnerais à mon joli soldat une feuille de papier blanc qu'il y trouverait amour et bonheur.

Elle ne veut pas perdre une occasion de voir Larose ; elle attend qu'il ait passé, et, sûre d'avoir au moins une heure à elle, en quatre sauts elle arrive à sa chambrette. Elle ne se doute pas que son agilité s'accorde peu avec un mal de reins et que sa mère a deux yeux.

Pendant que Thérèse réfléchit et qu'elle cherche les raisons qui peuvent rendre le mal de reins nécessaire, Julie a ployé son billet et a repris sa place.

L'impatient Larose revient sur ses pas. Depuis dix minutes, il a son mouchoir à la main ; il se laissera tomber à la porte de l'hôtel. Pendant qu'il se baissera, qu'il se relevera, qu'il le mettra dans sa poche, qu'il se gardera bien de trouver de suite, vingt à trente minutes s'écouleront, et il n'en faut pas

tant pour donner et recevoir un billet.

Tout se passe en effet comme il l'a prévu. La lettre de Julie tombe sur le mouchoir, et la main du beau caporal rencontre celle de la fillette. Il la baise, il la rebaise et disparaît. Julie éprouve un trouble qu'elle ne connaissait pas; l'usage de ses sens est suspendu, elle est restée immobile. Sa jolie main garde la position où Larose l'a laissée, et il n'est plus là pour la baiser encore.

Thérèse avait remarqué que, malgré le mal de reins, sa fille s'était levée précipitamment; mais elle n'avait pu voir ni le mouchoir, ni la lettre, ni le billet, ni les baisers, parce que Julie n'était pas diaphane. Cependant la vivacité des mouvemens et un bras toujours tendu lui donnent des soupçons vagues; elle accourt.

« Que faites-vous là, ma fille? — Je
» montre à un monsieur qui vient de pas-
» ser.... à ce monsieur en habit brun....
» qui est là-bas.... Eh bien! que lui mou-

» trez-vous? — Le n° 45, ma mère. —
» Hom! hom.! »

Thérèse suit le monsieur, qui, ne pensant ni au bras indicateur, ni au n° 45, va frapper au n° 53. La bonne dame est convaincue que sa fille la trompe, et elle sait à merveille quels sont les motifs qui déterminent ordinairement une jeune fille à feindre. « Venez travailler auprès
» de moi, mademoiselle. Le grand air
» ne vous vaut rien; il faut de la chaleur à
» des reins malades. — Je me trouve beau-
» coup mieux, maman. — Je veux ajouter
» à ce mieux-là. Marchez, mademoiselle,
» et ne répliquez plus! »

Julie était douce, timide; elle avait été ployée à une obéissance aveugle. Elle suivit sa mère en essuyant furtivement une larme qui s'échappait malgré elle. Thérèse la place le dos tourné du côté de la cour, elle lui donne de l'ouvrage, et prend dans la poche du petit tablier noir le livre qui, sans doute, a fait naître des idées romanesques. C'était le fameux *Comte*

de Douglas que Thérèse avait lu trente-deux fois, et elle ne pouvait raisonnablement gronder sa fille de le lire une. Mais dans ce malheureux livre étaient les deux billets de Larose, que la petite avait arrangés suivant le format du livre, officieux alors, et elle les lisait en paraissant uniquement occupée du héros du roman.

La petite se croit perdue; elle tombe à genoux, elle demande grâce. Sa mère, qui peut-être ne se serait pas arrêtée à deux chiffons de papier déjà moulus à force d'avoir été tournés et retournés, les tourne à son tour, les lit, applique deux grands soufflets sur les joues rosées de Julie, et va faire fermer la porte cochère, sauf à M. le marquis à attendre cinq minutes quand il voudra rentrer à l'hôtel.

Julie avait versé des larmes de plaisir; elle en répand de bien amères. Plus d'espérance de revoir le beau Larose, pas de moyens de recevoir ses lettres et d'y répondre. Si au moins elle avait pu conser-

ver celles qui, pendant deux jours, ont fait son bonheur ! Mais sa mère les a mises en pièces. Quel triste avenir attend la pauvre petite ! Voilà où mène l'amour, mesdemoiselles : vous devriez bien n'aimer que par avis de parens. Je conviens cependant que l'homme qu'ils vous présentent est rarement celui qui peut vous plaire.

Larose était loin de prévoir le coup qui avait frappé sa charmante amie. Ivre de joie et de bonheur, il ne se lassait pas de relire le doux aveu de la candide Julie. Il écrivait en lisant, et son imagination séduite traçait des tableaux délicieux qui ne devaient pas se réaliser.

Il revient à l'hôtel. Il compte bien échanger sa lettre contre une autre aussi tendre, aussi séduisante. La porte de M. le marquis est fermée : Larose est étonné, mais il ne soupçonne rien encore. Il passe une partie de la journée dans la rue, et à chaque instant il croit voir cette porte s'ouvrir, à chaque instant son es-

pérance est déçue. Il rentre à l'heure de l'appel, étonné, mais loin encore du découragement.

Le lendemain, il revient, et son cœur se serre. Le surlendemain, il s'afflige, il se désole. Il regarde attentivement la sonnette et le marteau. Osera-t-il se faire ouvrir, et que dira-t-il au suisse? Il avait la portion d'esprit qui convenait à celui de Julie. Elle trouvait ses lettres dignes d'être gravées en lettres d'or. Larose n'en était pas moins embarrassé en cherchant ce qu'il dirait au suisse ou à telle autre personne de l'hôtel qui se présenterait à lui. Le quatrième jour, cependant, fatigué, excédé, désespéré, il sonne et frappe à la fois. Le suisse, qui se croit un personnage parce qu'il porte un habit galonné et un baudrier qui ne sont point à lui, le suisse trouve très-mauvais qu'un soldat aux gardes s'annonce avec un tel éclat. Il intimide le pauvre Larose au point qu'il ne peut prononcer le nom de Julie.

A ce nom, le suisse tire le cordon d'une sonnette qui est suspendue dans le labo-

ratoire de Thérèse ; Thérèse accourt. « Voilà, lui dit le suisse, un jeune soldat » qui veut parler à Julie, » et il se renferme dans sa loge.

A sa rougeur, à son air embarassé, à son attitude suppliante, Thérèse a deviné l'amant de sa fille. Elle lui demande d'un ton très-élevé et d'un air menaçant comment il ose aimer une demoiselle bien née que le premier sergent du régiment n'obtiendrait pas. Larose, piqué, retrouve du courage. Il établit une généalogie qui prouve que sa naissance vaut celle de mademoiselle Julie. Thérèse lui réplique qu'un garçon bien élevé qui s'engage est nécessairement un libertin. Larose répond que M. de Chevert a été soldat comme lui, et qu'il est mort lieutenant-général des armées du roi. Il ajoute que la plus grande preuve d'estime qu'on puisse donner à une femme est de chercher à obtenir sa main, et il conclut en demandant celle de Julie. Thérèse lui rit au nez d'un air de dédain, et le pousse

vers la porte. Larose, exaspéré, sort en maudisssant les parens dont le cœur est flétri et qui ne veulent pas que leurs enfans sentent battre le leur. Il s'assied sur le banc de pierre qui est à l'extérieur de la porte de l'hôtel; il remet un peu d'ordre dans ses idées, et plus il réfléchit, moins il a d'espoir à fléchir l'impitoyable Thérèse.

Thérèse, de son côté, se rappelait ses premières amours. Elle se souvenait que les remontrances paternelles, que les voies de rigueur n'avaient eu aucun succès, et que le temps seul avait éteint ses feux, qu'elle avait crus inextinguibles. Elle se promit de laisser couler les jours, les semaines, les mois, de rendre la vie de sa fille assez douce, et de la distraire enfin, par une réunion de plaisirs innocens, de l'idée d'un plaisir plus vif. Il est un instinct plus sûr que les grands principes et l'éducation. Thérèse pensait en femme sage, et Julie eût été heureuse si elle n'avait connu le beau Larose.

CHAPITRE III.

Larose est introduit à l'hôtel.

Le beau Larose n'avait rien qui pût le dédommager de la perte de Julie. Une vie uniforme, contrainte, ennuyeuse, ajoutait à l'amertume de ses privations. Il n'avait pas un ami qui pût entendre le langage du cœur, et Larose ne savait plus parler que celui-là. Il ne pouvait calmer ses souffrances qu'en allant s'asseoir sur le banc de pierre qui touchait à l'enceinte où languissait l'objet des plus tendres amours.

M. le marquis venait de gâter les affaires d'un jeune homme qui traitait d'une charge de conseiller au parlement. Il l'avait fait avoir à un cousin-germain qui portait le même nom, et qui travaillait en secret à supplanter celui que servait notre officieux. Un nom de baptême changé avait suffi pour que son protégé restât avocat sans causes.

Le marquis rentrait chez lui avec beaucoup d'humeur. Il jurait que jamais il ne se mêlerait des affaires de personne, et il ne réfléchissait pas qu'il eût réussi, s'il n'eût inscrit sur ses tablettes *Pierre* pour *Paul*. Il voit un jeune soldat assis à la porte de son hôtel; sa figure est heureuse, mais elle porte l'empreinte d'une profonde douleur.

« Que faites-vous là, mon ami? — Je » pleure, monsieur. — Un soldat pleu- » rer! — Un soldat a un cœur. — Ah! » je vois ce que c'est: vous êtes amou- » reux. — Comme on ne l'a jamais été. » — Mais il me semble que vous pourriez » penser à vos amours à la chambrée » comme ici. Il y a plus d'une heure que » la retraite est battue, et..... — Vrai- » ment, monsieur ?... Ah! je suis perdu! » Quinze jours de prison! quinze jours » sans m'approcher de l'enceinte.... — » Qu'habite l'objet de vos vœux? — Il y » a de quoi mourir. — Non, mon ami, » non, vous ne mourrez pas; j'espère mê-

» me que vous n'irez pas en prison. Com-
» ment se nomme votre capitaine ? —
» Le comte d'Orville. — C'est mon ami
» particulier. Je le verrai demain matin,
» et j'arrangerai votre affaire. En atten-
» dant, je vais vous faire donner à sou-
» per et un lit à l'hôtel. »

Larose ne sait s'il rêve. Au lieu d'un réduit humide et obscur, il va habiter le lieu qu'embellit sa Julie ; il reposera sous le même toit! Reposer! « Amour et repos habitent-ils le même cœur ? » demandait autrefois Beaumarchais au parterre.

Le marquis a frappé; la porte s'est ouverte; Larose est sur les talons de son protecteur. Le suisse a sonné, et il précède le maître, un flambeau dans chaque main. Zéphire paraît sur les degrés du péristyle; il porte aussi deux bougies. « Appelez Thérèse, » lui dit le marquis. Larose prend obligeamment les lumières des mains du valet de chambre; il marche devant son nouveau patron, qui le dirige, et ils entrent dans l'appartement de mon-

sieur. Le marquis regarde son protégé, et sa figure, qu'il trouve encore jolie et candide, lui inspire un intérêt réel. Allons, pensait-il, je tenterai encore cette bonne action-ci et je ne serai pas toujours malheureux dans mes résultats.

« Thérèse, vous ferez souper ce jeune » soldat et vous lui donnerez un lit con- » venable. » Thérèse, en voyant Larose, recule de quatre pas. « Un soldat aux » gardes à l'hôtel, M. le marquis! Voilà » du nouveau, par exemple! Et où sou- » pera-t-il, s'il vous plait? à la cuisine, » probablement? — Thérèse, que seraient » les officiers, si le métier de soldat était » avili? Ce jeune homme mangera à l'of- » fice. — Avec moi, M. le marquis? — » Vous pouvez souper dans votre cham- » bre, si cela vous arrange mieux. — » Mais, monsieur... — Je le veux; obéis- » sez! »

Thérèse sort en grommelant. « Ce rusé soldat, pensait-elle, a attendu M. le marquis à la porte de l'hôtel; il lui a

parlé de son amour. Le marquis, qui se mêle de tout, excepté de ses affaires, et qui est trop heureux d'avoir Ducroc et moi à son service, le marquis voudra conclure ce ridicule mariage. Les hommes distinguent très-bien les distances au-dessus d'eux; au-dessous, tout leur paraît égal. Je résisterai; mais Julie ne manquera pas de prier, de supplier M. le marquis, si elle sait que l'impertinent caporal a trouvé accès près de lui. Oh! je vais mettre bon ordre à tout cela. »

On vient avertir M. d'Oliban qu'il est servi, et Ducroc s'empare de Larose. « J'aime les soldats, disait-il au marquis. » Mon père l'a été, et celui-ci a l'air d'ê- » tre un honnête garçon. — Je le crois » comme vous, Ducroc; ayez-en bien » soin. »

Thérèse se garde bien de paraître à l'office. Le factotum, le chef de cuisine et le valet de chambre fêtèrent de leur mieux le protégé de M. le marquis. Il parlait peu, mangeait moins, et cepen-

dant sa figure était rayonnante. « Allons, » allons, lui disait le bon Ducroc, un » soldat ne trouve pas toujours un pa» reil souper. Faites honneur à celui-ci, » mon camarade. » Larose laissait charger son assiette, et son imagination errait dans l'hôtel, qu'il ne connaissait pas. Il créait une chambre à Julie, il la voyait assise devant une table; elle y appuie son coude; sa charmante figure est penchée sur sa main; elle relit les deux billets qu'il lui a donnés : peut-être, avant de sortir, trouvera-t-il quelque moyen de lui remettre le troisième.

La cordialité de Ducroc l'encourage; il le tire à part pour lui confier son malheureux amour. Il réfléchit aussitôt que Ducroc est peut-être le père de Julie et qu'il pense comme sa mère. Il est debout devant lui, il n'articule pas un mot, et Ducroc attend en vain qu'il s'explique.

Larose rentre. Il prend Zéphire par la main et le conduit dans la cour. « Celui-là est jeune, pensait-il; il compatira à

des peines qu'il éprouve peut-être, et si je ne peux voir ma Julie, il se chargera de mon billet. Mais, se disait-il à l'instant, il doit tenir de plus près aux intérêts de ses vieux camarades qu'à ceux d'un jeune homme qu'il ne connaît pas. Si je m'étais ouvert à M. le marquis !.... Est-il présumable qu'il veuille contraindre des domestiques qui, selon les apparences, le servent depuis long-temps, à marier leur fille contre leur gré? »

« Ah ça ! lui dit Zéphire, parlerez-vous » bientôt? — Monsieur, je n'ai plus rien » à vous dire. — Il faut convenir, mon» sieur, que votre conversation est fort » intéressante et qu'il y a beaucoup à » gagner avec vous. » Il tourne le dos au jeune soldat; il rentre à l'office, et dit à Ducroc: « Je crois que le protégé de M. le » marquis est fou. — Mais, je le crois » aussi. — Il faudra lui ôter sa lumière » quand il sera couché.—Je le crois bien, » vraiment; il mettrait le feu à l'hôtel. »

« Mais, monsieur, disait Zéphire au

» marquis en le déshabillant, le jeune
» soldat que vous avez reçu chez vous
» a des absences bien extraordinaires. —
» Des absences ?.... Je ne me suis pas
» aperçu de cela.... Ah! je me rappelle....
» il est amoureux, Zéphire, très-amou-
» reux. — Je l'ai été aussi, monsieur,
» mais l'amour ne m'a jamais empêché
» de souper; jamais je n'ai regardé en
» face et pendant cinq minutes les per-
» sonnes à qui je voulais parler sans
» leur adresser un mot. — C'est que tu
» n'as jamais aimé véritablement, Zé-
» phire. Tu es un assez mauvais sujet. »

« M. le marquis n'a jamais aimé autrement que moi pensait Zéphire, et, si j'étais seulement baron, je lui dirais qu'il vient de faire son procès comme le mien. Mais je suis valet de chambre, et, pour faire fortune à ce métier-là, il faut être sans humeur, quelquefois même sans honneur. L'auteur qui a pensé cela connaissait bien les grands seigneurs. »

« Zéphire, demain matin tu feras at-

» tendre ce jeune dans sa chambre, et » tu me l'amèneras quand je serai ha» billé. »

Larose avait été conduit à cette chambre par Ducroc, qui lui avait donné le temps de reconnaître le local, et qui subitement s'était esquivé avec la lumière et avait donné un tour de clé à la porte. « C'est le père, c'est le père, » disait Larose. Sa femme lui a tout dit, » et il a voulu me mettre dans l'impos» sibilité de chercher l'adorable Julie » et de lui parler de mon amour. Ils ne » savent pas que je la respecte autant » que je l'aime. »

Ah! par exemple, voilà des sentimens bien chastes. Ils seront approuvés par les jolies dames d'une petite ville qui lisent assez volontiers mes ouvrages, et qui me reprochent en riant certains tableaux qui ne les ont pas fait bâiller. Cependant, quelque désir que j'aie de leur plaire, je ne peux me décider à être le continuateur de *l'Amadis des Gaules.*

J'aime à peindre les objets tels qu'ils sont, et je félicite bien ces dames de ne se reconnaître dans aucun de mes portraits.

On rencontre quelquefois un *Céladon* de dix-huit ans. Céladon Larose, ou Larose Céladon, ne pensa à se coucher. Il se promenait en long et en large dans sa chambre; il dirigeait ses soupirs sur les quatre murs qui le retenaient, bien sûr que la chambrette de Julie était placée dans une des quatre positions. Il lui adressait les plus jolies choses du monde, et quelquefois il était si content de lui qu'il regrettait de ne pouvoir écrire les pensées brillantes et passionnées qui se succédaient sans interruption.

Un bruit léger frappe son oreille. Il écoute.... On marche sur la pointe du pied ; on passe devant sa chambre..... Bientôt il n'entend plus rien... et il écoute encore.

Julie ne dormait pas plus que lui. Elle portait son image dans son cœur ; son nom errait sans cesse sur ses lèvres, et

des sensations bien pénibles l'affectait en ce moment.

Une nuit d'été passe bien vite quand on est fortement préoccupé. Déjà *l'Aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de l'orient.* Les premiers rayons du soleil *doraient* les faîtes des cheminées, et Larose, fatigué de se promener, de soupirer et de penser, se jeta tout habillé sur son lit. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'amant malheureux qui n'ait fini et qui ne finisse par prendre ce parti-là.

Celui-ci goûtait, *dans les bras de Morphée,* les douceurs d'un profond repos, et, en style vulgaire, il ronflait à faire résonner les vitres de sa chambre quand Zéphire vint savoir comment il avait passé la nuit et lui dire que M. le marquis l'attendait. On est bientôt prêt quand ne s'est pas déshabillé. Larose étend les bras, se frotte les yeux, suit son introducteur et se présente devant le patron. M. le marquis avait déjûené. Tout entier

à son plan de conciliation entre le soldat et son capitaine, il ne pensa point que Larose déjeûnerait peut-être volontiers aussi. Il ne s'informa pas même s'il avait soupé la veille. Les chevaux étaient mis; on monta en voiture.

CHAPITRE IV.

M. le marquis fait de nouvelles bévues.

Le comte d'Orville était un gentilhomme de vieille race qui faisait peu de cas de la nouvelle noblesse. Avait-il tort ou raison? Il me semble, à moi, que le premier d'Orville n'était pas plus noble que le premier d'Oliban, et que le mérite essentiel de ce d'Orville-ci était d'en compter dix-neuf avant lui. Le burin de l'histoire n'avait gravé le nom d'aucun de ses aïeux. Pour lui, il était disposé à se faire tuer quand le service du roi l'exigerait, et il attendait, tantôt à son corps, tantôt dans ses terres, le grade de maréchal-de-camp.

Il était très-occupé avec son notaire quand notre marquis fut annoncé. Un noble d'hier et des affaires à terminer suffisaient bien pour n'être visible que dans une demi-heure. Le marquis fut choqué

de la réponse qu'il reçut par l'intermédiaire d'un laquais, mais il avait protesté à Larose qu'il n'irait pas en prison, et il ne voulait pas que ce jeune soldat le fît passer, dans l'esprit de ses camarades, pour un seigneur sans crédit. Il se décida à attendre.

Comment se passera cette demi-heure? Le marquis ne s'occupait ni de la latitude, ni de la quadrature du cercle. Il était bien avec une femme de finances; mais cette liaison était devenue habitude, et une maîtresse de tous les jours agit peu sur l'imagination. Le marquis ne trouva pas de moyen plus agréable de filer le temps que de parler à Larose des ses amours. Larose, enchanté de pouvoir dire à quelqu'un ce qu'il avait répété pendant toute une nuit aux murailles de sa chambre, Larose, oubliant sa prudence de la veille, et passant à l'excès contraire, parla avec abondance, une volubilité, qui ne permirent pas au marquis de placer un mot. Il apprit enfin que

Julie était l'objet de tant d'amour, de tant d'inquiétudes, de tant de peines, et il finissait de lire le billet où la petite développait si naïvement son cœur lorsque le notaire de M. d'Orville sortit et qu'on introduisit M. d'Oliban.

D'Oliban avait annoncé d'Orville à Larose comme son ami particulier. Il l'avait vu trois ou quatre fois dans le monde, et il lui avait parlé pendant un quart d'heure au plus. On a à Paris de bons amis dont on ne connaît bien que le nom. D'Orville, satisfait de la suprématie qu'il venait d'exercer sur d'Oliban, le reçut avec cette urbanité dont les gens du bon ton savent si bien masquer leur profonde indifférence. Il voulut bien s'excuser sur la lenteur de son notaire, et, comme l'aristocratie de l'opulence était fort bien celle du rang, d'Orville ne laissa pas ignorer qu'il traitait du joli domaine de Barjac, qui touche à la plus belle des terres de sa famille. Il ajouta que son notaire agissait secrètement pour que le pro-

priétaire ne lui fît pas payer la *convenance*; il s'informa enfin de l'objet qui lui procurait le plaisir de voir M. le marquis.

D'Oliban avait arrangé une histoire. La retraite battait; Larose, se rendant à l'appel, s'était trouvé très-mal, des passans l'avaient mis sur un des bancs de pierre qui sont à la porte de l'hôtel; le marquis l'avait jugé hors d'état de rentrer aux casernes, il lui lui avait donné un asile pour la nuit, et il venait prier M. le comte de le dispenser des quinze jours de prison voulus par l'ordonnance.

Le comte, comme tous les capitaines aux gardes, s'occupait fort peu de sa compagnie : ces soins, tout-à-fait roturiers, étaient abandonnés à un sergent. Il était égal à d'Orville que Larose allât ou n'allât pas en prison, mais il était bien aise d'accorder une grâce à un marquis de fraîche date, qui, par sa position militaire, resterait toujours son obligé. Il écrivit quatre mots à son sergent de confiance; Larose fut appelé, son capitaine

lui remit le billet, et il daigna conduire d'Oliban jusqu'à la porte de son cabinet.

« L'impertinent! disait entre ses dents le marquis en descendant l'escalier; je lui ferai voir que mon crédit ne se borne pas à dispenser un pauvre soldat de la prison. » Il donne rendez-vous à Larose à son hôtel, et il fait *toucher* à celui du capitaine des mousquetaires gris.

« Je sors de chez le comte d'Orville, lui » dit-il; il m'a reçu avec une hauteur » dont je suis révolté. Je lui prouverai cependant que je ne sais me venger qu'à » force de générosité. Vous êtes mon » ami, M. le duc. — Comptez sur moi » dans toutes les occasions. — Vous voulez vous défaire de votre domaine de » Barjac, et d'Orville en a envie. — Vraiment! — Je viens vous prier de le traiter doucement, à ma considération, et » je suis persuadé que vous m'accorderez » ce que je vous demande. — Ah! d'Orville veut s'agrandir! — Et vous lui ferez connaître que c'est à moi que vous

» sacrifiez quelque chose de vos prétentions. — Parlons raison, mon cher marquis. Je suis mal dans mes affaires, et voilà pourquoi je vends. Convenez que je serais une grande dupe, si je ne profitais pas de l'avis que vous me donnez. — Quoi! M. le duc, après ce que vous venez de me promettre... — Je ne balancerai pas à vendre trente mille francs de plus; je vous rendrai deux cents louis que je vous dois, et je garderai ma petite danseuse trois mois encore. — Si vous aviez assez peu de délicatesse... — Pas de grands mots, mon cher, des choses. D'Orville veut enclaver un hameau de plus dans ses terres; il est naturel qu'il paie cette jouissance. Vous avez à vous plaindre de lui, et vous vous vengez en servant un homme qui vous est dévoué, c'est encore tout simple. »

Le marquis répliqua vivement, et le duc prit ses grands airs. Le marquis insista avec plus de chaleur encore, et son

capitaine l'envoya aux arrêts pour quinze jours.

D'Oliban allait se retirer quand le notaire de d'Orville parut. « Je viens finir » avec vous, M. le duc, lui dit-il. On » vous accorde les deux cent vingt mille » francs que vous demandez; on nous en » paiera moitié en signant le contrat, et » le reste dans six mois. Cela vous arran» ge-t-il? — Monsieur, vous avez fait vos » réflexions, j'ai aussi fait les miennes. » Le domaine de Barjac vaut cent mille » écus pour un voisin, et M. d'Orville le » paiera cela, ou je le garderai. »

Le marquis saute à droite, à gauche, ses poings sont serrés; les muscles de sa figure jouent avec une force étonnante; il est furieux au point de ne pouvoir articuler un mot. Enfin il retrouve des idées, et il reproche amèrement au duc de porter à quatre-vingt mille francs une augmentation de prix que tout à l'heure il bornait à trente. Le duc lui reproche de n'être pas rendu encore aux arrêts; le

notaire lui reproche son indiscrétion; le marquis se la reproche maintenant, mais il proteste qu'il a voulu servir M. d'Orville et se venger ainsi de ses hauteurs. Il sort enfin et se rend à son hôtel, ne sachant trop comment il passera la quinzaine.

Larose, exact aux rendez-vous d'amour comme à ceux que son sergent lui donne de par le roi, Larose est déjà chez M. le marquis. Il n'a pas vu Thérèse, et il s'en félicite; mais il ne voit pas Julie, et il la demandeà Ducroc, à Zéphire, à l'antichambre et à l'écurie. Son protecteur a écouté favorablement la courte histoire de ses amours; il n'a plus rien à craindre, et il vague dans l'hôtel, chantant Julie, ses seize ans et ses charmes.

Le marquis rentre en grondant. « Si le duc n'était pas mon capitaine, pensait-il, je ui ferais tirer l'épée. En quittant les mousquetaires, je redeviens son égal; mais aussi je perds mes titres à une com pagnie de dragons. »

« Ah çà, voyons, dit-il en commen-

» çant un monologue, tantôt assis, tan-
» tôt se promenant dans son salon, voyons
» quelle conduite je dois tenir à l'égard
» de M. d'Orville. Il est évident que, pour
» m'être voulu venger en le servant, je
» lui coûte quatre-vingt mille livres. Ma
» vengeance serait bien plus éclatante, si
» je payais cette somme pour lui.... Oui,
» mais quatre-vingt mille francs !... Dia-
» ble ! quatre-vingt mille francs!.... Ré-
» fléchissons ún peu. J'ai cinquante mille
» écus de rente et je suis garçon. Il me
» semble qu'avec soixante-dix mille francs
» qui me resteront pour l'année, je peux
» vivre honorablement: beaucoup d'hon-
» nêtes gens vivent à moins. Et puis, je ti-
» rerai quelque avantage de mon sacri-
» fice. Ceci se saura, car tout se sait. On
» en parlera, on louera ma délicatesse....
» Mais cela transpirera-t-il? Eh ! pour-
» quoi ne le dirai-je pas à l'oreille de trois
» ou quatre femmes de distinctions?....
» Allons, allons, je suis décidé; mais aus-
» si je ne me mêlerai plus des affaires de
» personne. »

Il fait venir Ducroc; il lui donne un mandat sur son banquier, et il lui ordonne de porter la somme chez son capitaine et d'en tirer un reçu d'à-compte sur le prix du domaine de Barjac.

Ducroc était à peine sorti que Zéphire accourt criant à tue-tête que Larose est plus fou que jamais, qu'il bouleverse tout dans l'hôtel, qu'il cherche Julie dans et dessous les lits, dans les cabinets, dans les armoires, et même dans les tiroirs de commodes; qu'il se plaint amèrement que M. le marquis l'a trompé et qu'il a fait disparaître la mère et la fille. « Je l'ai trompé! je l'ai trompé! Qu'il sache que je ne trompe personne. Qu'il » vienne, te que j'arrange ce mariage-là. » Il ne me coûtera pas quatre-vingt mille » francs. »

Larose paraît; Larose gémit, le marquis le console et le rassure. Il sonne à tout briser; il fait venir tous ses gens, il leur ordonne de trouver Julie et sa mère. » Eh! M. le marquis, dit Zéphire, com» ment trouverons-nous ce que Larose a

» inutilement cherché? Il n'y a pas de » rat de cave au monde qui retourne une » maison comme lui. » Le marquis se fâche, ses domestiques répliquent; il s'emporte, ils se défendent sur l'impossibilité d'obéir; les voix se montent, on parle tous ensemble, ce qui ne manque jamais d'arriver quand une discussion s'anime, et ce qui fait qu'on s'entend un peu moins qu'auparavant.

Pendant que de part et d'autre on se donne au diable pour se faire écouter, Thérèse paraît; elle se glisse au milieu du cercle: toutes les voix tombent à l'instant. On prête l'oreille à ce quelle va dire, et toutes les bouches sont ouvertes avant qu'elle ait parlé.

« Il y a trois heures qu'on vous cherche! lui crie le marquis. D'où diable » venez-vous, et qu'avez-vous fait de votre fille?—Ma fille! ma fille!...Voilà un » joli garçon qui l'aime et qui en est aimé; » je veux que ce mariage se fasse. — Je » veux! je veux!.. M. Guérault, votre pè » re, que j'ai servi quinze ans... — Je sais

» bien que mon père s'appelait Guérault.
» Finissons: où est Julie? — M. le mar-
» quis, M. le marquis.... — Vous m'impa-
» tientez, à la fin! où est Julie? — M. le
» comte, votre père.... — Mon père n'é-
» tait pas comte. — M. Guérault, votre
» père.... — Que le diable t'emporte! —
» Eh bien! M. votre père, tout court, ne
» m'eût pas dit: Je veux que ce mariage
» se fasse. — Bah, bah! — Il m'eût dit
» Ma bonne Thérèse, ces jeunes gens
» s'aiment; voyez si Larose est un parti
» sortable; je serai bien aise que cette
» affaire se termine. Nous nous serions
» parlé, expliqués, entendus; mais je
» veux! je veux! En achetant la terre
» d'Oliban, M. le marquis a sans doute
» acquis aussi le droit de disposer des fil-
» les de ses gens. On dit qu'autre fois les
» seigneurs avaient des droits bien plus
» étendus, mais je croyais tout cela sup-
» primé depuis long-temps. — Allons,
» ma bonne Thérèse, parlons, expli-
» quons-nous, entendons-nous. Sortez,

» vous autres. Larose, restez. Commen» cez par me dire, Thérèse, ce que vous » avez fait de Julie. — Monsieur, j'ai pré» vu ce qui arrive, et cette nuit, j'ai con» duit ma fille dans un couvent. — Au cou» vent! s'écrie Larose. — Au couvent! ré» pète le marquis. — Oui, monsieur, » dans un couvent où on sait que c'est » aux mères à disposer de leurs filles, et » où la mienne est serrée de manière à » ce que personne ne puisse l'approcher, » pas même un franc-moineau. — Elle » est prisonnière, elle est prisonnière, » balbutie Larose en sanglottant, et c'est » moi qui en suis cause! — Non, c'est moi, » reprend le marquis; mais je réparerai » le mal que j'ai fait. Allons, Thérèse, » laissez-vous toucher, et occupons-nous » de ce mariage. — Monsieur, je ne con» sentirai jamais à marier Julie à un sol» dat aux gardes. — Il est caporal. — Fût» il sergent; et je vous prie, monsieur, de » ne pas me parler de cela davantage. »

Larose frappe du pied, il s'arrache une

pincée de cheveux, et il sort en désespéré, à peu près comme Talma dans la sortie d'Oreste. Le marquis l'appelle ; il est déjà loin.

« Mais voyez donc, Thérèse, dans
» quel état vous mettez ce jeune hom-
» me : il n'y a au monde que vous qui
» puisse supporter un pareil spectacle.
» — Larose se calmera et ma fille aussi.
» — J'achète le congé du jeune homme.
» — Ensuite, M. le marquis? — Je l'ad-
» joins au régisseur de ma terre de Séli-
» court, qui est très-vieux. Il s'instruira
» auprès du bonhomme, et il courra
» pour lui; je donnerai aux jeunes ma-
» riés mille écus par an, jusqu'à ce que
» la place soit vacante : cela vous arran-
» ge-t-il? —Ah ! parlons, parlons, M. le
» marquis. Le jeune homme est vraiment
» très-bien, et si sa famille est honnête....
» — Eh ! pourquoi pas ? — C'est ce
» qu'il faut savoir.—Vous avez raison....
» Zéphire, cours à la caserne de Larose ;
» dis-lui que tout est arrangé et qu'il

» revienne à l'instant. — Arrangé, M. le » marquis, oui, si la famille est honnête. » — Oh! vous ne finissez pas sur l'article » des objections. Que diable! vous ne » prétendez pas marier votre fille au fils » d'un avocat ou d'un médecin! — Eh! » pourquoi pas, M. le marquis? Aujour- » d'hui une fille sage et jolie peut pré- » tendre à tout, puisqu'on voit des fem- » mes sans réputation faire de brillans » mariages.—Oh! vous allez vous perdre » dans les probabilités: c'est le moyen » de ne rien finir.... Va où je t'envoie, » Zéphire, et amène-moi ce jeune hom- » me. »

Zéphire sort, et rentre, quelques secondes après, avec une lettre à la main. » Quoi! tu n'es point parti? — J'ai en- » voyé un de vos laquais. Vous sentez, » monsieur, qu'un valet de chambre ne » peut décemment se montrer dans une » caserne. — Où la vanité va-t-elle se lo- » ger! — Ce n'est pas vanité, monsieur; » mais chacun doit observer les bien-

» séances de son état. Que deviendrait l'or-
» dre social, si les rangs étaient confon-
» dus? Seriez-vous bien aise qu'un petit
» bourgeois voulût vivre avec vous d'é-
» gal à égal? — En voilà assez, en voilà
» assez. Quelle est cette lettre? — Elle
» vient de Pithiviers; elle est à l'adresse
» de dame Thérèse. — De Pithiviers?
» C'est peut-être de mon compère le
» greffier.... M. le marquis, voulez-vous
» bien me permettre... Je suis impatiente
» de savoir ce que m'écrit mon compère.
» Il a un fils, M. le marquis, que je n'ai
» jamais vu et qu'on dit beau comme
» un ange. L'an passé le compère est ve-
» nu me voir, et nous avons, assez légè-
» rement j'en conviens, parlé de marier
» nos enfans quand ils seraient un peu
» plus avancés en âge. — Ta, ta, ta! Il
» ne faut qu'un mari à Julie, et il est
» trouvé. Lisez votre lettre, et revenons
» à Larose.

— » Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Ai-
» je bien lu!... Grande sainte Thérèse! —

» Eh bien! qu'y a-t-il donc? — Écoutez,
» M. le marquis, écoutez :

« Madame et chère commère,

» Le compère est très-poli!

» J'ai eu bien du chagrin depuis que je vous » ai écrit....

» Il y a près de huit mois. Quel chagrin
» a-t-il donc eu?

» Mon pauvre Charles, à la suite d'une que» relle assez vive que lui a faite sa mère, s'est » engagé dans les gardes-françaises....

» Ce pauvre garçon! ce pauvre garçon! Il
» y a des mères bien dures, il faut en
» convenir. — En vous comptant, n'est-
» ce pas, Thérèse?

» Il s'y est si bien conduit qu'on l'a fait capo» ral. Cela nous a un peu calmés, sa mère et » moi, et nous sommes décidés à lui acheter » son congé. Il est doux, honnête, et ne s'en» tend pas mal à rédiger un jugement. Pour » prévenir de nouvelles fredaine, j'ai résolu de » le marier et de lui faire prendre ma charge. » Si vous êtes toujours dans les mêmes inten» tions à son égard, nous serons bientôt alliés » de plus près que par le compérage....

» Vous voyez, vous voyez, M. le mar-
» quis. Ma fille! bru d'un magistrat! Que
» dis-je, bru! épouse du magistrat lui-
» même! Oh! il y a de quoi perdre la
» tête! Ah! voici encore quelque chose.

» En attendant que nos bonnes intentions puis-
» sent s'effectuer, faites-moi le plaisir de pas-
» ser à la caserne de Popincourt. Vous y trou-
» verez, compagnie d'Orville, mon Charles,
» qui par égard pour sa famille se fait appeler
» Larose...

» Larose! Larose! Ah! M. le marquis,
» je n'y tiens plus; bien décidément, j'en
» perdrai la tête! Ma fille, greffière! Sen-
» tez-vous quel relief cela va me donner?
» — Mais, finissez donc votre lecture. —
» — Vous avez raison, M. le marquis,
» vous avez raison.

» Vous lui donnerez des consolations, des es-
» pérances, et un peu d'argent, s'il en a be-
» soin. »

» Oh! certainement, j'irai à la caserne!
» je ne serai pas si fière que M. Zéphire.
» Ce cher Larose! Vous me croirez si

» vous le voulez, M. le marquis; mais en » le refusant, en le rebutant, je sentais » là une voix intérieure qui me parlait » pour lui.— Je lui donnerai des consola- » tions, de l'argent, dit son père! Tout » ce que j'ai est à son service, et il sera » bientôt consolé. Je vais faire sortir ma » fille du couvent, et, en attendant le » mariage, il la verra ici tous les jours, » sous mes yeux, bien entendu. Ils par- » leront de leur amour, et cela me ra- » jeunira. — Et moi que le bien-être de » Larose ne regarde plus, je me charge » des présens de noces... Zéphire, vas chez » ma lingère.... Un joli trouceau pour la » fille d'une femme de charge. Passe chez » mon bijoutier... une parure complète » en corail. Tu iras ensuite chez mada- » me de Verneuil; tu lui diras que je » n'irai pas la saluer aujourd'hui, par la » raison que je suis aux arrêts pour » quinze jours... A propos, Thérèse!.... »

Thérèse était déjà loin; elle avait les jambes aussi souples que la langue.

CHAPITRE V.

Événemens nouveaux.

« Ma foi, pensait le marquis, cette journée ne sera pas longue, et, si je trouve toujours à m'occuper ainsi, la quinzaine s'écoulera sans que je m'en aperçoive. Il y aura bien quelques momens de vide ; madame de Verneuil les remplira. Une femme fait ce qu'elle veut à Paris, et ce que madame de Verneuil a de mieux à faire, c'est de venir jouer à l'*écartée* avec moi. »

Il est clair, pour mon lecteur désœuvré, que madame de Verneuil est la femme de finances dont j'ai déjà eu l'honneur de lui parler.

M. le marquis finissait son soliloque, ou son monologue, comme on voudra l'appeler, lorsqu'il vit entrer chez son suisse un coureur couvert de galons et de franges d'argent. Un instant après,

un laquais lui remit le billet dont la teneur suit :

« Mon notaire, sortant de chez moi, » vous a rencontré comme vous y entriez. » Il vous a retrouvé chez le capitaine des » mousquetaires gris, et c'est à votre » ineptie ou à votre indiscrétion que je » dois une augmentation de quatre-vingt » mille francs sur la terre de Barjac. J'es- » père vous apprendre, mon petit mon- » sieur, à ne vous mêler désormais que » de vos affaires. »

« Quelle insolence! s'écrie le marquis; » traiter ainsi un mousquetaire ! » Et vite, il saute, non sur son épée, mais sur sa plume, et il écrit :

« Quelque tort que j'aie pu avoir, c'est » vous maintenant qui êtes l'agresseur, » et c'est moi qui vous demande raison. » Je suis aux arrêts, et je vous demande » dans mon salon. »

Le coureur attendait probablement une réponse, car il bâillait en se promenant dans la cour. Il reçut le *poulet*, et

partit d'un train à se faire enfler la rate comme un ballon.

Raisonnons un moment sur le duel dont on a tant parlé et sur lequel on a tant écrit. Jean-Jacques lui-même, avec tout son génie, s'est exprimé en homme qui n'est pas très-versé dans l'histoire. Une petite digression me reposera la tête un moment, et si le lecteur n'aime pas ce genre-là il est bien le maître de tourner le feuillet.

Les comtes de Champagne, de Flandre, d'Artois, les ducs de Bretagne, de Normandie, d'Aquitaine, de Bourgogne, etc., étaient réellement de hauts et puissans seigneurs. Souverains dans leurs domaines, ils étaient vraiment pairs de France, ou égaux du roi, à qui, dans certaines circonstances, ils pouvaient faire la guerre sans être accusés de rébellion. Leurs priviléges n'étaient pas, comme le prétend l'ignorance, un empiètement sur les droits du peuple; ils étaient anciens comme la monarchie; ils avaient été

établis avec elle, et le peuple n'était composé que des vaincus, à qui on avait laissé la vie et leurs propriétés, sous l'obligation de certaines redevances, qui, je l'avoue, s'étendaient un peu loin (1).

Par exemple, il était assez désagréable pour un jeune homme qui épousait une jolie fille de ne pouvoir coucher avec elle que la seconde nuit de ses noces. Mais ce qui se faisait alors avant se fait maintenant après, et l'ancien axiome, *Est pater ille quem nuptiæ démonstrant*, est maintenant en vigueur.

Ces hauts et puissans seigneurs, dépouillés peu à peu de leurs priviléges, ne jouissaient plus que de celui de faire égorger leurs vassaux pour un faucon et même pour un cygne, lorsqu'un roi, soufflé par un ministre adroit, leur représenta que ces guerres particulières privaient l'État de ses plus braves défenseurs, ce qui voulait dire que le roi en-

(1) Je ne savais pas l'histoire de France quand j'ai écrit tout cela.

tendait qu'à l'avenir on ne se ferait plus tuer que pour lui. Les hauts et puissans seigneurs, trop affaiblis pour résister, cédèrent encore sur ce point; mais ils se réservèrent *positivement* le droit de venger leur querelle en champ clos lorsqu'ils seraient attaqués en leur honneur ou dans leurs intérêts.

Cette transaction devint loi de l'État, tellement que plusieurs de nos rois ont assisté à quelques-uns de ces combats particuliers. Les moines, notamment ceux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avaient fait arranger des lices où, pour son argent, bien entendu, on trouvait tout ce qui est nécessaire pour tuer ou se faire tuer commodément.

Telle est l'origine du duel, qu'on a tant calomnié, et, si vous ne voulez pas m'en croire, lisez M. de Boulainvilliers, M. de Montlosier, qui vous apprendront en détail ce que je viens de vous conter en gros.

J'avoue, par exemple, qu'on a donné

une grande extension à ce droit de venger son honneur en champ clos. Au temps où je remonte, en 1780, tout le monde portait l'épée, et on se coupait la gorge à tous les coins de rue, ce qui ne laissait pas que d'être abusif. Mais M. le comte d'Orville, dont la noblesse datait des croisades, pouvait fort bien user du droit concédé à ses ancêtres, dont le sang était arrivé pur jusqu'en ses veines. Or, comme un noble du temps des croisades ne trouve pas toujours à se mesurer avec un homme comme lui, le comte d'Orville n'avait pas balancé à provoquer M. le marquis d'avant-hier.

Après s'être servi de sa plume, notre marquis pensa à son épée. Il en regarda la lame par-dessus, par-dessous; il s'assura de la pointe avec le bout du doigt; il jugea qu'elle glisserait parfaitement entre deux côtes, et il ne s'occupa plus que de la botte qu'il porterait au descendant des comtes de Nazareth et des marquis de Béthléem. Il se décida pour la quarte-

basse, à laquelle on ne s'attend jamais quand on est menacé d'une quarte sur les armes.

Il ferraillait seul dans son salon, et il regardait l'ottomane sur laquelle il déposerait le vaincu lorsque Thérèse entra. « Ma bonne, vous arrivez à propos. — » Larose n'est pas à la caserne. — Allez » me chercher du vieux linge. — Mais, » sans doute, il rentrera pour l'appel. — » Vous le mettrez sous le coussin de » cette bergère. — Larose? — Eh! non, » le vieux linge. — Du vieux linge! Je » vous parle de notre Larose. On me » l'enverra demain matin. — C'est bon. » Faites ce que je vous dis. — Du vieux » linge! Qui donc est blessé ici? »

Le marquis jugea qu'il pouvait éveiller le soupçon, et il se tut. Thérèse, plantée devant lui, droite comme un échalas, attendait qu'il répondît, et le marquis ne savait plus que dire lorsqu'on lui annonça madame de Verneuil. Elle rit comme une folle de la retraite

forcée de son ami; elle l'embrassa ensuite de tout cœur; elle lui conta l'histoire du jour, lui dit qu'elle lui demandait à à dîner; et comme deux personnes qui sont dans l'habitude de causer d'assez près n'ont pas besoin d'une pièce de douze pieds en carré, le marquis, qui voulait que son salon fût libre, présenta la main à madame et la conduisit à l'espèce de boudoir où ils tenaient leurs conférences ordinaires.

Je ne sais pas trop à quel degré de chaleur était montée la conversation lorsqu'on annonça M. le comte d'Orville : ce qu'il y a de certain, c'est que, pour éviter les distractions, on avait ôté la clé de la serrure, que l'annonce fut faite par le trou, et que madame de Verneuil marqua assez d'humeur. D'Oliban lui dit qu'il ne pouvait se dispenser de recevoir un homme du rang de M. le comte, mais qu'il allait s'en défaire sous un prétexte quelconque.

Il passe au salon, et, sans dire un mot,

il quitte son habit et met l'épée à la main. « Je vous dois des excuses, lui dit le » comte, et je viens vous les faire. Vos » procédés sont ceux d'un gentillhomme » du temps de Pharamon, et je déclare » que je vous tiens pour aussi noble que » qui que ce soit en France. Si cette ré- » paration ne vous suffit pas, je suis prêt » à tirer l'épée. — M. le comte, lui dit le » marquis, je vous prie de croire que » j'avais envoyé la somme au capitaine » des mousquetaires gris avant que » j'eusse reçu votre billet. — Je le sais, » monsieur. Mon coureur était à peine » sorti que le duc m'a fait dire ce que » vous veniez de faire, et je me suis hâté » de me rendre chez vous. — Voilà mon » honneur à couvert, mais l'insulte que » vous m'avez faite n'est pas lavée par de » vaines paroles. — Monsieur, je suis à » vos ordres. » Et le comte met flamberge au vent.

Quelque brave qu'on soit, on ne tire pas l'épée comme on boit un verre de vin.

Au moment où on avait annoncé M. d'Orville, madame de Verneuil avait cru voir quelque altération dans les traits de son ami. Les femmes possèdent à un degré éminent l'esprit de la minute; je l'ai dit souvent, et je ne me lasse pas de le répéter. Sans que son imagination fût frappée d'une idée positive, la dame avait vaguement pressenti quelque chose de fâcheux; elle crut devoir suivre son ami; elle s'arrêta à la porte du salon, elle prêta l'oreille, et fut frappée du cliquetis des armes. Elle ouvrit avec violence, et, sans rien calculer, elle se précipita entre les combattans. Il était trop tard : le marquis avait manqué sa quarte-basse, et il avait reçu une riposte à travers le bras.

Madame de Verneuil voit couler le sang, et elle jette les hauts cris. Zéphire paraît, et il place son maître sur l'ottomane qui devait recevoir d'Orville mourant. Thérèse accourt, en sanglottant: « C'était donc pour cela qu'il fallait du » vieux linge! » Elle prend d'Oliban dans

ses bras ; elle cherche à étancher son sang; elle baise sa blessure, et en deux secondes elle ressemble à une Hottentote tatouée. D'Orville, qui seul avait conservé du sang-froid, sort et revient avec un chirurgien que par prévoyance il avait mis de planton à la porte de l'hôtel. Le chirurgien visite la plaie, et il prononce avec le ton solennel ordinaire à ces messieurs que le marquis sera guéri avant que ses quiuze jours d'arrêts soient expirés. Le marquis présente la main gauche à d'Orville ; on s'embrasse, on a tout oublié, et on convient qu'on dînera tous ensemble.

On se met à table; c'est madame de Verneuil qui en fait les honneurs. D'Oliban a le bras droit en écharpe; c'est elle qui le sert, qui lui coupe ses morceaux et qui lui aide à les porter à sa bouche. Cela donnait au marquis un air tout-à-fait intéressant.

Madame de Verneuil était femme: elle ne pouvait se borner à donner des se-

cours à son ami blessé; il était tout simple qu'elle voulût savoir ce qui avait amené la catastrophe. Son amant s'exécuta de bonne grâce; il raconta les faits sans la moindre altération. « Eh! mon ami, pen-» sez donc au ridicule affreux que vous « donnez dans le monde. N'avez-vous pas » assez de vos affaires et de moi pour » vous occuper sérieusement? » On trouvera étrange en province que madame de Verneuil s'expliquât aussi clairement en présence de Dorville; mais alors il était reçu à Paris qu'une femme peut avoir un amant sans que sa réputation en soit blessée. Si elle en avait deux, oh! alors elle était notée; on en parlait, et on lui faisait toujours le même accueil. Au fait, qu'était-on en droit de lui dire? Ce n'était plus une femme comme il faut, d'accord; c'était une femme comme il en faut, et il est toujours beau d'être utile.

Les temps sont bien changés; nos jolies Parisiennes sont chastes comme

les *habitans* d'une ville de province, et il en résulte un grand bien : les jeunes gens, forcés de se marier, ne peuvent plus calculer, et ils épouseut sans dot, ce qui est un grand avantage pour les fillettes qui ne possèdent que leur petite personne.

Le marquis convint de la justesse des observations de son amie; il protesta se les être souvent faites à lui-même, et il disait vrai. Il s'engagea formellement à laisser chacun user sa vie comme il l'entendrait. Mais

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Ah ça, M. le comte, vous achetez le » joli domaine de Barjac. Vous abattrez « sans doute ce quinconce qui vous prive » de la belle vue des clochers de Chartres. » --Mon cher marquis, il faut vingt ans à » la nature pour faire un arbre, et, bien » certainement, je n'abattrai rien. — » Vous abattrez, vous abattrez. — Bien » décidément, je n'abattrai pas. — Vous » passerez pour un Goth. — Tout comme

» il vous plaira. C'est pour moi que j'a-
» chète, et comme *je laisse chacun user*
» *sa vie comme il l'entend*, j'espère qu'on
» aura pour moi la mêmeindulgence. —
» Voilà un homme bien corrigé, dit ma-
» dame de Verneuil en éclatant de rire
» et en effleurant de sa jolie main la joue
» de son ami. — Je me corrige, mon
» ange, je me corrige. Tout ceci n'est
» que plaisanterie... Ah! par exemple,
» voilà qui est sérieux: votre régisseur
» est un fripon. — Tout le monde le dit.
» — Et vous le renverrez. — Il a volé
» deux mille livres de rente, et c'est une
» fortune pour cet homme-là. Si je le
» congédie, son successeur voudra avoir
» aussi deux mille livres de rente, et il
» est clair que je gagne quarante mille
» francs à garder celui qui est en place.
» — Vous êtes un homme bien extraor-
» dinaire.—Et vous, marquis, et vous?»

« Zéphire, dit madame de Verneuil,
» donnez-nous du champagne, et allez
» dire à M. le duc que je prie de venir

» passer la soirée avec nous. — Mon capi-
» taine ! je ne reverrai jamais cet homme-
» là. — Il a eu des torts avec vous, mais
» il est votre chef, et c'est à vous à reve-
» nir le premier. — Mais, madame.... —
» Il n'y a que ce moyen-là de faire ou-
» blier à nos supérieurs les sottises
» qu'ils nous ont faites. — Il est constant,
» dit le comte, que le duc s'est montré
» peu délicat. — Nous le mettrons à son
» aise en ne paraissant pas nous en sou-
» venir, et il nous en saura bon gré. —
» Mais, ma chère amie, il me semble que
» vous avez aussi la manie de vous mêler
» des affaires des autres. — Mon cher
» d'Oliban, cela se gagne peut-être; mais
» je crois qu'en cette circonstance je vous
» donne un sage conseil : suivez-le, je
» vous en prie, et surtout, pas un mot
» qui rappelle le passé quand le duc sera
» ici. — Zéphire, obéissez à madame. »

Zéphire part. On plaisante, on rit, on chante. La gaîté s'épuise enfin, et, pour la ranimer, on médit un peu du prochain.

Alors la conversation devient inépuisable. Une grande ville offre tant de ressources en ce genre! C'est un fermier-général et une chanteuse, un duc et une grisette, une comtesse et un évêque, une agnès et un vieux maréchal, et la banqueroute d'un receveur-général des finances, et les vers rocailleux de Lemière, et le bon Sedaine, et le fécond Grétry, et Gluck, et Piccini, et Mesmer, et les calembourgs du marquis de Bièvre, et le mandement de monseigneur.... Que sais-je, moi? Avec tout cela, trois interlocuteurs, dont une femme, peuvent parler pendant six heures consécutives.

On avait encore mille choses à dire quand le duc parut avec un air assez embarrassé, et au fond il y avait de quoi l'être. Madame de Verneuil fut au-devant de lui et présenta ses deux joues. Le marquis le salua d'un air riant, et la conversation reprenait une certaine chaleur lorsque le duc, qui cherchait le moment de soulager son cœur, et qui

voyait bien qu'il ne le trouverait pas, interrompit le comte, qui commençait le récit d'une anecdote tant soit peu scandaleuse.

« Votre valet de chambre m'a tout » conté, mon cher marquis. On ne doit » pas rester aux arrêts quand on a sou» tenu d'une manière aussi brillante » l'honneur de son corps : vous êtes li» bre. » Le marquis remercie comme s'il eût reçu une faveur insigne; le duc s'applaudit d'avoir quatre-vingt mille francs de plus en caisse, et il dépose sur la cheminée deux rouleaux.... Vous n'avez pas oublié qu'il devait de l'argent au marquis. Il est assez commode de payer ses dettes avec l'argent de ses créanciers. Le comte se félicite d'avoir la terre de Berjac pour le prix convenu, et devait-il avoir quelque arrière-pensée? D'Oliban avait fait la faute : était-ce à d'Orville à la payer? Peut-être un vieil honnête homme aurait-il eu quelque scrupule, mais un jeune seigneur n'y regardait pas de si

près. Madame de Verneuil était enchantée de pouvoir se montrer avec son amant à l'Opéra et aux Champs-Élysées. Le marquis avait fait de bonne foi le sacrifice de ses quatre-vingt mille francs, et il ne s'en occupait plus.. Tout le monde était content. Le passé ressemblait à un nuage qu'a dissipé un rayon brûlant du soleil, dont l'œil peut à peine distinguer les dernières traces. Il faut attendre le souper : d'Oliban fait venir des glaces et des cartes.

« Faites la révérence, petite fille ; plus » bas que cela....... bien. Remerciez M. le » marquis. » C'est Julie que sa mère a retirée du couvent et qui vient présenter ses devoirs à son maître. « Oui, oui, » dit d'Oliban ; on la marie à Larose, un » fort joli soldat de votre compagnie, » M. le comte, et je me suis chargé du trous- » seau. — Moi, reprit madame de Ver- » neuil, je ferai la première layette—. Et » moi, poursuivit d'Orville, je fais pré- » sent à Larose de son congé. Il sera ex- » pédié demain. »

La gaîté passe du salon à l'antichambre ; toute la maison est en l'air. Ducroc racle un mauvais violon ; il fait danser l'allemande à Julie et à Zéphire, et le vin de M. le marquis circule à la ronde. « Demain, demain, disait Thérèse, le » beau Larose sera libre, et il sera avec » nous. Comme il est taillé ce garçon-là ! » comme il doit faire des *passes !* Tu en » feras avec lui, Julie. — Oh! oui, ma- » man ! » et elle rougissait de plaisir, de pudeur.

« Demain, demain, disait madame de » Verneuil, au salon, je donnerai un bal. » On dansera dans mon appartement, » pour ne pas déranger M. de Verneuil. » S'il veut paraître un moment, je lui en » saurai gré. Vous y viendrez, marquis, » avec votre bras en écharpe; cela vous » sied à ravir. — Eh! madame, que » ferai-je au bal ? — Vous y vien- » drez, je le veux; et elle lui dit à l'o- » reille : Je suis bien aise qu'on sache que » mon amant est brave, et je vous ferai

» honneur de vos quatre-vingt mille
» francs. J'en dirai deux mots en passant
» à la présidente, à la baronne, et,
» après demain, ce sera l'histoire de
» tout Paris. »

Il faut se quitter enfin quand on ne doit pas passer la nuit sous le même toit. Le comte commençait à avaler les bâillemens ; le rouge de madame de Verneuil tombait ; le chirurgien attendait depuis deux heures pour panser le bras de monsieur. On demande les voitures ; on y monte, on part.

Le bon Verneuil avait déjà fait la moitié de sa nuit. Il se levait à six heures du matin, et travaillait jusqu'à celle du dîner. Il gagnait des sommes énormes ; mais madame avait loge à trois spectacles, elle donnait des fêtes, elle ne comptait jamais après son bijoutier ni ses marchandes; l'argent du peuple retournait à sa source. Oh! c'était une femme bien estimable que madame de Verneuil !

CHAPITRE VI.

Il commence mal. Comment finira-t-il?

Il était huit heures du matin; Larose ne paraissait pas, et Julie comptait les minutes. Thérèse, aussi impatiente que sa fille, prend son mantelet de taffetas noir, ses gants de fil et son éventail de papier vert. Elle trotte, elle court à la caserne; elle entre dans la chambre du beau soldat, elle s'informe.... Il ne s'est pas trouvé à l'appel de la veille. Thérèse tombe, non dans un fauteuil : on n'en met pas ordinairement dans les casernes. Elle se laisse aller sur un banc, et le sentiment l'abandonne. Il n'y avait là non plus ni sels, ni éther. Le chef de chambrée vide ce qui reste d'eau dans le *bidon* sur le nez de la défaillie. Thérèse revient à elle et se trouve mouillée comme la rivière. Elle sort en grommelant. « Bah! » bah! dit le chef de chambrée, si l'on

» usait de ce moyen-là avec les grandes » dames, elles ne se trouveraient pas » mal si souvent. »

Thérèse court chez le comte d'Orville; elle lui raconte ce que le rapport du sergent lui a déjà appris. Le comte lui dit, du ton le plus obligeant, qu'il suffit de l'intérêt que le marquis porte à Larose pour qu'on lui passe encore cette escapade. Il ajoute que le congé absolu sera expédié dans la journée, ainsi qu'il l'a promis, et qu'on peut être fort tranquille sur le sort du futur époux. Thérèse retourne à l'hôtel assez satisfaite, et son premier mot en entrant est : « A-t-on vu Larose? »

Julie s'était mise en védette à une croisée qui donnait sur la rue. Ses yeux charmans plongaient à droite et à gauche. Ce fut elle qui répondit d'un ton dolent: « Non, ma chère mère. »

Thérèse se désole ; elle trépigne ; elle jurerait, si elle l'osait. Comme un incident change un homme en bien ou en mal !

Larose, qui trente-six heures auparavant n'était bon à rien, est devenu tout à coup l'objet de l'affection, de la sollicitude, des alarmes de Thérèse.

Julie demande et obtient sans difficulté la permission de travailler dans sa chambre où elle est, et vous sentez bien qu'elle ne fait pas un point : il est difficile de regarder à la fois et son ouvrage et ce qui se passe dans la rue. Un uniforme des gardes-françaises se montrait-il à deux cents pas? le cœur de la pauvre petite volait au-devant de lui, et une larme mouillait sa paupière lorsque le passant trompait son espoir. Que de larmes elle versa dans cette triste journée!

Sa mère vint la prendre pour la faire dîner. Julie se laissa entraîner, se mit à table et ne mangea point. Thérèse lui servait ce qu'il y avait de meilleur; Julie portait un morceau à la bouche et le laissait tomber dans son assiette. Sa mère lui parlait de Larose pour l'égayer un peu, et Julie répondait par un soupir. Elle

ignorait encore que, pour bien servir l'amour, il faut avoir dîné.

Vers le soir, elle supplia sa mère de retourner à la caserne. Thérèse, qui avait eu le temps de réfléchir et qui redoutait le*bidon*, prit le bon Ducroc avec elle, et promit à sa fille de rester dans la chambre de Larose jusqu'à ce que l'appel soit fait.

Les ténèbres couvraient notre petit globe, et la mauvaise huile des réverbères ne permettait pas de de bien distinguer les objets de quatre pas. Julie cependant restait immobile à sa croisée. « Il peut s'arrêter, pensait-elle, en se rendant à l'appel et s'asseoir sur ce banc de pierre témoin de ses premiers vœux : je le reconnaîtrai, je l'appellerai, je lui parlerai bonheur. »

En effet, un homme vient droit à la porte ; il s'arrête, il frappe, et Julie croit reconnaître l'uniforme des gardes. L'oiseau qui fend l'air pour tomber sur sa proie est moins vif que Julie. Elle est

chez le suisse et ne sait comment elle est descendue. C'est un sergent de la compagnie d'Orville qui apporte le congé. » Où est Larose, monsieur, où est-il? » —Je ne le sais pas, mademoiselle.» Et M. le sergent est déjà dans la rue.

Julie a reçu la cartouche; elle la lit, la relit; elle est bien sûre que son amant est libre, et son cœur tressaille de plaisir. Elle porte son nom à ses lèvres; elle l'y reporte, elle ne se lasse pas de le baiser. Que réserve-t-elle donc à Larose?

Thérèse et Ducroc tenaient ferme sur le banc de la chambrée. Les allans et les venans, les chansons bachiques, les propos gaillards, rien n'altère leur imperturbable tranquillité, si ce n'est pourtant les réflexions assez tristes que dame Thérèse faisait de temps en temps. Enfin le sergent de semaine paraît, sa lanterne à la main. Il appelle tous les commensaux de la chambre, et tous sont présens, Larose excepté. Thérèse interroge, presse, interpelle le sergent. Le sergent lui

répond que le jeune homme ne s'est pas présenté depuis quarante-huit heures, qu'il ignore que son congé vient d'être expédié, et que, selon les apparences, il a déserté.

A ce terrible mot, Thérèse s'évanouit une seconde fots. Une seconde fois, le chef de la chambrée s'approche, le redoutable *bidon* à la main. Ducroc enlève Thérèse, et moitié soutenant, moitié portant, il arrive dans la cour. Le grand air rend la bonne dame à elle-même; mais elle pousse des cris à amollir des roches, elle maudit le marquis, elle arrache son bonnet de point d'Alençon et elle le foule aux pieds. A ces cris, huit cents hommes en chemise paraissent aux croisées et parlent tous à la fois; plusieurs sergens s'approchent pour faire cesser ce tintamare; ils enlèvent Thérèse, la portent au dehors de la grille d'entrée, et laissent Ducroc maître d'en disposer comme bon lui semblera.

Ducroc ne voit rien de mieux à faire

que d'aller chercher un fiacre. A l'aide du cocher, il y monte la dame, et il invoque l'assistance du suisse pour la mettre dans sa chambre, la déshabiller et la coucher. Julie est accourue. L'état affreux où est sa mère lui fait pressentir son malheur. Cependant elle l'engage à prendre un peu de repos. Elle fait retirer Ducroc et le suisse, et elle veut commencer la toilette de nuit de sa maman. « Il a déserté! il a déserté! » s'écrie Thérèse en se dégageant des bras de sa fille. « Il a déserté! » s'écrie Julie, et elle tombe à la renverse. Fort heureusement, sa tête a porté sur le lit de sa chère mère.

Thérèse, à demi déshabillée, sort de sa chambre et court l'hôtel en criant: « Il a déserté, il a déserté! » Ici elle s'écorche le coude, là le genou, plus loin le front, parce qu'elle a négligé de prendre une lumière. A force d'aller et de crier, elle arrive à l'appartement de M. le marquis, qui se faisait habiller pour aller au bal, et qui s'occupait agréablement de

l'effet qu'y produiraient son bras en écharpe et les quatre-vingt mille francs qu'il a si noblement donnés.

« Que diable avez-vous donc, Thérèse? » Faut-il vous mettre aux Petites-Maisons? On en est quelquefois plus près » qu'on ne le pense. — Ce n'est pas moi » qu'il faut y loger, monsieur. — Eh! » qui donc, s'il vous plaît? — Il a déserté, il a déserté! — Qui? — Mon cher » Larose. — Eh! qu'importe, puisqu'il a » son congé? — Il a son congé, il a son » congé : sait-il qu'il l'a, et ne va-t-il pas » se dérober à tous les yeux? Où le chercher? où le trouver maintenant? Mort » de ma vie, vous aviez bien affaire de » l'introduire à l'hôtel! — Vous allez voir » que je ressemble aux harpies qui gâtent » tout ce qu'elles touchent. — Je ne connais pas les harpies, M. le marquis, » mais il est sûr que vous brouillez tout. » — Plus de respect, s'il vous plaît, Thérèse. — Il s'agit bien de respect! Ma » fille est au désespoir, et je me déses-

» père pour elle et pour moi. Du respect, » du respect! Si Larose n'était pas entré » ici, il eût, selon sa coutume, passé et » repassé devant l'hôtel; la lettre du com» père serait arrivée; Julie aurait instruit » son amant, il serait dans mes bras, il » serait à ses pieds... Où le chercher? où » le trouver? je le répète..... Bonne sain» te Thérèse, secourez-moi!

» — Allons, ma bonne, allons, il n'y a » rien de désespéré.... Zéphire, tu iras de» main aux Petites-Affiches et au Journal » de Paris. Tu feras annoncer, trois jours » de suite, que Larose, déserteur des gar» des-françaises, a son congé absolu et » qu'il peut reparaître avec sécurité. — » Ces Petites-Affiches et ce Journal de Paris » vont-ils loin, M. le marquis? — Par » toute la France, Thérèse. — Et si Larose » est passé en pays étranger? — Il n'en a » pas eu le temps. — C'est vrai, c'est vrai; » je me modère, je reviens à moi, mon» sieur, et je vous demande pardon de ce » que j'ai pu vous dire de déplacé.»

Elle sort et regagne sa chambre en criant : « Il reviendra, il reviendra! Demain, les Petites-Affiches et le Journal de Paris annonceront qu'il a son congé. » Julie prête une oreille attentive; elle nomme son amant, soupire, et retombe, les bras sur son lit et sa tête sur ses mains. « Possède-toi, possède-toi, mon enfant; il reviendra, te dis-je. » Julie n'entend plus rien. La fatale nouvelle a enflammé son sang; la fièvre se manifeste; elle dérange le cerveau; Julie est dans le délire, et c'est Larose seul qu'elle voit, et à qui elle parle, et qu'elle croit presser dans ses bras. Thérèse, effrayée de l'état de sa fille, court chez le marquis pour l'accabler de reproches. Le marquis, que ces scènes répétées auraient pu fatiguer, était fort heureusement allé au bal.

O puissance de l'amour maternel! Thérèse oublie que son bonnet est resté à la caserne et son fichu dans le fiacre; elle ne s'aperçoit pas que la violence de

ses mouvemens a cassé le cordon d'une de ses jupes, et elle court chez le médécin de la maison. Elle n'a pas fait cinquante pas que le jupon glisse, ses jambes s'embarrassent; elle chancelle. En pareille circonstance, notre premier mouvement est de porter les mains en avant. Celles de Thérèse tombe d'aplomb sur l'étalage d'une fruitière. Les abricots, les pêches, les poires roulent sur le pavé, et la fruitière jure.... comme une dame de la halle. Thérèse s'écrie qu'elle va payer le dommage.... Autre mésaventure! ses poches sont restées dans la cour de l'hôtel. La dame *harangère* saute à son chignon, il lui reste à la main. Elle crie, elle tempête elle va frapper... Une patrouille passe, et M. le commandant n'a pas besoin de faire une enquête : les fruits, dont la rue est jonchée, l'ont mis au courant. Il interpelle Thérèse de répondre. Thérèse, exaspérée, parle de Julie, de Larose, de Zéphire, des Petites-Affiches, de M. d'Oliban, qu'elle charge d'imprécations. Un

fiacre allait rentrer, et les cheveux, l'oreille et la tête basses, espéraient jouir enfin de quelques heures de repos. Le caporal-commandant arrête la voiture; il y fait monter Thérèse, y place un de ses hommes avec lui, et renvoie les autres au corps-de-garde. Il fait toucher rue de Sèvres.

Thérèse crie plus haut que jamais, et la colère l'empêche de donner suite à ses idées. Plus elle crie et plus M. le commandant se confirme dans l'idée qu'il a conçue d'abord. On arrive aux Petites-Maisons. Le cocher sonne; on force Thérèse à descendre, et on mande l'économe, pour qu'il ait à reconnaître une folle, qui, selon les apparences, s'est échappée de l'hospice. A ces mots, Thérèse se tord les bras, elle déchire l'oreille du caporal et arrache le bonnet de velours crasseux de l'économe; elle veut parler et ne trouve plus de voix. « Quel... qu'elle soit de...
» de cette mai..mai..maison ou d'une au-
» tre, dit l'économe, c'est une... une fem-

» me dont... dont... dont il faut s'ass....
» s'ass...s'assurer.» Il livre Thérèse à deux sœurs vigoureuses, qui, pour avoir plus tôt fait, l'enferment dans la première loge qui se présente, et retournent s'étendre sur leur couchette.

Contre qui Thérèse s'emportera-t-elle maintenant? contre quatre murailles? Le parti le plus sage, le seul même qu'elle pût prendre, était de se calmer, et c'est ce qu'elle fit. Elle revint à elle si complètement que, si elle avait pu vaincre l'inquiétude que lui donnait Julie, elle eût fini par rire de cette aventure. Elle tâtonne, elle cherche, elle rencontre quelques brins de paille, et elle s'assied pour attendre plus commodément que le jour lui permette de revendiquer son marquis et de retourner à l'hôtel.

Elle pensait à sa fille et elle regrettait amèrement de n'avoir mis personne auprès d'elle; elle pensait à Larose, à l'effet de l'annonce qui allait le rendre à l'amour et au bonheur; elle pensait à M. le

marquis, qui, fort innocemment, et elle en convenait, l'avait poussée aux Petites-Maisons, lorsqu'un certain bruit vint frapper son oreille. Elle tressaille, elle écoute ; le bruit augmente, et elle reconnaît le son de quelques vieilles ferrailles qui s'agitent avec assez de force. Thérèse croyait aux revenans et aux sorciers. Cependant elle ne s'arrêta pas à cette idée. Elle jugea qu'on l'avait rendue commensale d'une loge déjà habitée par quelqu'un qui n'était pas plaisant. Elle se serre contre le mur, et elle retient son haleine: la crainte avait fait disparaître le côté plaisant de sa réclusion. « Ah! pensait-elle, c'est moi » seule qui suis cause de tout. Si je n'avais » pas rudoyé, humilié, désespéré Larose, » il n'aurait pas déserté, Julie ne serait » pas malade, ni moi aux Petites-Maisons: » le malheur est un juge inflexible qui » ne nous permet plus de nous flatter. » Diable! je viens de trouver là quelque » chose qui a l'air d'une maxime. »

Tout à coup une voix sépulcrale se fait

entendre. « J'ai perdu ma couronne et » j'en suis au désespoir. — Ah! disait bien » bas Thérèse, c'est un roi détrôné.—Si du » moins, avant de descendre du trône » j'avais pu étrangler cette malheureuse » femme de chambre qui me mettait tou- » jours ma robe à l'envers. —C'est une » reine.— Malheur à la première qui se » présentera devant moi! je la mets en » lambeaux. — Oh! mon Dieu, mon Dieu! » secourez-moi! » Et une sueur froide coule de tous les membres de Thérèse.

« Qu'aperçois-je là-bas, reprends la fol » le? —Ciel! elle a des yeux de chat. — » Venez ici, ma mignonne; venez, nous » causerons ensemble. » Thérèse se sent mourir. « Si ma chaîne n'était pas si cour- » te, j'irais vous trouver, mais je ne peux » faire deux pas. » Ici Thérèse commence à respirer.

Bientôt le jour naissant éclaire le triste réduit où Thérése a éprouvé tant de sensations différentes. Ses yeux se portent sur la princesse infortunée, qui ne peut

souffrir qu'on lui mette sa robe à l'envers. Une jeune personne, nue comme Ève avant son joli péché, que couvrait à demi une longue-chevelure noire, que son extrême pâleur rendait plus intéressante, dont les grands yeux bleus, pleins de douceur, inspiraient la confiance, la regarde d'un air touchant. « Vous n'êtes » jamais méchante, lui dit-elle, puisque » vous n'êtes pas enchaînée. Moi, j'ai des » momens affreux et on me les fait cruel- » lement expier. Vous me regardez avec » affection, vos yeux se remplissent de » larmes ! Ah! voilà la première marque » d'intérêt que je reçois depuis que je » suis ici. Approchez-vous, que j'aie en- » core le plaisir de porter ma main sur » un cœur sensible. Venez, ne craignez » pas Cécile; je sens venir mes accès, et » je vous avertirai. »

Thérèse, émue au-delà de toute expression, avance, recule, avance encore, et retourne à la place où elle a passé trois heures. L'infortunée lui tend les bras, et

l'appelle de nouveau avec un accent qui porte le trouble dans son âme. Le sentiment l'entraîne; elle ne connaît plus la crainte, elle presse Cécile contre son sein.

« Êtes- vous aussi une victime de la » méchanceté des hommes? Rien en vous » n'annonce l'aliénation d'esprit. —Une » méprise m'a conduite ici, mon enfant; » j'en sortirai bientôt. —Vous sortirez, » vous sortirez! et moi, je suis condamnée à vivre, à souffrir, à mourir dans » ce cachot! Un frère! quel frère, grand » Dieu! Il a tué l'amant que j'adorais au » moment où nous allions former les » nœuds les plus désirés et les plus doux. » Le désespoir m'a écrasé de sa main de » fer; ma raison s'est aliénée; on a saisi » ce prétexe pour m'enfermer ici; on y » paie une modique pension pour moi, » et on jouit de ma fortune, qui est considérable. Il est des maisons où je serais » décemment, où on me traiterait avec » douceur. Ici je n'ai que des bourreaux. » Voyez ces fers qui m'entrent dans la

» chair, mon sein meurtri, cette paille
» humide et infectée, ce vase grossier, le
» le seul que j'aie, et qui reçoit alterna-
» tivement ma nourriture et sa décompo-
» sition..... Éloignez-vous, ou votre mort
» est certaine. »

A l'instant les yeux de Cécile s'enflamment, son teint s'anime; elle agite ses fers; elle vomit des imprécations. Thérèse a eu le temps de fuir.

Une autre scène se passait dans la cour. L'économe querellait les sœurs qui avaient enfermé Thérèse dans la loge de Cécile. Cette imprudence, leur disait-il, lui a peut-être coûté la vie. Il regarde au guichet de la porte, et l'explication que désirait si vivement Thèrèse commence enfin. Elle raconte tout ce qui lui est arrivé depuis la veille au soir. Les faits sont si précis, ils ont un tel caractère de vérité que l'économe ne sait à quelle idée s'arrêter. « Elle est bien dans ce mo-
» ment, pensait-il, et hier au soir elle était
» furieuse. Elle a peut-être des interval-

» les de raisons : je vais profiter de ce-
» lui-ci. »

Il fait ouvrir la porte; on prend Thérèse et on la conduit dans une loge plus saine et plus agréable. Thérèse trouve très-mauvais qu'on ne se rende pas aux indications qu'elle a données; elle exige, elle ordonne qu'on aille à l'instant à l'hôtel, qu'on y prenne des renseignemens positifs et qu'on lui rende sa liberté.

Ce que demandait Thérèse parut très-juste à l'économe. Mais il n'était pas expéditif et son bégaiement alongeait singulièrement la conversation. Deux heures s'écoulèrent encore avant que la porte s'ouvrît définitivement. Ducroc parut enfin. Il portait ce qui était nécessaire pour que Thérèse pût sortir décemment. Cinq minutes suffirent à sa toilette, et elle courut joindre Ducroc, qui par respect pour la bienséance l'attendait dans la cour.

Son premier mot fut pour Julie, et le second arrêta le rire fou du *factotum* de M. d'Oliban. Julie était faible, mais la fiè-

vre avait cessé. Ducroc avait passé la nuit auprès d'elle; il lui avait parlé constamment de Larose, de son prochain retour, et il était parvenu à la calmer. Thérèse l'embrassa; elle envoya l'économe à tous les diables, et monta dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Tous les gens de l'hôtel avaient été sur pied pendant la nuit; ils l'avaient cherchée chez ses amis, chez les fournisseurs du marquis; ils avaient pris des informations dans tous les corps-de-gardes du quartier. Éconduits par les uns, mal menés par ceux qui n'aiment pas à se lever à deux heures du matin, ils avaient appris seulement qu'une patrouille avait arrêté une folle qui courait les rues et qu'on l'avait conduite aux Petites-Maisons. La raison, le jugement, la gravité de dame Thérèse n'avaient pas permis qu'on s'arrêtât au récit du caporal; mais quand elle descendit à l'hôtel, chacun se dédommagea des fatigues de la nuit par des éclats de rire, par des plaisanteries,

plus ou moins piquantes, auxquelles il fallut bien que la bonne dame se prêtât : le moyen le plus sûr de désarmer les railleurs est de rire avec eux.

A travers ces accès d'une gaîté feinte, Thérèse réfléchissait ; elle sentait bien que son aventure avait un caractère qui ne flattait pas son amour-propre, et que, par cette raison, on ne l'oublierait pas sitôt ; elle résolut de lui donner une tournure solennelle, et de se rendre ainsi plus recommandable que jamais.

« Le désagrément que j'ai éprouvé, » dit-elle, m'a fait faire de profondes ré» flexions sur la perversité humaine, et il » me fournit l'occasion d'être utile à une » victime de la plus noire scélératesse. » Elle nomme Cécile, elle vante ses charmes et sa candeur ; elle raconte ses malheurs, elle peint l'horreur de sa situation actuelle. Dès lors la disgrâce de Thérèse s'ennoblit ; c'est un ange tutélaire qu'une main divine a conduit pour punir un frère dénaturé. L'esprit des auditeurs est tour-

né vers Cécile, chacun lui prête les attraits qui flattent le plus son imagination. On entend le bruit de ses fers, on voit ses meurtrissures, on répète les paroles qu'elle a adressées à Thérèse. Zéphire proteste qu'il ne laissera pas un moment de repos au marquis que la pauvre demoiselle ne soit placée dans un asile décent. Ses camarades échauffent son zèle, lui montent l'imagination, et le désignent comme le vengeur, le libérateur de la beauté. Thérèse l'embrasse sur les deux joues. Cette faveur, qu'il eût dédaigné un quart d'heure auparavant, est pour lui une marque précieuse d'estime, un prix honorable de ses bonnes intentions. Dans tout l'hôtel on ne parle plus que de Cécile et de sa prochaine délivrance. Julie pleure sur ses infortunes. Et comment ne donnerait-elle pas des larmes à une demoiselle qui a perdu son amant?

Ne l'imitez pas, mon cher lecteur, passons à des objets plus gais, et sachons ce que faisait le marquis pendant le cours

de cette nuit désastreuse : il n'y a pas de moment dans la vie où on ne puisse trouver un Jean qui pleure et un Jean qui rit.

CHAPITRE VII.

Il est capitaine.

Il y a différentes sortes de bals. Chez les uns, on a dîné en famille un dimanche ; le moka a égayé tout le monde, même les grands parens. La demoiselle de la maison regarde sa maman d'une certaine manière. La maman dit un mot à l'oreille du jeune frère. Il saute sur son chapeau, il saute en sortant, il saute dans la rue. Au bout d'une demi-heure, cinq à six jeunes personnes paraissent; elles sont accompagnées de leurs frères, de leurs cousins, d'amis avoués de la famille. Point de prétentions, point de toilette : on ne dansera que pour le plaisir de danser. Le ménétrier ordinaire est là; son violon est encore discord après qu'il a cru l'avoir accordé; mais le premier coup d'archet est le signal de la joie. On court prendre ses

places; on se lance. Une contre-danse succède à une autre; la vieille servante ne suffit pas pour faire circuler l'orgeat, le sirop de groseille, l'eau sucrée et la brioche. Chacun sert sa danseuse et ne s'oublie pas. Enfin on se sépare à minuit, avant d'être fatigué, avant d'avoir épuisé le plaisir, et on se réunira avec une satisfaction toujours nouvelle.

Ailleurs, un bal est une affaire importante. Les invitations sont faites huit jours d'avance, et pendant huit jours les unes font travailler leurs couturières; les autres, moins riches, mais tourmentées aussi du désir de briller, passent ces huit jours à faire et à défaire. Les jeunes demoiselles oublient des occupations utiles, les jeunes femmes oublient leur ménage, leur enfant, car maintenant il est du bon ton de n'en avoir qu'un. Elles ne pensent à leur mari, pendant cette semaine, que pour lui demander de l'argent. Le mari est assez porté à en refuser; mais sa femme le couvrira de

ridicules, et un ridicule est mortel à Paris. Une banqueroute s'oublie bien plus promptement.

Enfin le grand jour, que dis-je, la grande nuit commence à étendre ses voiles; on commence à s'habiller. Quelle délicieuse jouissance doit suivre les travaux de huit jours! Pas du tout. Ici une malheureuse robe est trop longue par devant; là une guirlande de roses, qui en garnit le pourtour, est inégalement placée; plus loin, un peigne ne peut percer un diadème qu'on n'a formé qu'en relevant avec force et au risque de se donner une migraine les cheveux du derrière et du devant de la tête. Deux dents du peigne ont ployé; il faut l'envoyer chez le bijoutier. Partout le dépit, l'impatience succèdent au plaisir qu'on s'était promis. Onze heures ont sonné, et on n'est pas prête encore. Enfin, on monte dans sa voiture, dans une remise, dans un fiacre, on arrive, et il n'y a pas encore une contre-danse de formée. On se re-

garde, on rougit, on est confuse d'être venue sitôt. Cet empressement donne un air tout-à-fait bourgeois. Cependant, dans une réunion quelconque, il faut bien qu'il y ait un premier.

A minuit l'orchestre est placé, et comme là tout est ambition, des malheureux qui ne connaissent pas une note s'avisent de jouer en partie. Ces malheureux-là se font payer trente-six francs par séance, et on se perdrait de réputation, si on ne les avait pas. Aussi font-ils les importans, et les gobe-mouches leur marquent des égards.

On a eu grand soin de s'assurer d'une ou de deux femmes qui ont la réputation d'être excellentes danseuses, et qui n'ont que celle-là. Elles ne quittent pas le parquet, et des gens, aussi superficiels qu'elles, ne se lassent pas de les admirer. Elles excitent une émulation générale, et M. de la Gavotte ne sait plus à qui entendre. Il est fatigué, excédé; il ne tiendra pas long-temps à ce genre de vie: aussi compte-t-il se retirer quand il aura

douze mille livres de rente. En attendant, il court donner ses leçons dans un très-bon cabriolet, et le maître de français, son voisin, n'est pas sûr de payer comptant la paire de souliers qu'il lui faudra à la fin du mois.

A trois heures du matin, on sert un magnifique ambigu où on mange sans faim, on boit sans soif, et il faut digérer. On saute des *boulangères*, des ronds de *Ronchin*, on se fait enfler les pieds au *carillon de Dunkerque*. On se sépare enfin; on rentre chez soi accablé, affaissé, et on se met au lit pour en sortir avec un mal de tête qui durera pendant le reste de la journée.

Vous prévoyez bien que le bal de madame de Verneuil était du second genre. Le marquis avait un habit lilas brodé en argent, sur lequel son écharpe noire tranchait d'une manière tout-à-fait agréable. Les femmes ne lui disaient rien de son affaire, mais elles le regardaient avec une bienveillance marquée,

et quelques-unes murmuraient tout bas : « Oh ! je voudrais que mon amant se fît donner un petit coup d'épée! Comme cela rend un homme intéressant ! Ce serait à qui l'aurait, et il n'aimerait que moi, car enfin ces dames..... Je vous entends : elles sont loin de vous valoir, n'est-ce-pas ?

Le comte d'Orville fixait aussi l'attention de quelques connaisseuses. Selon elles, celui qui avait donné le coup d'épée valait au moins celui qui l'avait reçu. D'Orville n'était pas de la société ordinaire de madame de Verneuil. Sa belle amie n'avait pu être invitée : madame de Verneuil, d'ailleurs, ne la connaissait pas. Au bout d'un quart-d'heure, toutes ces dames virent qu'il n'avait là personne à lui. On le supposa libre, et bientôt il s'aperçut qu'il n'avait qu'à jeter le mouchoir. Le pas était glissant pour un jeune seigneur. Celui-ci succombra-t-il à l'occasion ? non. Ce n'est pas qu'il se pique de fidélité : ne lui faites pas l'injure de

le croire. Mais son amie a du crédit ; elle est au moment de lui rendre un service essentiel, et tout se sait dans le monde. « Ah! pensait-il, si j'avais mon régi» ment!..... » Ingrat !

M. de Verneuil avait paru un moment, comme l'avait pressenti madame son épouse. Il avait salué quelques personnes de sa connaissance; il leur avait adressé quelques mots, auxquels on avait répondu d'une manière assez signifiante. Du reste, on lui avait laissé liberté entière de rester ou de se retirer. Dans une certaine classe, le mari est l'être le moins remarquable de sa maison. Celui-ci se retira à une heure, sans marquer ni humeur ni satisfaction. Il semblait ne s'être montré là que pour calculer ce que lui coûterait la fête que donnait sa femme.

Entre une *walse* et une *colonne*, on remarqua que la présidente et la baronne allaient de femme en femme, ne disant que quelques mots, mais parlant avec une extrême vivacité. Celles qu'elles ve-

naient de quitter portaient les yeux sur d'Orville et d'Oliban. Tout à coup on se divisa deux par deux et on ne parla plus que des quatre-vingt mille francs. L'officieux marquis fut le héros du moment. On commençait à lui adresser des félicitations et à regarder d'Orville d'un air moins favorable quand l'orchestre joua un *été*. On ne résiste pas à cela. D'Orville, d'Oliban et les quatre-vingt mille francs furent oubliés; mais on se promit bien de s'en souvenir le lendemain, d'en faire la nouvelle du jour, et de la commenter, selon l'usage.

On est peu vicieux dans le monde, mais on y couvre le péché d'un vernis flatteur: c'est la différence essentielle qui existe eutre la bonne et la mauvaise compagnie. Cependant un vice qu'on a l'art de rendre aimable n'exclut pas une certaine délicatesse qu'on porte à l'excès quand il est question des intérêts d'autrui. Ceux qui ne dansaient pas continuaient à parler de d'Oliban, et trou-

vaient extraordinaire qu'une indiscrétion lui coûtât quatre-vingt mille livres et une palette de sang. Il était clair que plaindre l'un, c'était blâmer l'autre. D'Orville ne perdait rien, et il est des choses qu'on devine quand on ne peut les entendre. Son embarras croissait à chaque instant, et cependant il sentait la nécessité de rester pour contenir les causeurs par sa présence; il sentait aussi l'air gauche qu'il devait avoir et qu'il avait réellement. Un coup inespiré lui ramena tous les esprits.

Un laquais vient lui dire que le coureur de la comtesse d'Orfeuil demande à lui parler. Dorville ne soupçonne rien encore, mais il est enchanté de pouvoir sortir un moment, ne fût-ce que pour reprendre la suite de ses idées.

Il rentre cinq minutes après, et son air est radieux. « Messieurs, dit-il, je » voulais acheter la terre de Barjac, et » je n'avais en caisse que la somme » qu'on en demandait. Une indiscrétion,

» faite cependant par un motif très-louable, en a fait porter le prix à cent mille écus. Il fallait que je renonçasse « à l'acquisition de cette terre, qui, vous » le savez, est à ma convenance, ou que » j'acceptasse le sacrifice de M. d'Oliban. » C'est ce que j'ai fait en me réservant » de lui rendre plus tard une somme » que je ne considère que comme un » prêt. » M. le comte a-t-il pensé ce qu'il dit là ? Il me semble que voilà la première fois qu'il parle de rendre. Il continue :

« En attendant, je me suis empressé » de reconnaître un procédé par un au- » tre. J'ai vu ce matin quelqu'un à qui » on ne refuse rien, et voilà ce qu'on m'é- » crit : Je me hâte de vous apprendre que » le roi vous a donné le régiment des chas- » seurs à cheval des Vosges qui sera formé » à Pithiviers (1), et qu'il fait présent à

(1) J'ai plusieurs fois conduit mes personnages dans différentes villes où se sont passé des scènes plus ou moins plaisantes. Je ne sais encore ce qui arrivera à Pithiviers ; mais je déclare que je n'ai jamais été dans cette ville, que je n'y

» M. d'Oliban d'une compagnie de ce » corps. »

Un homme qui promet de payer ses dettes, et qui, en attendant, fait avoir à son créancier, et pour rien, une compagnie de cavalerie, qui alors coûtait assez cher, est au-dessus de tout reproche. Les figures s'épanouissent, les félicitations se succèdent; d'Oliban marque sa reconnaissance par des expressions qui partent du cœur; madame de Verneuil embrasse d'Orville, d'Orville est à son aise. Une joie franche commence à régner partout; le jour paraît, et on ne pense pas à se retirer : on est si rarement gai à Paris! Ce bal enfin se termina à la satisfaction de tout le monde, ce qui n'était pas sans exemple, mais ce qui n'arrivait pas tous les ans.

connais personne, et que j'ai pour ses habitans l'estime que je dois à tous mes compatriotes. J'espère, d'après cela, qu'on ne cherchera à faire aucune application.

CHAPITRE VIII.

Cécile.

Le marquis venait de rentrer à l'hôtel. Zéphire, plein encore du noble enthousiasme que lui avait inspiré la beauté souffrante, ne put s'empêcher d'en parler à son maître en le déshabillant. « Laisse-» moi tranquille; j'ai promis à madame » de Verneuil de ne plus me mêler des » affaires des autres. D'ailleurs je viens » d'obtenir une compagnie de cavalerie, » et il faut que j'aille remercier le minis-» tre. Du chocolat à midi; que mes che-» vaux gris-pommelés soient à mon car-» rosse neuf, et mes gens en grande li-» vrée! »

Il prenait son chocolat. Zéphire, poussé par Thérèse et Ducroc, stimulé déjà par le désir de jouer son rôle dans une affaire qui devait avoir de l'éclat, Zéphire présente à son maître un écrit qui cou-

rait partout, jusque dans les anchambres, et que le libraire de monsieur, disait-il, venait de lui envoyer: c'était un mémoire de M. de Voltaire en faveur des *Calas*. « Cet homme de génie, disait Zéphire, se couvre d'une gloire immortelle, et vous pouvez, monsieur, en acquérir comme lui : la situation de Cécile est aussi déplorable que celle de » Calas. Comme eux, elle est victime de » l'injustice, et elle attend un libérateur. » — En effet, un mémoire composé par » un avocat célèbre, et qui paraîtrait » sous mon nom, parce que je l'aurais » payé.... — C'est cela, monsieur, c'est » cela. — Mais j'ai promis à madame de » Verneuil.... — Vous ne vous êtes pas » engagé à ne pas faire du bien, et elle » est loin de l'exiger. — Nous parlerons » de cette affaire à mon retour de Versailles. »

D'Oliban fut forcé de reconnaître encore la suprématie de d'Orville. Celle du grade militaire était incontestable;

mais un capitaine, fût-il duc, n'entrait pas chez le ministre; il lui fallait un introducteur. L'amour-propre est adroit, il tire parti de tout. Le marquis devait une visite de remercîment au comte, et il saisit ce prétexte pour descendre chez lui. Il fit tomber la conversation sur les obligations qu'ils avaient tous deux au ministre, et le comte adopta cette idée; il proposa de partir pour Versailles: c'est où d'Oliban l'attendait.

On va, on revient, très-satisfait de l'accueil qu'on a reçu. On arrête chez le tailleur en réputation et on commande des uniformes. On court chez le sellier, chez le fourreur, et dans huit jours, au plus tard, on pourra partir pour Pithiviers. D'Oliban remet le comte chez lui, et, pendant le trajet qui lui reste à faire pour rentrer à l'hôtel, le mémoire de Voltaire lui revient à l'imagination; il se rappelle les paroles de Zéphire; la belle chaleur de son valet de chambre le pénètre par degré. Tout à coup il tire le

cordon, et il ordonne à son cocher de le conduire aux Petites-Maisons.

L'économe voit sortir d'un équipage brillant un jeune seigneur couvert de broderies, et précédé par trois laquais galonnés sur toutes les tailles. Toutes les portes s'ouvrent à l'instant, le marquis se fait conduire à la loge de Cécile.

Ce n'était pas en ce moment une reine détrônée et vindicative. Elle était dans ce calme touchant qui avait fortement intéressé Thérèse. Elle déplorait ses malheurs, et elle était disposée à repondre aux questions que le marquis, déjà très-ému, devait nécessairement lui faire. « Dites-moi, ma petite, comment se » nomme ce frère dénaturé? — Le ba» ron de Vercelle. — Où demeure-t-il? » — En son hôtel, rue de l'Université. » — Quel était le nom de l'amant que » vous avez perdu d'une manière si dé» plorable?—Le chevalier d'Hautecourt.. » Oh! malheureuse! tu veux donc encore » me mettre ma robe à l'envers! Plus de

» pitié, plus d'espoir de pardon. Meurs.... » meurs.... » Et Cécile agite ses fers avec une violence qui effraie le marquis. Il s'éloigne à grands pas de ce lieu d'horreur, et, des Petites-Maisons chez lui, il répétait sans cesse : « Est-il possible » que la nature ait produit un être comme » ce baron de Vercelle! »

Comment entamera-t-il cette affaire? Fera-t-il commencer de suite le mémoire qui doit l'immortaliser?... Non, non, il faut avoir des procédés, même pour ceux qui en méritent le moins. Il écrit au baron et il lui demande un rendez-vous.

Le baron de Vercelle se pique de politesse. Il répond aussitôt qu'il recevra M. le marquis demain à midi. Il ajoute qu'il se rendrait à l'instant à l'hôtel, si une indisposition assez grave ne le forçait à garder la chambre.

Le reste de la journée devait appartenir au plaisir. D'Oliban court chez madame de Verneuil; sa femme de cham-

bre lui apprend qu'elle est allée rendre une première visite à madame d'Orfeuil. Le marquis s'étonne d'une démarche qui ne lui paraît pas motivée. La femme de chambre lui dit à l'oreille que sa maîtresse a su que madame d'Orfeuil est la personne *à qui on ne refuse rien.*

Il se fait conduire chez cette dame, à qui il doit aussi un tribut de reconnaissance. Un service rendu et le sentiment qu'il inspire ont bientôt établi une sorte d'intimité entre deux femmes que la similitude des goûts tendait déjà à rapprocher. D'Oliban les trouva occupés de projets pour le temps de leur *veuvage.* Plus de plaisirs bruyans, plus de bals surtout. Elles donneront deux heures par jour à leurs emplettes, une autre à leur enfant. Le reste de la journée sera consacré à quelque travail d'aiguille, à des lectures amusantes, et le soir on ira au spectacle sans rouge et sans diamans. Mais quand l'automne ramènera les objets chéris dans la capitale, les plaisirs

reprendront leurs droits, et on se dédommagera de longues privations.

Le comte paraît, et on soumet à son approbation le plan qu'on vient d'arranger. Le comte et le marquis proposent aussi le leur. Un régiment à former, à discipliner, à instruire, occupera presque tous les momens. Ils ne verront la société que pour ne pas se singulariser, et ils ne joueront que le *boston*, qui, pendant trois heures, ne donne pas le mot pour rire. On est très-content les uns des autres, on se jure de ne pas sortir du cercle qu'on s'est tracé, on est de la meilleure foi du monde en ce moment: combien de temps le traité tiendra-t-il ?

On ne peut s'occuper long-temps d'affaires sérieuses. Si on ne passe pas rapidement de sages réflexions à la gaîté on ne peut au moins répandre de la variété dans la conversation en la portant sur des objets attachans. Le marquis avait des moyens sûrs de fixer l'attention : il parla de Cécile et du baron de Vercelle.

Les femmes *sensibles* éprouvent sans cesse le besoin d'exercer les facultés du cœur, et ces dames se passionnèrent pour Cécile. Elles prononcerent l'extrême différence qu'on doit établir entre se mêler de tout et le désir d'arracher une infortunée à l'oppression. Le marquis, fort de l'assentiment de madame de Verneuil, se livra entièrement aux impulsions d'un zèle qui n'avait pas besoin d'être stimulé.

Revenons à l'intéressante Julie. Que fait-elle pendant que le marquis, tout à son avancement, à Cécile, et un peu à l'amour, paraît l'avoir oubliée? Elle a reçu ses présens de noces; elle a tourné, retourné chaque pièce, elle a essayé dix fois son peigne, ses boucles d'oreilles, son collier; toujours plus contente d'elle, elle oubliait la marche du temps. Quel chagrin cuisant la coquetterie ne fait-il pas oublier à une femme? A onze heures du soir, les rédacteurs des deux journaux envoient des épreuves à l'hôtel:

ces messieurs ne sont pas toujours aussi obligeans. Mais Zéphire leur avait raconté la triste histoire de Larose et de Julie, et quel homme ne s'empresse de se rendre agréable à une jolie personne! Julie, toujours parée de ses bijoux et surtout de ses seize ans, lisait devant une glace les annonces des Petites-Affiches et du Journal de Paris. A chaque ligne, elle portait un œil sur la glace et elle souriait d'un air qui voulait dire : « Oh! qu'il me trouverait bien comme cela! »

Une femme contente d'elle et que caresse l'espérance jouit du présent et vit dans l'avenir. Passant d'un excès à un autre, elle n'ouvre plus son cœur qu'à des sensations douces, et elle cesse de compter les momens. Julie a retrouvé l'appétit et le sommeil.

Le marquis, en s'éveillant, pensait à son entrevue avec le baron ne Vercelle. Il y pensait en déjeûnant, et il ne savait trop à quelles mesures s'arrêter. Le menacer de la rigueur des lois était peut-

être le moyen de tout gâter. Chercher à exciter sa sensibilité, à faire parler les remords, était peut-être celui de ne rien obtenir. Il ne connaissait pas le baron; il ignorait son âge et son caractère...... Après bien des réflexions, il résolut de suivre l'impulsion du moment.

Il part, il arrive rue de l'Université. Il est reçu par un jeune homme d'une figure heureuse, qui l'accueille de la manière la plus flatteuse et qui lui demande à quoi il est redevable de sa visite. Le marquis était stupéfait et ne répondait pas. Il ne pouvait concevoir qu'on cachât une âme atroce sous des dehors si séduisans. Plus incertains que jamais sur le parti qu'il doit prendre, il donne le temps à M. de Vercelle de répéter plusieurs fois sa question. Il fallait répondre enfin, et le marquis, fort embarrassé, balbutia quelques mots qui amenèrent la conversation suivante :

« Vous avez une sœur, M. le baron.....
» — Ma sœur est folle. — Je le sais bien.

» — Pourquoi donc vous mêlez-vous de
» ses affaires? — Sa situation est si dé-
» plorable.... — Écoutez-moi, de grâce.
» — Vous êtes le trentième que ma sœur
» envoie ici pour me demander ce que je
» ne dois pas, ce que je ne peux pas
» faire. — Il me semble, monsieur, qu'elle
» a de graves sujets de plaintes contre
» vous. — Eh bien! monsieur, qu'elle
» les fasse valoir! — Et que répondrez-
» vous devant les tribunaux? — C'est
» mon affaire, monsieur; je vous prie
» de ne pas me pousser davantage. —
» Encore quelques mots, monsieur, et
» je me retire. Si on entame un pro-
» cès... — Oh! un procès... Vous aurez à
» vous défendre sur plus d'un point. Le
» chevalier d'Hautecourt.... — Il a cher-
» ché son sort, et depuis long-temps cette
» affaire est oubliée. — Votre sœur ne
» l'oublie pas. — Pour son honneur, elle
» n'en devrait jamais parler. Je crois,
» monsieur, que cette conversation a été
» assez loin, et je vous prie de vou-

« loir bien me laisser à moi-même. »

« Que diable a-t-il voulu me dire ? pensait-il en se retirant. Pour son honneur, Cécile ne devrait jamais parler de son affaire avec le chevalier. Aurait-elle eu quelque tendre faiblesse.... Eh ! quand cela serait, c'était une raison de plus pour les marier. Que diable, s'il nous fallait tuer tous ceux qui sont bien avec nos sœurs et nos femmes, nous n'en finirions pas. Avec sa figure doucette, le baron est un entêté dont on n'obtiendra rien que par les voies juridiques. Quelle perversité ! quel aveuglement ! Eh bien ! on plaidera, M. le baron ; et pour disposer favorablement vos juges et ceux de Cécile, je vais commander mon mémoire. »

Il court chez cet avocat renommé, alors l'aigle du barreau, et qui depuis a été égalé. Il raconte les faits avec cette force, ce ton persuasif si propre à entraîner le défenseur de l'opprimé. L'avocat s'enflamme à son tour ; il prend des notes

sous la dicté du marquis; il lui promet que le mémoire sera fait dans quarante-huit heures, et il le remercie de lui avoir donné une cause qui doit ajouter à sa réputation. Le marquis s'explique, il offre de l'argent, beaucoup d'argent, pour que son nom paraisse en tête du mémoire. L'avocat réplique que tout l'or du Pérou ne le ferait pas renoncer à la célèbrité que lui donnera cette affaire. Il représente au marquis que la gloire militaire est la seule qu'il doive ambitionner, et, pour concilier leurs prétentions respectives, il lui promet de le désigner dans le mémoire comme le protecteur de la déplorable victime. Ce sera lui encore qui sollicitera le rapporteur, qui verra le président de la chambre, son nom volera de bouche en bouche, et chacun d'eux aura dans le succès la part qui lui appartient légitimement.

Le marquis n'était pas opiniâtre. Il convint que l'avocat avait raison. Il renonça à la gloire de grand écrivain, qu'il

sentait intérieurement qu'on pourrait lui contester, et il se borna à celle moins éclatante qui suit toujours une bonne action.

Il était décidé que d'Oliban n'aurait plus un moment de repos. Il court rendre compte à madame de Verneuil de ce qui s'est passé entre lui et le baron. Madame de Verneuil l'entraîne chez la grande dame *à qui on ne refuse rien*..... Il ne sagit de rien moins que de faire sortir d'autorité Cécile des Petites-Maisons, et de la placer dans un lieu décent et où on lui donnera des soins, qui seuls ont quelquefois rétabli une tête dérangée. Malheureusement, le crédit de la dame ne va pas jusqu'à obtenir un arrêt du parlement en vingt-quatre heures. D'ailleurs, elle redoute trop l'austérité des mœurs du premier président pour oser essayer auprès de lui l'influence de la beauté. Mais si on ne peut, à la minute, faire présenter requête, faire nommer un rapporteur, lui faire commencer et terminer

son enquête, et faire rendre un jugement, on peut, en deux heures, faire courir une anecdote dans tout Paris, et quelle satisfaction pour ces dames de faire condamner, dans le jour, M. de Vercelle au tribunal de l'opinion! Elles font mettre les chevaux, le cocher n'a pas assez de deux bras pour répondre à leur impatience. On presse, on pousse le marquis dans la voiture, on part comme l'éclair, on va de porte en porte. A chaque hôtel on ne prend que le temps nécessaire pour raconter l'histoire de Cécile et la commenter un peu. Quand ces dames le possèdent bien, on parle tous les trois ensemble; on monte toutes les têtes; on invite *ses bonnes amies*, qu'on connaît assez légèrement, à répandre cette histoire dans le public et à faire des partisans à Cécile : cette précaution n'était pas nécessaire.

Dès le lendemain, le baron était un homme *affreux*, *horrible*, *abominable*. Vous savez qu'à présent on donne beau-

coup dans les superlatifs, ou l'exagération, si vous l'aimez mieux. C'est ainsi qu'une femme passable devient charmante, que des idées fort ordinaires sont marquées au coin du génie, qu'un sentiment de préférence est de l'adoration.

Voilà donc M. de Vercelle devenu l'objet de toutes les conversations et chargé des malédictions de tout Paris. Retenu chez lui par une indisposition dont je vous ai déjà parlé, il ignorait seul qu'on ne trouvait plus des peines assez graves pour lui.

Le lendemain, nos dames courent chez l'avocat. Il a promis le mémoire dans les quarante-huit heures ; il doit en avoir fait la moitié. Il faut savoir comment il a saisi cette affaire, sous quel jour il la présente, s'il ajoutera au vif intérêt que Cécile inspire à tous les gens *comme il faut* de la capitale. On lui donnera des conseils s'il en a besoin ; on animera sa verve, si elle n'est pas montée au ton nécessaire.

L'avocat, satisfait de son travail, n'hésite pas à le communiquer. Ces dames l'écoutent avec un plaisir inexprimable, elles ne cessent d'approuver et d'applaudir. Il est impossible d'attendre au surlendemain, pour lire de suite un ouvrage qui tire des larmes à chaque paragraphe et qui écrase le baron de Vercelle. Il faut envoyer ce qui est fait à l'imprimerie; il faut y envoyer les feuilles à mesure qu'elles seront faites; il faut faire *tirer* à dix mille exemplaires, et l'édition sera épuisée dans les vingt-quatre heures. L'avocat ne peut se refuser à des instances qui flattent son amour-propre, et ces dames le proclament un homme *charmant, divin.*

Elles remontent en voiture; elles retournent à tous les hôtels où elles sont allées la veille; elles parlent du mémoire avec ivresse, avec délire. On brûle de l'avoir, on ne pourra attendre au surlendemain, on en paierait un exemplaire dix louis, si on pouvait se le procurer à l'instant. Le

feu du désir se communique de proche en proche, et six heures avant que la dernière feuille soit tirée, cent cinquante laquais en livrée assiégent la porte de l'imprimeur.

Ce mémoire tant attendu est enfin livré à la curiosité publique. Les libraires s'en emparent; il est dans toutes les boutiques. On le crie dans les rues, on l'étale sur les quais. On l'a entendu louer avec une espèce de fureur par de hauts personnages que n'en parlaient encore que sur ce qu'ils en avaient ouï dire, et l'ouvrage est porté aux nues avant qu'on en connaisse une ligne. On court, on s'empresse, on heurte, on est heurté; on se dispute, on se désespère parce qu'il faut attendre son tour. Les *saute-ruisseaux* de la librairie ne trouvent que le temps d'aller de la boutique chez l'imprimeur, et de revenir de chez l'imprimeur à la boutique.

L'ouvrage trop vanté perd toujours de son prix.

Vous avez vu des feux de paille, vous

connaissez l'effet des œufs à la neige : les imaginations parisiennes leur ressemblent un peu. Les têtes, qui pendant deux jours avaient été dans une exaltation continuelle, n'éprouvaient plus que le besoin du repos. On lut, mais on lut mal. Point d'attention suivie, plus de disposition à partager l'enthousiasme de l'auteur. Le mémoire parut long, diffus et froid. On tenait toujours à ce que le sort de Cécile fût adouci; mais on en parlait faiblement, et on se bornait à encourager le marquis à suivre cette affaire. Les deux dames ne concevaient rien à la froideur du public; elles conçurent moins encore que, deux jours après, on cessât de s'occuper de Cécile. L'escamoteur *Pinetti* fixa seul l'attention. On ne parlait que de la montre pilée au fond d'un mortier et qu'un coup de pistolet reproduisait accrochée à la tapisserie, d'un verre d'eau jeté à la figure d'une jolie femme, qui n'en recevait pas une goutte et qui se trouvait couverte de feuilles de rose, etc.,

etc. A six heures du soir, on n'entendait qu'un cri : « Allons voir *Pinetti.* »

Il est difficile à l'observateur de s'étonner de quelque chose à Paris, si ce n'est peut-être de l'extrême versatilité des esprits. Nos dames, qui connaissent parfaitement la partie sensible du cœur, n'avaient pas trouvé le temps d'étudier les autres. En général, les femmes de la capitale ne commencent à observer qu'à cinquante ans, mais alors elles ont une finesse de tact dont beaucoup d'hommes à réputation ne manqueraient pas de se faire honneur.

Cependant, ce mémoire si couru et si vite oublié était parvenu au baron de Vercelle. Un de ses *amis* qui craignait d'approcher les gens qui ne rient pas, et qui ne comprenait rien au galimatias du jurisconsulte le lui avait envoyé. Vercelle commença par se mettre en colère ; mais il réfléchit promptement que le marquis était trop fortement impliqué dans la mémoire pour qu'il fût difficile

de lui donner un ridicule de plus, et le baron savait que la grande manière de persuader les Parisiens est de les faire rire.

En conséquence, le baron envoie à la police savoir ce que c'est qu'une Cécile détenue comme maniaque aux Petites-Maisons. Les journaux d'alors étaient secs et froids, et pour cause. La malignité se dédommageait avec les nouvelles à la main. C'étaient des feuilles manuscrites qui racontaient l'anecdote du jour, et qui picotaient quelquefois certains grands personnages dont le crédit n'était plus à redouter. Ces feuilles se trouvaient sur toutes les toilettes.

Jugez de l'étonnement de madame de Verneuil quand elle lut ce qui suit :

« Cécile Mangot, fille d'une ravaudeuse » de l'Estrapade, a été placée chez une » marchande de modes par un homme de » qualité qui a fini malheureusement. La » lecture des romans anglais et la perte de » son amant lui ont troublé la raison. Sa

» mère, qui ne pouvait la nourrir, a ob-
» tenu qu'elle fût enfermé aux Petites-
» Maisons.

« Un officieux marquis a cru, sur la
» parole de cette fille, qu'elle appartient
» à une maison titrée et qu'elle est victi-
» me de la cupidité et de la barbarie d'un
» frère qu'elle n'a jamais eu. Aussi fou
» que cette Cécile, le marquis a fait im-
» primer un mémoire qui le présente
» comme le protecteur ardent de l'in-
» fortune, qui n'offre pas d'ailleurs un
» fait véritable, et qui enfin ne peut
» qu'ajouter aux ridicules sans nombre
» que, dans le même genre, le marquis
» s'est déjà donnés. »

On n'est pas toujours d'humeur à tirer l'épée. La réputation de Vercell e était bien établie du côté de la bravoure, et sa dernière affaire avait fait trop de bruit pour qu'il osât sitôt attirer sur lui l'attention du gouvernement. Il se borna donc à faire délivrer *assignation* à d'Oliban *aux fins* de se *voir* condamner en

rétractaiion et en *répardtion* envers le baron de Vercelle.

Le marquis arrive chez madame de Verneuil avec son assignation en poche. Elle venait de lire ses nouvelles à la main, et le moment n'était pas favorable. Elle regarde d'Oliban en fronçant le sourcil. D'Oliban tire le papier timbré de sa poche et le lui présente. La dame frappe du pied, jette son bonnet sur le paquet, son pot de rouge par la fenêtre, dit à sa femme de chambre qu'elle est maladroite, gauche, maussade, et la met à la porte. Elle revient au marquis, le regarde encore, et lui dit, d'une voix qu'elle cherche en vain à rendre effrayante : « Vous » ferez donc toujours des sottises ! — Vous » avouerez du moins, madame, que vous » êtes de moitié dans celle-ci. — Que me » dites-vous-là ? Est-ce moi qui ai été aux » Petites-Maisons, qui ai interrogé cette » Cécile, qui ai eu une conférence avec » le baron de Vercelle ? — Il m'a con» firmé ce que Cécile m'a dit. — Je me rap-

» pelle votre conversation telle que vous
» me l'avez rapportée, et je trouve les
» réponses du baron très-ambiguës. Lui
» avez-vous nommé Cécile? lui avez-vous
» parlé des Petites-Maisons?—Et qu'avais-
» je besoin de détails, puisqu'il convenait
» des faits principaux! »

Madame de Verneuil sonne, sa femme de chambre rentre; elle se fait coiffer, habiller à la hâte; elle demande ses chevaux. « D'Orville vous a donné un coup
» d'épée, je ne veux pas que le baron vous
» donne un coup de pistolet. Je vais le
» voir. Soyez ici à trois heures. M. de
» Verneuil est à sa terre; nous dînerons
» ensemble et je vous dirai ce que j'au-
» rai fait. »

Vercelle reçut madame de Verneuil avec toutes les grâces dont il était susceptible. La première sensation qu'inspire une jolie femme qu'on voit pour la première fois est au moins de la bienveillance. Ajoutez-y la petite jouissance d'amour-propre que donne toujours une

telle visite, et vous jugerez des dispositions du baron à l'égard de madame de Verneuil.

Cette dame savait par sa propre expérience que rien n'aigrit comme la contradiction. Loin de vouloir justifier le marquis, elle le chargea de tous les torts ; mais aussi elle eut soin de faire valoir la bonté de son cœur, qui seul l'avait entraîné dans cette circonstance. Le baron ne pouvait se méprendre sur le genre d'intérêt que prenait madame de Verneuil à cette affaire. Ses réflexions le refroidirent un peu. Il rappela mille et une bévues que le marquis avait déjà faites, et qui étaient parties plutôt d'un esprit tracassier et curieux que d'une vraie sensibilité. Après s'être un peu vengé des espérances vagues que la démarche de madame de Verneuil avait semblé autoriser, il reprit le ton aimable qui lui était ordinaire; il protesta que toute espèce de procédure lui était insupportable, et qu'il ne devait ainsi avoir aucun mérite auprès

de madame de Verneuil, s'il se rendait à ses désirs; que cependant il ne pouvait retirer son assignation avant que d'avoir reçu une réparation quelconque. Il proposa l'insertion aux nouvelles à la main d'une rétractation positive du marquis. Madame de Verneuil, charmée de la modération de M. de Vercelle, lui dit qu'elle allait à l'instant écrire sous sa dictée. Elle sentait bien que le baron ménagerait son intéressant secrétaire dans la personne de d'Oliban. En effet, il se contenta d'un article léger et plaisant dont les expressions étaient très-mesurées, mais qui cependant disait tout ce qu'il voulait qu'on sut. Madame de Verneuil donna sa parole que, dans le jour, l'article serait porté au bureau des nouvelles à la main, et elle allait se retirer quand la comtesse d'Orfeuil fut annoncée.

Que venait-elle faire là? allez-vous dire. La question est naturelle, et je dois y répondre. La comtesse avait joué dans l'affaire de Cécile un rôle trop marquant

pour que le baron pût l'ignorer toujours. Elle voulait bien avoir la réputation de femme galante : celle de gobe-mouche l'eût réduite au désespoir. Elle avait couru chez l'homme *qui ne lui refusait rien* et dont très-probablement elle reconnaissait les bons offices. Elle lui avait dit, les larmes aux yeux, que, si le baron n'était gagné, il la couvrirait d'un ridicule affreux; qu'elle en mourrait infailliblement, et que monseigneur ne pouvait moins que de lui sauver la vie. Une jolie femme, qui pleure et qu'on aime, est bien persuasive. La comtesse sortit du cabinet de monseigneur avec la pièce qu'elle avait si vivement sollicitée.

« Ma foi, s'écria le baron en la voyant,
» si quelqu'un me savait ici entre deux
» femmes charmantes, il me croirait le
» plus heureux des hommes, tandis que...
» Oh! mon Dieu, mon Dieu! Voulez-vous
» bien me dire, madame la comtesse, à
» quoi je suis redevable de l'honneur que
» je reçois — Monsieur le baron, il y a

» quatre ans que vous servez dans les che-
» vau-légers, et vous n'êtes pas là à votre
» place. Je viens de vous faire capitaine
» au régiment de chasseurs à cheval qui
» va se former à Pithiviers. J'ai été fort aise
» de vous rendre service, et j'ai voulu en
» même temps vous faire connaître que vo-
» tre nouveau camarade, le marquis d'Oli-
» ban, est bien le meilleur homme qu'il
» y ait au monde. Vous le jugerez favora-
» blement quand vous aurez vécu quel-
» temps avec lui. »

Elle eût pu parler un quart d'heure encore sans être interrompue. Le baron ne revenait pas de sa surprise. Il ne pouvait détacher ses yeux de la lettre qui lui annonçait officiellement que le roi lui faisait présent d'une compagnie de cavalerie. Il retrouva enfin des idées, des paroles ; il exprima sa reconnaissance en phrases décousues qui en prouvaient la réalité. « Un moment, lui dit la comtesse,
» vous ne me devez peut-être pas autant
» que vous le croyez. J'attends aussi de

» vous un bon office.—Ah! madame, or-
» donnez. — J'ai beaucoup contribué à
» vous faire passer dans le public pour
» un frère dénaturé. J'espère que vous
» oublierez les torts que j'ai eus à votre
» égard, et que de ce moment nous som-
» mes amis. »

Le baron lui prend la main et la baise avec transport; il prend ce qu'a écrit madame de Verneuil, il met l'article en pièces. Il dit à ces dames que sa famille est assez connue, et que malheureusement l'aventure de sa sœur a fait trop d'éclat pour que le public ne revienne pas promptement de sa prévention. Il ajoute qu'il borne sa vengeance contre le marquis à ce qui a paru dans les nouvelles à la main. Les deux dames l'embrassent avec affection : pouvaient-elles faire moins?

« Vous n'êtes pas encore très-bien
» portant, lui dit la comtesse; n'importe,
» vous viendrez dîner chez moi. Je veux
» vous faire faire connaissance avec votre

» colonel et votre camarade d'Oliban. — » Mais, madame..... — Oui, j'entends ; » vous craignez l'air et la fatigue ; ma voi- » ture est là et je vous ferai remener. » Le baron répond par une révérence. «Bien, » dit la comtesse ; pui ne dit mot con- » sent. —Un moment, reprend madame » de Verneuil. D'Oliban sera chez moi à » trois heures ; j'ai donné mes ordres » pour le dîner. Je ne dérangerai rien à » cela. Écrivez un mot à M. d'Orville, et » qu'il vienne se réunir à nous »

Pendant que la comtesse écrivait, madame de Verneuil était dans ses réflexions. Elle avait entendu parler de mademoiselle de Vercelle d'une manière assez incertaine. Elle avait oublié des faits qui étaient altérés ou contredits à chaque instant, et elle pensait qu'il serait cruel de ne pas connaître dans ses vrais détails des aventures qui avaient donné lieu au *quiproquo* du marquis. Je pense, de mon côté, qu'il n'est pas malheuux que des incidens nouveaux n'aient pas obligé la

comtesse à solliciter de nouveaux brevets. Le régiment des chasseurs des Vosges eût été tout entier de sa formation, et cette manière de composer un corps n'eût pas tourné à l'avantage du service ni du trésor royal.

Mais comment madame de Verneuil ramènera-t-elle la conversation sur mademoiselle de Vercelle ? Si ce n'est pas d'une manière simple et naturelle, ce sera autrement; mais il faut absolument, et sans délai, qu'elle connaisse les rapports qui existent entre la demoiselle et Cécile.

La comtesse avait cessé d'écrire, le billet était envoyé à sou adresse; ces dames se regardaient, le baron regardait ces dames. Madame de Veneuil ouvrait et fermait la bouche; elle pinçait ses lèvres et ses doigts; la comtesse prononçait à demi-voix le nom de Cécile, et le baron, assez pénétrant, commençait à sourire. « Cécile, re» prit tout haut madame de Veneuil, » Cécile ! .. — Je vous comprends,

» madame; vous désirez savoir quelle
» conformité d'aventures a pu occa-
» sionner la plus singulière méprise.
» — Je ne le désire pas plus que
» vous, madame. — Mais bien autant,
» reprit Vercelle. Rien de tout cela
» n'est bien secret : d'ailleurs, mesda-
» mes, je n'ai rien à vous refuser. Cette
» Cécile, qui vous a inspiré tant d'intérêt
» et qui vous a fait faire tant de démar-
» ches, a connu, je ne sais comment,
» M. d'Hautecour, chevalier de Malte,
» engagé par des vœux. Il a placé cette
» petite fille chez la marchande de modes
» qui fournissait ma mère et ma sœur. Je
» présume que Cécile a parlé avec éloge
» au chevalier de cette Angéline qui
» nous a causé tant de chagrins, puis-
» qu'il a cherché avec un empressement
» et une continuité extraordinaires les
» moyens de s'introduire dans une mai-
» son, très-noble sans doute, mais que la
» modicité de sa fortune et l'absence to-
» tale de toute espece ae credit ne lui

» aurait pas fait rechercher, s'il n'avait » eu des vues particulières. Lorsque cette » réflexion me frappa, le chevalier était » établi ici de manière à ce qu'on ne pût » l'éloigner sans en venir à un éclat » que les esprits raisonnables cherchent » toujours à éviter.

» Le soupçon marche rapidement, et » dès ce moment j'observai ma sœur. » Jeune, sans expérience, incapable de » dissimuler, elle se trahissait à chaque » instant, et je parlai de mes craintes à » ma mère. Élevée dans l'austérité du » jansénisme, dont elle n'avait pu inculquer les vérités ou les folies dans le » cœur d'Angéline, elle parut disposée » à tout croire d'une jeune personne qui » avait rejeté ses principes. Cependant » elle voulut, avant de prendre aucune » mesure, connaître jusqu'à quel point » mes soupçons étaient fondés.

» Elle m'engagea à conduire ma sœur » aux *Français*. Il y avait au plus un » quart d'heure que nous étions placés

» lorsque le chevalier se présenta dans » notre loge. Avait-il des intelligences à » l'hôtel ou le hasard seul l'avait-il con- » duit là, c'est ce que je n'ai jamais su; » mais je l'observai attentivement, et son » intelligence avec ma sœur ne me parut » plus douteuse.

» Pendant que nous étions au specta- » cle, ma mère faisait ouvrir les armoi- » res et le secrétaire d'Angéline, et elle » trouva des lettres qui annonçaient » clairement un plan de séduction.

» Depuis quelques années, mon père » était mort, et il ne me restait qu'un » oncle, homme de bon sens, que ma » mère fit appeler aussitôt. Il pensa » qu'on n'avait rien de mieux à faire » que de soustraire Angéline aux pour- » suites d'un homme qui par ses vœux » s'était interdit le mariage. En consé- » quence, on fit une malle à la hâte, on » envoya chercher des chevaux de poste, » et, lorsque je rentrai à l'hotel avec » Angéline, on lui donna l'ordre de

» monter en voiture, et à moi celui de
» la conduire dans un couvent d'Évreux.

» A mon retour, je trouvai ma mère
» dangereusement malade. Sa femme de
» chambre, que je pressai vivement, me
» dit que le lendemain de mon départ un
» inconnu avait apporté un bilet à mon
» adresse, que ma mère l'avait ouvert,
» que deux heures après elle s'était cou-
» chée, et que depuis ce moment le mal
» dont elle se plaignait avait constam-
» mant augmenté.

» Je me pressai, je conjurai ma
» mère de me confier le secret de sa ma-
» ladie, que je ne pouvais attribuer à
» des causes ordinaires. Elle persistait
» à se taire; elle m'attirait sur son lit,
» elle me pressait dans ses bras, et je
» me sentais mouillé de ses larmes.

» On vint me dire que quelqu'un me
» demandait. Je m'arrachai des bras de
» ma mère, qui fit de vains efforts pour
» me retenir, et je trouvai dans mon cabi-
» net le chevalier d'Hautecourt. Il me

» regarda d'un air altier et menaçant, » et me demanda si je bornais mes ex- » ploits à persécuter une jeune personne » sans défense. Je jugeai que le billet qui » était tombé dans les mains de ma mère » venait de lui et qu'il contenait un défi. » Je ne répondis pas un mot. Je pris » mon épée; un fiacre nous conduisit » au bois de Boulogne....

» Le lendemain, le chevalier fut inhumé » sans pompe dans l'église du village.

» Le premier soin de ma mère avait » été de savoir qui était venu me deman- » der. Quand elle apprit que je venais » de sortir avec le chevalier, elle éprou- » va une révolution générale, des crises » qu'elle n'avait plus la force de suppor- » ter. Elle était mourante quand je ren- » trai, et la joie excessive qu'elle eut de » me revoir arracha son dernier soupir. » Ainsi, la meilleure des mères périt » victime de son attachement pour moi.

» Je trouvai sous son oreiller le billet » du chevalier; il était d'une insolence

» telle que je ne pouvais, sans me dé-
» shonorer totalement, n'en pas tirer
» vengeance, et il m'a servi de justifi-
» cation auprès des personnes en place
» qui auraient pu me poursuivre.

» Cependant la mort du chevalier fut
» bientôt connue. Cécile, qui était loin
» de le croire infidèle, qui l'aimait pas-
» sionnément, et dont la lecture des
» romans anglais avait déjà exalté la tête,
» Cécile tomba dans un état de démence
» absolu.

» Ma sœur jouit dans son couvent de
» tous les agrémens de la vie. Elle y tou-
» che son revenu, qui est plus que suffi-
» sant pour la faire vivre d'une manière
» honorable. Mais elle tient essientielle-
» ment à sa liberté. Elle me la fait de-
» mander par toutes les personnes de
» connaissances qui vont la voir, et je
» vous prie de me dire, mesdames, si je
» peux la lui rendre. Je suis garçon et
» je sers. Que ferais-je d'une demoiselle
» de dix-huit ans trop jolie et qui ne

» trouverait que des écueils dans le
» monde? Ne nous eût-elle donné aucun
» sujet de plainte, elle n'a, par sa posi-
» tion, d'autre asile que le couvent, et
» mon intention invariable est de l'y
» laisser jusqu'à ce qu'elle se marie ou
» jusqu'à sa majorité. »

Ces dames plaignirent le baron; elles approuvèrent sa conduite, et, aufait, il eût été difficile de la blamer. On ne s'occupa plus de Cécile que pour consacrer à son bien-être le produit de la vente du fameux mémoire, qui, peu à peu, s'en allait en papillotes, un peu chères, j'en conviens. Mais que d'ouvrages vantés ont eu le même sort !

CHAPITRE IX.

Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers.

On était dans la joie à l'hôtel d'Oliban. Le sergent qui avait apporté le congé de Larose avait entrevu Julie, et on aime à se rapprocher d'une jolie fille. Il venait de rencontrer un camarade employé à l'état-major qui était en course d'affaires et qui lui avait crié en passant : « Larose » est ici! — L'as-tu vu? — Eh! sans doute. — » — Où est-il? » Le camarade, courant toujours, ne peut entendre cette dernière question, qui par conséquent était restée sans réponse.

Le sergent, qui ne courait pas, jugea à propos d'accélérer sa marche : on est bien aise d'annoncer le premier une bonne nouvelle, et il est une récompense d'usage sur laquelle on compte ncessairement. Le sergent demande à parler à Ju-

lie; Julie paraît, et l'amateur répète : « La-
» rose est ici. — Et où est-il, monsieur ?
» Pour Dieu, répondez-moi : où est-il ? —
» C'est ce que j'ai demandé, mademoi-
» selle, et ce qu'on n'a pu me dire ; mais il
» est ici, on l'a vu, et son premier soin sera
» sans doute de se rendre auprès de vous.
» Voulez-vous bien me permettre, ma-
» demoiselle, de vous embrasser ? — Bien
» volontiers, monsieur. » Et Julie prend sa course et va criant partout l'hôtel : « Il est ici, on l'a vu ! ». Thérèse saute. Ducroc se frotte les mains et rit. D'Oliban, qui se fait habiller pour aller dîner chez madame de Verneuil, entend rire et sauter ; il envoie Zéphire savoir ce qui peut causer tant d'allégresse. Zéphire veut aussi féliciter et embrasser Julie, et il revient crier à son tour : « Larose est
» ici, on la vu ! — J'en suis enchanté, ré-
» pond le marquis ; la petite sera heu-
» reuse, et mes présens de noces me feront
» honneur. »

Il arrive chez madame de Verneuil ; les

convives étaient rassemblés. « Mon cher » d'Oliban, lui dit d'Orville, comment est » conçue l'annonce que vous avez fait insérer aux Petites-Affiches et au Journal » de Paris? Avez-vous nommé le capitaine? — Qu'importe le nom du capitaine! » Larose est ici, voilà l'essentiel. — Vous » n'avez donc donné aucune indication » précise? — Oh! mon Dieu, je n'y ai seulement pas pensé. — Cruel homme que » vous êtes, ferez-vous toujours des étourderies? *Larose* est un nom de guerre; » il y en a peut-être dix au régiment » des gardes, et celui qui vient d'arriver » n'est pas le vôtre. — Eh bien! le mien » reviendra à son tour. — Mais celui qui » est ici est déserteur depuis un an et » condamné au boulet par contumace. » Il est arrêté au moment où je vous » parle, et il subira son jugement. — Je » n'entends pas cela, je ne veux pas cela. » — Que vous l'entendiez ou que vous » ne l'entendiez pas, ce sera toujours la » même chose. »

Le marquis dit qu'il est affreux d'abuser de la confiance d'un homme qui vient se livrer d'après un avis donné publiquement. Le comte répond que l'état-major n'a pas fait insérer l'article, qu'il n'a donc pas usé de perfidie pour trouver le coupable, et que les lois militaires seront suivies. D'Oliban se désole, se désespère; il proteste, il jure pour la centième fois qu'il ne se mêlera plus des affaires de personne. Il déclare qu'en sortant de table il courra dans les bureaux de la guerre, et que...... D'Orville l'interrompt pour lui dire que, dans cette circonstance-ci, le roi seul peut faire grâce. « Morbleu! ventrebleu! je n'ai » pas mes entrées à la cour.... Vous êtes » colonel, mon cher comte; ce grade vous » donne le droit d'approcher sa majesté. » Je vous en supplie, je vous en conjure, » courez, volez à Versailles, et ne reve- » nez qu'avec des lettres de grâces. — » Un moment, marquis; je veux dîner. » — Vous dînerez demain. — Vous êtes

» aussi empressé de tirer les gens d'em-
» barras que de les y mettre. Soyez tran-
» quille, mon cher marquis. Dès que j'ai
» su le *quiproquo* nouveau que vous
» venez d'occasionner, j'ai été trouver
» M. le maréchal de Biron, et je lui ai tout
» appris. Il s'est un peu moqué de vous,
» je vous le dis franchement; mais il m'a
» donné sa parole qu'il verrait le roi au-
» jourd'hui, qu'il invoquerait sa clémen-
» ce, et je crois pouvoir vous répondre
» du succès. — Oh! si jamais je me mêle
» des affaires de quelqu'un, je veux qu'on
» me coupe...... — N'achevez pas, n'ache-
» vez pas! s'écrie madame de Verneuil
» en éclatant de rire; je veux que vous
» restiez au grand complet. Mais, mon
» cher ami, partez pour Pithiviers, et, si la
» rage d'obliger vous y suit, le premier
» changement de garnisou mettra fin au
» ridicule que vous vous serez donné. —
» Il recommencera partout, dit la com-
» tesse, et dans peu d'années ce sera
» l'homme de France le plus connu. »

Le dîner fut égayé par une suite de plaisanteries dont l'officieux marquis était l'objet. Il sentit que le seul moyen de les faire cesser était de s'y prêter de bonne grâce. « Il est charmant, il est char-
» mant, disait madame de Verneuil. Quel
» dommage d'être séparée de cet hom-
» me-là ! — Au moins, puisqu'il faut nous
» quitter, reprit madame d'Orfeuil, nous
» nous quitterons gaîment. Je veux à mon
« tour donner une fête jeudi, et samedi
» nous partirons tous pour Pithiviers.
» Nous installerons nos amis. — Mais,
» comtesse, le monde... — Bah! bah! des
» femmes comme nous sont au-dessus de
» la critique; et que nous importe, après
» tout, ce que diront les femmes du bailli,
» du marguillier, du subdélégué de Pi-
» thiviers? On ne voit pas ces espèces-là.
» Nos maris auront peut-être un peu d'hu-
» meur. — Oh! nos maris, ce sont bien
» les meilleurs gens du monde! — Et puis,
» s'ils se fâchent, tant pis pour eux. Voilà
» qui est arrangé. M. le baron, vous ne

» connaissez personne de ma société, et
» je ne veux pas que vous soyez à peu
» près seul chez moi. Je vous enverrai
» quelques billets d'invitation : vous n'au-
» rez que les noms à remplir. »

Nos trois messieurs ne prirent plus un moment de repos. Des équipages à ordonner et à essayer; la tactique de Folard à lire, pour n'avoir pas l'air tout-à-fait ignorant devant de vieux officiers, qui, probablement, savent leur métier; l'état qu'on tiendra à Pithiviers à régler; des femmes charmantes à qui il faudra nécessairement donner quelques heures dans la journée : il y a là de quoi perdre la tête.

L'hôtel de d'Oliban ne désemplissait pas. Une foule d'ouvriers s'y succédaient sans interruption. Le marquis s'était fait acheter un Folard relié en maroquin et doré sur tranche. Il n'avait pas trouvé le moment d'ouvrir le livre; il finit par dire à Zéphire : « Tu en liras cent pages par » jour, et tu m'en rendras compte en

» m'habillant, en me déshabillant; en-
» tends-tu? — Oui, monsieur. »

Ce coquin de Zéphire avait ses adieux à faire à des femmes qui n'étaient pas au-dessus de la critique et qui ne se souciaient pas de le conduire à Pithiviers. Heureux l'état de médiocrité où les femmes sont obligées de respecter les bienséances! Il arrive bien aussi, dans cette classe-là, quelques petits accidens;.. mais, comme dit fort ingénuement la Fontaine, quand on ne le sait pas ce n'est rien.

Zéphire n'avait donc pas plus que son maître le temps d'étudier la tactique. Il parcourait quelques pages du livre avant le lever et le coucher. Doué d'une mémoire assez sûre, il parlait manœuvres au marquis avec un ton plein d'assurance, et il faisait passer des absurdités qu'il sentait bien que son maître répéterait quelque jour. « Ma foi, pensait-il, je ne suis pas obligé d'avoir la science d'un général d'armée. Si je l'avais, il serait de toute justice qu'on me fît capitaine, et que le mar-

quis devînt mon valet de chambre... Oh! comme je serais habillé, coiffé surtout ! » A cette idée, Zéphire part d'un éclat de rire, et il enfonce les dents de son peigne dans la tête de d'Oliban. « Prends donc » garde à ce que tu fais, maraud ! — Je » vous demande pardon, monsieur, mais » je faisais le siége d'une citadelle, et..... » — Tu prends ma tête pour une cita- » delle, faquin! — Ma foi, monsieur, au » nombre et à l'excellence des idées qu'elle » renferme, la comparaison n'a rien de » déplacé. » Ici d'Oliban ne put s'empêcher de sourire, et Zéphire reprit : « Vo- » tre tête est la citadelle, et votre fer à » cheval est le fossé qui la sépare de la » ville. La ville est prise, monsieur, et je » faisais porter des fascines pour combler » le fossé et donner l'assaut. Les premiè- » res nagent nécessairement sur l'eau, et » je les enfonçais avec mon peigne. — Mais, » un peu trop fort...... Sais-tu, Zéphire, » que l'idée est heureuse, et que, par cette » comparaison, je ferai comprendre aux » plus ignorans la situation d'une place

» et certaines opérations d'un siége!....
» Oui, le côté droit de ma tête est la ville,
» le côté gauche la citadelle, et mon fer
» à cheval le fossé qui les sépare...C'est
» cela, c'est cela. Tu lis avec fruit, Zéphire;
» continue, mon ami, continue. Quand je
» serai colonel, tu seras mon sécrétaire,
» et quand je serai maréchal de France,
» je te ferai commissaire des guerres(1). »

Le Larose de hasard avait obtenu sa grâce : ainsi, l'étourderie de d'Oliban avait tourné à son avantage. Mais le véritable, le trop tendrement aimé Larose ne paraissait pas. Julie, la sensible Julie n'attendait plus rien des journaux; l'espoir commençait à s'éteindre dans son cœur; une douleur amère se faisait sentir par intervalles; bientôt elle aurait dominé seule sur le faible et malheureux petit être. Le marquis donna l'ordre à tous ses gens de se disposer à le suivre. Il envoya Ducroc chercher dans Pithiviers

(1) Alors les maréchaux de France avaient le droit d'en nommer un, et c'était ordinairement à leur secrétaire qu'ils donnaient cette place.

une maison où on put manger soixante-dix mille livres de rente cette année, cinquante mille écus pendant les autres, et Julie commença à respirer plus librement. Elle sentit que, s'il est affreux de perdre un amant adoré, il est consolant d'en parler à quelqu'un qui s'y intéresse autant que nous, qui, par cette raison, entend parfaitement notre langage et y répond d'une manière satisfaisante. Le père de son cher Larose se complaira à déplorer avec elle une perte cruelle et commune à tous deux; elle le verra tous les o urs, elle pleurera avec lui.

Le comte d'Orfeuil avait quelques rapports avec M. de Verneuil. Comme lui, il était assez étranger chez sa femme; comme lui, on ne le consultait sur rien. Cependant il savait que d'Orville venait d'être nommé colonel, qu'il quittait la capitale, et il devait un compliment de condoléance à sa femme. Il vint donc au bal, et il dit tout bas à la comtesse: » Je suis fâché du départ de d'Orville: » je vous aimais mieux celui-là qu'un

» autre. L'idée de masquer votre inti-
» mité en donnant une fête est heureuse,
» et je vous félicite de l'avoir conçue.
» Voue jouez la gaîté à merveille, et je
» vais tâcher de vous imiter. »

Le comte dansa. Quelques plaisans prétendirent qu'il avait de bonnes raisons de s'égayer. Les femmes, bien plus pénétrantes, remarquaient que ce n'est qu'à Paris qu'une fille de qualité peut décemment se marier.

Parmi les personnes à qui le baron de Vercelle avait transmis les billets d'invitation qu'il avait reçus de la comtesse, on distinguait mademoiselle d'Apremont. Dix-huit ans, une figure charmante, une parfaite candeur du premier âge, un esprit juste qui ne demandait qu'à percer et une grande fortune, voilà son portrait physique et moral.

Son père, noble comme le roi, affectait de mépriser le séjour des villes, où il aurait fort bien pu se perdre dans la foule. Il habitait une très-belle terre

située entre Pithiviers et Orléans. Là il on ne voyait que lui, on ne parlait que de lui, on ne jurait que par lui.

Il n'exigeait pas que sa fille passât l'année entière au château. Il se chargeait de recevoir seul l'eau bénite, le coup d'encensoir, le pain béni, et les hommages de ses paysans. Il trouvait fort bon que de temps en temps Sophie allât passer quelques jours à Paris avec une jeune nièce, veuve d'un vieux mari, que M. d'Apremont aimait beaucoup et à qui il avait donné toute sa confiance. Madame Descourtils la justifiait. Moins jolie que sa cousine, mais plus piquante, peut-être parce qu'une femme de vingt-huit ans se livre plus aisément qu'une très-jeune personne, l'aimable veuve cachait, sous une légèreté apparente, un sens droit, un jugement exquis et des qualités estimables.

Elles avaient été présentées chez la comtesse par le baron, qui les connaissait depuis quelques mois. Sophie lui avait inspiré d'abord un sentiment profond, et

il avait senti ensuite que ce mariage ferait renaître la splendeur éteinte de son antique famille.

Cependant, comment demander une demoiselle infiniment plus riche que lui sans faire soupçonner des vues intéressées? Cette crainte-là arrête bien peu d'hommes aujourd'hui. Mais le baron, ne pouvant paraître avec éclat dans le monde, s'était fait dans la retraite une sorte de philosophie qu'il se gardait bien de laisser percer, et il attendait tout du temps et des circonstances.

Quelque modeste qu'on soit, il est bien difficile ne ne pas se laisser pénétrer quand on aime passionnément. Dès la troisième entrevue, madame Descourtils avait deviné le secretdu baron, et Sophie, malgré son ingénuité, s'était aperçue qu'il la distinguait particulièrement. La jeune veuve avait été sacrifiée ; elle avait donné des principes à sa cousine, mais elle sentait combien il doit être difficile d'être sage à une femme qui n'aime pas son

mari ; elle sentait la difficulté d'unir Sophie à Vercelle, et cependant elle voyait avec quelque plaisir naître et s'accroître l'inclination mutuelle de ces jeunes gens.

Le baron partait et il laissait à Paris ce qu'il avait de plus cher. Il parlait de cette séparation prochaine avec un accent si pénétrant et si vrai que la jeune veuve crut devoir faire quelque chose pour lui. « Quand retournerons-nous au » château, demanda-t-elle à sa cousine? » —Mais..... mais, je ne vois pas ce qui » nous retient ici. —Ni moi non plus.— » D'ailleurs, je serai fort aise de revoir » mon père.— Et moi mon oncle... M. le » baron va à Pithiviers. Il n'y a que deux » lieues de là chez M. d'Apremont, et » un officier de cavalerie regarde cela » comme une promenade. » Sophie presse la main de sa cousine; le baron a saisi l'invitation indirecte et le mouvement de Sophie; il est au comble de la joie, il balbutie quelques mots de dévouement,

de respect, de reconnaissance; il passe à l'autre extrémité du salon pour calmer un trouble qui le décèlerait; il revient, attiré par l'amour, et surtout par la nécessité de communiquer une idée à laquelle il attache la plus haute importance. « Ne trouvez pas extraordinaire, mes- » dames, que je paraisse ne plus m'oc- » cuper particulièrement de vous d'ici à » la fin du bal. Il y a là-bas, auprès de » madame de Verneuil, un homme qui » voit tout, qui entend tout, qui se mêle » de tout et qui gâte tout. »

Madame Descourtils fut piquée que le baron s'expliquât comme si elle était convenue de quelque chose avec lui. Cet air prématuré d'intelligence lui parut tenir de fatuité! La réflexion la ramena. Elle sentit qu'il fallait que d'Oliban fût vraiment redoutable pour que l'homme qui jusqu'alors s'était montré aussi réservé que sensible ait pris sur lui de s'exprimer ainsi. Elle sourit à Vercelle, qui s'éloigna aussitôt.

Que faisaient donc, dans leur coin, le marquis et son amie? Pour la première fois peut-être, madame de Verneuil paraît sérieusement occupée, et d'Oliban est très-attentif. Écoutons-les un peu.

« Mon cher ami, nous nous sommes
» aimés bien plus que nous nous aimons au-
» jourd'hui. Il est vraisemblable que nous
» nous aimerons moins encore, et je suis
» trop franche pour vous dissimuler ce
» que l'expérience m'a appris: l'amour
» passe comme toute autre sensation. Le
» traité que nous avons proposé chez la
» comtesse et que nous avons accepté
» tous quatre n'est qu'une saillie, un
» éclair de l'imagination. Portons-nous
» dans l'avenir, et occupons-nous de
» vous. Vous êtes à la fleur de l'âge;
» votre figure est charmante, vous êtes
» riche, et un mariage assorti vous assu-
» rera un régiment. Cette jeune personne
» que vous voyez là près de l'orchestre
» aura cent mille livres de rente, et son

» père est considéré à la cour. Son châ-
» teau est à peu de distance de votre gar-
» nison. Suivez mon idée, et vous vous
» en trouverez bien. — Sans l'amour que
» j'ai pour vous, madame..... — Mon
» ami, la politesse est le vernis de la
» fausseté et je vous en dispense. Il se-
» rait ridicule de pousser plus loin ici
» une conférence sérieuse : allez danser,
» et méditez sur ce que je viens de vous
» dire. »

« Quel dommage d'être séparée de cet
» homme-là ! » disait, il y a deux jours, madame de Verneuil, et aujourd'hui elle veut le marier. Comment expliquer cette espèce de contradiction, cette bizarrerie? Cela n'est pas difficile.

L'amour, chez certaines femmes, est une chose d'usage, d'habitude, et non un sentiment. On se prend dans le grand monde sans trop savoir pourquoi, pour tenir à quelque chose, pour user sa vie. Les sensations sont toutes dans la tête, et on veut bien nommer la volupté

amour. De telles chaînes sont légères, agréables quelquefois; on les rompt sans efforts, on les remplace avec facilité. Cependant la femme la plus légère ne veut pas être la fable du public. Elle oblige l'amant qu'elle abandonne à la discrétion, en cachant une rupture sous le masque des procédés.

Madame de Verneuil a-t-elle prévu que des amours de garnison lui enlèveront le marquis et veut-elle le gagner de vitesse? lui est-elle assez attachée pour s'occuper réellement de son bien-être à venir? C'est ce que je ne peux vous dire. Ces têtes-là ressemblent à du taffetas gommé; tout glisse dessus, rien ne s'y arrête. Il est toujours constant que madame de Verneuil tenait plus que jamais au projet de conduire son amant à Pithiviers. Est-ce un reste d'amour, si jamais elle en a eu, qui la détermine? Ne l'est-elle pas plutôt par l'éclat que fera cette démarche, par la réputation de constance qu'elle lui créera, par les avan-

tages qui pourront en résulter pour elle? Nous sommes infidèles, nous autres hommes, quelquefois même avec imprudence, mais nous voulons être exclusivement aimés. Et qui ne s'empressera de plaire à une femme qui a tout fait pour son amant? Quel bonheur de la consoler d'une perte qu'elle oubliera peut-être le lendemain! Et voilà comment nous sommes, messieurs, toujours jugeant de tout sur la superficie. Une romance chantée d'un ton bien sentimental a suffi pour faire la fortune de telle femme que son mari est étonné aujourd'hui d'avoir aimée vingt-quatre heures.

Mais je raisonne, je crois.... Cela me va bien, vraiment!.... Ma foi, tout comme à un autre!... Si, pourtant, mon lecteur pensait comme Langely, bouffon de je ne sais lequel de nos rois!—Eh bien! monsieur Pigault, que disait Langely?—Qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas *le brailler* et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

Allons, allons, laissons tout cela et venons à la suite de cette histoire.

Il faisait le plus beau temps du monde. Je pourrais vous décrire un beau jour en phrases pompeuses, poétiques, entortillées; mais je vous fais grâce de l'Aurore aux doigts de rose, de Phœbus aux blonds cheveux, des Heures dansant autour de son char, et d'autres jolies choses qu'on est las de trouver partout. Il faisait beau, et tout était préparé pour le départ. Les gens de confiance du marquis et du comte marchaient en avant; les grands personnages étaient rassemblés chez madame de Verneuil. Les laquais, les piqueurs, en grandes livrées, se disposaient à monter derrière les berlines ou à conduire les chevaux de main. Les dames s'etaient mises en amazones; les trois messieurs avaient endossé leur nouvel uniforme et paraissaient très-contens deux. Il est clair qu'on n'a pas l'intention de cacher tout cela dans le fond d'un carrosse, et qu'on mon-

tera à cheval, si on a un petit bois à traverser, si on doit passer devant la grille d'un château, si on est attiré par une fête de village.

M. de Verneuil travaillait dans son cabinet, et il n'en serait pas sorti, fût-on venu lui dire que madame s'était cassé un bras. Voilà pourquoi le rendez-vous général avait été donné chez lui. Les deux maris devaient apprendre, le soir, que ces dames étaient allées courir la pretentaine.

CHAPITRE X.

Aventures de voyage.

On allait entrer à Rochefort, non le Rochefort où Louis XIV força la nature plus utilement qu'à Versailles; on allait entrer dans un petit village du même nom, situé entre Montlhéri et Dourdan. M. Zéphire, qui caracolait en avant de la limonière, vint dire à ces dames que les villageoises avaient quitté les sabots et la jupe de bure, et qu'il entendait un mauvais violon et un aigre chalumeau.

Quand deux hommes et deux femmes parfaitement d'accord et qui n'ont rien de caché les uns pour les autres voyagent ensemble, le chemin ne paraît pas long. Vercelle avait des soupçons bien fondés, mais on ne lui avait pas fait de confidences, et il fallait s'observer devant lui. On fut bien aise de sortir de l'espèce de gêne où on était. On se précipite de la

voiture à terre; on s'élance sur les chevaux, et on entre dans le village, précédé et suivi par sept ou huit laquais de la meilleure tournure.

Les ménétriers s'arrêtent à l'instant; les danseurs restent en position. Les uns ont une jambe, les autres un bras en l'air. Toutes les bouches sont ouvertes, tous les yeux sont fixés sur la magnifique cavalcade. Est-ce le roi, est-ce la reine? murmurait-on tout bas quand on put retrouver la parole. Le maire s'approche de d'Orville, et le prie, en le saluant jusqu'à terre, de faire réparer un pont qui croulera au premier jour sous les passans. Le paillasse d'un marchand de baume vient présenter à d'Oliban une de ses fioles et le supplie de l'accepter. Quel avantage pour son maître de pouvoir crier partout que son altesse n'a pas dédaigné son remède! Le charlatan, désespéré de s'être laissé prévenir par paillasse, saute de son cabriolet et accourt vers le marquis. L'ha-

bit hétéroclite du paillasse, celui à peu près aussi extraordinaire du maître, leurs prosternations, leurs supplications, leurs gesticulations effraient le cheval de la comtesse; il s'emporte, et d'Oliban pousse le sien pour l'arrêter. Il renverse le paillasse et le charlatan ; la fiole est foulée, brisée, et des éclats entrent dans l'un des pieds du coursier du marquis. Il boîte jusqu'à terre, et d'Oliban lui enfonce les éperons dans le ventre.

Madame d'Orfeuil ne quitte pas les arçons. Élève de Vieillard, elle est inébranlable, et le calme de sa figure annonce qu'elle ne craint rien. Le marquis n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de secourir la beauté. Clopin, clopant, il arrive, il barre le chemin, il saisit les rênes du cheval de la comtesse. « Il a la bouche délicate, s'écrie-t-» elle; vous allez le faire cabrer! » Le marquis n'entend rien, ne voit rien que le danger où il croit être la comtesse. Il lève la main, le cheval se dresse; mada-

me d'Orfeuil veut sauter, une boucle des harnais accroche le jupon de dessous, et elle les a tous sur la tête au moment où ses pieds touchent le sol. Une jeune paysanne détache en toute hâte son tablier de taffetas gorge de pigeon, et elle en couvre ce que notre arrière-grand-maman ne cacha qu'après avoir mangé la fatale pomme. D'Orville, indigné de voir des appas de qualité dévoilés sur un grand chemin, pique des deux, renverse le maire, arrive, dégage les jupons, calme le cheval de son amie, et la remet en selle. « Je vous avais prévenu, dit la » comtesse au marquis. — Elle vous avait » prévenu, dit le comte. — Elle vous avait » prévenu, disent le baron et madame de » Verneuil. Quelle fureur avez-vous donc » de vouloir servir les gens malgré eux? — » Vous avez raison, mes amis, vous avez » raison; mais j'ai été entraîné par un » premier mouvement. Allons, allons, ne » pensons plus à cela. »

Notre cher marquis a bientôt arrangé

une affaire, et celle-ci commençait à se compliquer quand nos voyageurs la croyaient finie. Le paillasse s'était écorché le front et le nez en tombant; son maître s'était cassé trois dents; le maire avait une côte enfoncée; les paysans avaient perdu leur admiration pour nos illustres voyageurs en reconnaissant que la comtesse était faite précisement comme leur ménagère. On n'entendait plus qu'un cri : « Il faut payer le dommage. — » Faites raccommoder ma côte, disait le » maire; cela presse plus que le pont. — » Payez-moi pour mes écorchures, disait » paillasse. — Rendez-moi mes trois dents, » disait son maître.... Ah! mon Dieu! » mon cabriolet, mon cheval, mes fio- » les!.... Qu'est devenu tout cela? »

Lorsque le charlatan était descendu de sa voiture pour aller saluer son altesse, un petit garçon du village, piqué de voir interrompre la parade, avait jugé à propos de s'amuser aux dépens du cheval de l'empyrique. Armé d'une hous-

sine d'osier, il lui avait si constamment chatouillé les flancs que le plus apathique des animaux s'était enfin décidé à se soustraire à la verge malfaisante. Il était allé droit devant lui, et devant lui était la marre où on abreuve le bétail du village. Il n'avait pas remarqué une espèce de borne jetée dans l'eau pour indiquer aux étrangers un trou assez profond qui se trouvait là. Dans son insouciance, il avait mis une roue sur cette pierre; le cabriolet s'était renversé; la force de la chute avait brisé le plus grand nombre des fioles et jeté le reste dans la marre; le débonnaire et faible cheval, entraîné par la violence du mouvement, avait manqué des quatre pieds, et restait nonchalamment couché dans l'eau verdâtre et puante. On ne lui voyait que les naseaux, qu'il s'efforçait de tenir en l'air.

La maréchaussée, qu'alors, comme aujourd'hui, on trouvait à toutes les fêtes et qui avait soin qu'on ne s'amusât

que d'après les règlemens de police, la maréchaussée, en voyant des épaulettes de colonel, se tenait à une distance respectueuse. Le brigadier recueillait les *dires*, et les paysans, désenchantés et rendus à la cupidité, qui déjà était leur passion dominante, chargeaient à l'envi nos pauvres voyageurs. Une marchande de noix, dont le panier avait été renversé dans la bagarre, se rendait aussi partie plaignante. La petite fille qui avait prêté son tablier de taffetas prétendait que, décemment, elle ne pouvait plus le remettre, et elle réclamait une indemnité. Ceux qui avaient été constamment étrangers à tout ceci s'examinaient soigneusement, et cherchaient s'il ne leur manquait pas quelque chose.

Un petit Gascon long et gros comme une allumette, couvert d'un habit de camelot, qui avait été couleur de feuille-morte, qui portait une culotte rouge et des bas noirs, perce la foule, s'approche du comte, et le prie très-humblement

de lui dire à qui il a l'honneur de parler. « Je suis le comte d'Orville, colonel » du régiment de chasseurs des Vosges » en garnison à Pithiviers. » En ce moment, le régiment se composait de quinze hommes, le colonel compris. « Je » suis, moi, M. de Vitrac, barbier, dentiste, » médecin pédicure, et, de plus, avocat-» consultant du village. — Eh bien! M. de » Vitrac, que me voulez-vous? — Je » voudrais engager M. le comte à finir » avec ces importuns. — Et de quelle » manière, M. de Vitrac? — En payant, » M. le comte, en payant. Ce moyen-là » ne manque jamais son effet. — Eh » bien! voyons, à combien M. l'avocat » évalue-t-il le dommage? — La côte du » maire est facile à remettre et je m'en » charge. Mais le blessé est le premier » magistrat du lieu, et, en raison de l'im-» portance de sa place, M. le comte lui » allouera une indemnité de cinquante » livres. »

M. l'avocat, un genou en terre, écrivait sur l'autre avec un crayon.

« A combien, demanda le marquis, » le front et le nez écorché d'un paillasse? — A deux livres.

» Et les trois dents du saltimbanque? » — Ces gens-là ne mangent pas tous les » jours. — Ni les avocats de village non » plus, n'est-ce pas, M. de Vitrac? — » Oh! mon capitaine, quand on a plusieurs cordes à son arc et qu'on traite » avec des seigneurs comme vous... — » Au fait, à combien les trois dents? — » Elles sont payées vingt sols. — A Paris, on en a de superbes à douze. Les » trois dents, trois livres.

» —Je crois que voilà tout, M. l'avocat? » — Un moment, s'il vous plaît, M. le » capitaine. Le tablier de mademoiselle » Justine, que voilà, n'a réellement pas » souffert de dommage; mais elle a rendu un service essentiel à madame, et, » de plus, elle a été obligé de voir ce que » madame ne se souciait pas de montrer.

» Douze livres, s'il vous plaît, pour ma-
» demoiselle Justine. — Accordé, accor-
» dé. — Douze livres.

» — Allons, finissons. A combien va
» votre total? — Un moment, s'il vous
» plaît, M. le capitaine. Il reste encore
» deux petits articles à règler. Le cabrio-
» let et le cheval qui sont dans la marre;
» vous les voyez d'ici, monsieur. Six li-
» vres à quatre hommes qui les tireront
» de là. — Six livres, soit. — Six livres.

» —Voyons votre dernier article.—Les
» deux n'en font qu'un, M. le capitaine.
» Les fioles du médecin ambulant sont
» brisées, et il les vend dix sols. Il y en
» avait, dit-il, cent cinquante dans la
» voiture, ce qui fait bien soixante-quinze
» livres.

» —Halte-là, halte-là, s'il vous plaît! —
» Je vais finir. M. le capitaine sent bien
» que cent ciuquante fioles jetées dans
» la marre ont gâté l'eau, et il ne veut
» pas que nos bêtes à cornes boivent
» d'un élixir purgatif. Il faut donc vider

» la marre, et, comme elle est alimentée » par une source qu'il est indispensable » de détourner, cette opération sera lon» gue et difficile. Elle ne peut se faire à » moins de deux cents livres.

» — Oh! vous extravaguez, à la fin. — » M. le capitaine voudra-t-il se souvenir » que je me charge du traitement des » blessés; que, probablement, je serai » obligé de tirer au médecin les trois » dents qui répondaient à celles qu'il a » perdues, et qui mâcherait à vide, car » la nature ne veut rien d'inutile; que » j'aurai à fournir le linge pour bandes » et compresses, la charpie pour rem» plir les plaies de paillasse, et le vinai» gre pour humecter le tout; que j'ai été » assez heureux pour arranger cette af» faire à l'amiable, et que mon temps et » mon talent conciliateur doivent être » pris en considération; enfin, qu'il » faut que chacun vive de son métier, et » j'évalue le tout avec modération à la » somme de trois cents livres.

» — Allez au diable, M. l'avocat, barbier,
» dentiste et pédicure! — Ce qui fait un
» total de.... de.... oui, c'est cela.... un
» total de six cent quarante huit livres.
» — Comment, coquin! s'écria d'Oliban,
» je paierais vingt-cinq louis, parce qu'il
» a plu au cheval de madame la comtesse
» de piaffer! Je mettrais plutôt le feu au
» village! -- Prenez garde, M. le capi-
» taine. Si un incendie se développait
» cette nuit, on vous accuserait d'en être
» l'auteur, et on ne se tire pas de ces
» affaires-là avec de l'argent. »

La comtesse, un peu confuse de ce qui lui était arrivé, s'était réfugiée dans la berline, où madame de Verneuil lui administrait des consolations qui, par fois, avaient un côté plaisant. La comtesse, qui n'était pas inconsolable, commençait à rire de ce que lui disait son amie. La gaîté se communique, et il est plus agréable de s'égayer que de chercher des raisonnemens, des lieux-communs qui ne persuadent personne. Ces dames

étaient revenues à leur caractère, et les articles du mémoire de M. de Vitrac produisaient des éclats prolongés que partageait d'Orville, posté à l'une des portières. « Il paiera, disait-il : vous l'aviez » prévenu, madame la comtesse. — Il » paiera, il paiera, disaient les deux fem- » mes. — Non, ventrebleu ! je ne paierai » pas!... Zéphire, donne le choix à ce » drôle-là de se retirer ou de recevoir » vingt-cinq coups de cravaches, que je » te charge de lui administrer.

» — Arrêtez, arrêtez! s'écrie Vercelle, qui » arrivait au galop. Point de voies de fait, » s'il vous plaît. » Vercelle était l'homme raisonnable de la troupe, et, pendant que ses compagnons de voyage faisaient, disaient ou entendaient des folies, il s'occupait à tout arranger. Moyennant quelques écus, il avait apaisé les parties plaignantes, et il venait dire à ces dames que c'était assez d'avoir perdu deux heures à Rochefort, qu'il était impossible d'aller dîner à Étampes, et qu'il fallait se hâter

d'arriver à Dourdan, où on prendrait ce qui se trouverait.

Ces dames firent un retour sur elles-mêmes, et elles sentirent que l'appétit commençait à se prononcer. Ces messieurs montèrent en voiture, et on allait donner l'ordre au cocher de toucher quand M. de Vitrac se présenta. « Un » avocat exerce une profession libre, dit-» il, et j'en maintiendrai la dignité: j'ai » parlé, j'ai bien parlé, et je refuse toute » espèce d'honoraires. Un barbier n'est » pas obligé d'être si délicat, et c'est lui » maintenant qui vous adresse la parole. » Mesdames, vous savez peut-être ce que » c'est qu'accoucher? ma femme n'attend » que le moment, et la layette est encore » à faire. — Je donne un louis, dit la com-» tesse. — J'en donne un, dit madame » de Verneuil. — Je paie le baptême, dit » d'Orville. — Puisqu'il faut que ce diable » de barbier ait de mon argent, reprit le » marquis, je mets aussi au chapeau. » Vercelle, qui n'était pas riche, suivit

l'exemple général, et la troupe joyeuse partit chargée des bénédictions de M. de Vitrac.

« Ah çà, comptons, mon cher Vercelle, » dit d'Oliban. — C'est trop juste, c'est » trop juste, s'écrièrent les trois autres. » Vercelle se fit prier un peu pour la forme, et il finit par recevoir une centaine de francs qu'il avait distribués. « Je le » savais bien, nous le savions bien qu'il » paierait ! Allons, allons, l'amende n'est » pas trop forte pour quelqu'un qui a mis » une dame dans la position où s'est trou- » vée la comtesse. Prenez garde à vous, » marquis : le voyage de Paris à Pithiviers » pourra vous coûter cher! — Un mo- » ment, reprit d'Orville; il n'est pas juste » que le marquis paie tout : la côte en- » foncée est de mon fait. Baron, le maire » du village est-il aussi intéressé que l'a- » vocat? — C'est un pauvre cultivateur » qui a rejeté avec une sorte de dédain » la proposition d'une indemnité. J'ai vu » le chirurgien; il a fixé le prix de ses

» soins à douze francs. — Marquis, voici » ce que je vous dois. — Oh! ma foi, non. » Cette épuipée amuse trop ces dames » pour que je n'en aie pas tout l'hon- » neur. — Nous le disions bien, nous le di- » sions bien qu'il paierait. » Et les éclats de rire et les applaudissemens de mains ne finissaient plus.

Zéphire parut à la portière. « M. le » marquis, le cheval que vous venez de » monter ne peut pas suivre. — Mets » un palefrenier à pied; qu'il conduise ce » cheval, au petit pas, jusqu'à Pithiviers. » Là on le fera traiter.

» — Vous voulez, d'Orville, que nous » dînions à Dourdan? dit la comtesse. Il » faudra quitter la grande route, y reve- » nir, et je crois que nous avons perdu » assez de temps. Allons jusqu'à Étam- » pes, où sont nos relais et où nos gens » nous auront sans doute fait préparer » un dîner convenable. — Prenez garde, » madame la comtesse:

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

» Et le nôtre doit être froid à l'heure qu'il » est — Nous le prendrons tel qu'il sera. » Des officiers, d'ailleurs, s'accommodent » volontiers de tout. — Mais vous, mes- » dames, vous! — Nous serons comme » vous les très-humbles servantes du mo- » ment et des circonstances. »

La berline reprend le grand trot. Ceux qui garnissent l'intérieur causent, rient, chantent; on arrive à Étampes lorsqu'on y pensait le moins. Ducroc était revenu de Pithiviers tout exprès pour faire préparer un repas splendide, et, en ouvrant la portière, Ducroc avait les larmes aux yeux; le marquis lui demande ce qu'il a. « Hélas! monsieur, il y avait là un dî- » ner tel qu'on n'en fait pas deux par an » à Étampes. Il était prêt, et j'allais sans » cesse de l'auberge à la grande route, et » de la grande route à l'auberge. Je re- » gardais et je ne voyais pas la limoniè- » re. Je retournais, je ne voyais rien; je » rentrais à la cuisine, et je m'affligeais » en voyant une dinde aux truffes prête

» à être brûlée. Je découvrais les casseroles, et les sauces s'épaisissaient. M. le chef parlait déjà de les allonger avec de l'eau, faute de jus, et j'étais au désespoir. M. le chef trépignait, allait, venait, et s'écriait, en levant les yeux au ciel, qu'il était un homme déshonoré. Enfin, il prend une casserole de chaque main, et il allait les vider sur un tas de fumier. Je l'arrête, je lui représente qu'il vaut mieux mal dîner que ne pas dîner du tout, et que vous ne le rendrez pas responsable du retard. — L'honneur, disait-il, l'honneur ne transige jamais. — Eh bien! reprit le baron, a-t-il fini comme Vatel? s'est-il passé son épée au travers du corps? — Non, monsieur, parce qu'il n'en a pas; mais la pointe de son grand couteau était, par moment, tournée sur sa poitrine. — Eh bien! marquis, s'écrièrent les dames, si maître Jacques s'était tué, c'est encore vous qui en seriez la cause! — Enfin,

» s'écrie le marquis, que sont devenus » maître Jacques et son maudit dîner ? — » Monsieur, je lui ai ôté couteaux et lar- » doires, et je lui ai fait boire une bou- » teille de vin chaud bien sucré; cela l'a » remis un peu. — C'est fort heureux. — » Alors, monsieur, six chasseurs de votre » régiment sont entrés; ils ont demandé » un pot de piquette. Moi, j'ai pensé que » le dîner n'étant plus présentable, il » valait mieux qu'il fût mangé par vos » chasseurs que par des étrangers. Je les » ai fait mettre à table, et, de ma vie, je » n'ai vu des hommes aussi joyeux. Ils » n'ont rien laissé, monsieur, absolument » rien.... Tout à coup.... tout à coup.... — » Eh bien ! qu'est-ce encore ? — Tout à » coup.... Je ne sais comment vous expli- » quer cela devant ces dames. — Parlez, » Ducroc, dit la comtesse; il est un choix » d'expressions qui permet de tout enten- » dre. — Eh bien ! madame, je ne sais si » le vin, la bonne chère, ou les truffes, » peut-être.... mais tout à coup, Goton,

» c'est la fille qui les servait, madame.... » Goton est prise, reprise, poussée, re- » poussée. Goton crie, on ne l'écoute » pas. Son amant, le garçon d'écurie, ac- » court avec sa fourche, et frappe à » grands coups sur le dos de celui qui » est en position. Les autres la saisissent, » la tiennent alternativement, et ces six » enragés..... Je ne sais si madame la » comtesse me comprend? — Oh! à mer- » veille, Ducroc. Enfin? — Enfin, mada- » me, Goton est une honnête fille, et » elle est allée se plaindre au procureur » du roi, qui aussitôt a lâché sur les » chasseurs un commissaire de police et » quatre cavaliers de la maréchaussée. » Or, madame, quand on fait de ces » choses-là, on n'a pas le sabre au côté. » Ceux des chasseurs étaient restés sur » la table, et ils vidaient ce qui restait » dans les bouteilles pour se refaire un » peu. Les quatres cavaliers entrent » comme l'éclair, sautent sur les sabres, » et conduisent les six chasseurs en prison.

» Voilà, mesdames et messieurs, où en » sont les choses... Vous avez sans doute » bon appétit, et je crois qu'il ne reste » rien dans la maison.

» — Eh bien! s'écrient les compagnons » de voyage du marquis, c'est encore » vous qui êtes cause de l'accident arrivé » à Goton et de l'incarcération des six » chasseurs! — Oh! faites-moi grâce, s'il » vous plaît. Que diable! je ne vois pas » que Goton ait tant à se plaindre, et » peut-être ne l'a-t-elle fait que pour la » forme. Les chasseurs se sont fait mettre » en prison? Eh bien! qu'ils y restent. » — Cela est fort aisé à dire, répliqua » d'Orville. Pensez donc que ces six chas-» seurs font la moitié de mon régiment. » Avec douze hommes, je peux former » un peloton : que voulez-vous que je » fasse avec six? — Il nous en reviendra » d'autres. — En attendant, voyez, Du-» croc, ce qu'on pourra nous donner. »

Pendant que Ducroc retourne le garde-manger et les armoires de la cuisine, ces

dames lutinent, tourmentent d'Oliban; elles rappellent toutes ses bévues, et, à la fin de chaque citation, viennent les réflexions, les interpellations, les recommandations. Madame de Verneuil, qui avait le droit de tout dire, ne finissait pas. Le marquis, fatigué de tant de remontrances et d'observations, prend son chapeau et son épée, et va faire un tour de ville : en cinq minutes, on fait celui d'Étampes. Il s'entend appeler; il tourne la tête : c'est de la prison qu'on lui parle. « Monsieur l'officier, n'êtes-vous pas du » régiment des Vosges ? — Oui : pour- » quoi? — N'est-ce pas vous qui deviez » manger un grand dîner préparé au » Cornet-d'Or ? — Pourquoi encore ? — » Si vous étiez arrivé avant qu'il fût des- » séché, on ne nous l'aurait pas servi, » et Goton ne se serait pas plaint d'avoir » été trop bien traitée. C'est donc vous, » monsieur l'officier, qui avez causé » notre disgrâce ? Pour Dieu, tirez-nous » d'ici. »

« En vérité, pensait le marquis, c'est à qui s'en mêlera; je finirais par être responsable des folies de tout le genre humain; c'en est trop. » Et il passe outre. Il n'a pas fait cinquante pas qu'il réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. « Ils n'ont pas tout-à-fait tort, se disait-il, car enfin, si j'avais écouté la comtesse et laissé piaffer son cheval, nous serions arrivés ici à l'heure convenue et ces malheureux-là ne seraient pas dans l'embarras. » Il interroge, il s'informe de la demeure du procureur du roi. Il arrive chez ce magistrat; il se présente; il trouve avec lui le baron de Vercelle.

« J'ai encore arrangé cette affaire-ci, » lui dit l'intéressant jeune homme. » Goton a retiré sa plainte moyennant » une indemnité assez forte, et monsieur, » qui, malgré le désistement de cette » fille, pourrait informer contre les cou» pables, veut bien épargner à M. le » comte le désagrément de voir mettre » ses premières recrues en jugement.

» Mais, mon cher marquis, soyez donc
» maître de vous et ne vous laissez plus
» entraîner par votre penchant à obli-
» ger. Si vous ne vous arrêtez, ces dames
» auront eu raison de vous dire que
» votre voyage de Paris à Pithiviers vous
» coûtera cher. — Je remercie beaucoup
» monsieur, et vous aussi, baron, de
» tout ce que vous avez fait pour moi,
» à l'exception pourtant de la mercu-
» riale. Croyez que j'ai pensé plus que
» vous ne pouvez me dire. »

Le baron reçut l'ordre de l'élargissement des six chasseurs; les deux capitaines prirent congé du procureur du roi, et, dans un petit coin où se promènent les oisifs d'Étampes, d'Oliban remit à Vercelle quatre cents francs qu'il avait comptés à Goton : c'est le prix auquel elle avait mis son honneur, qui, peut-être, avait reçu précédemment quelques échecs. Son amant, qui n'y regardait pas de très-près, avait trouvé fort bon qu'elle touchât cette somme,

au moyen de laquelle leur mariage définitif devait se conclure dans le mois. Le jeune Tobie n'épousa-t-il pas la fille de Raguel, veuve de six maris ?

« Vous voilà donc, messieurs, dit madame de Verneuil. Soyez vrai, baron. » Combien coûte à d'Oliban l'équipée de » ses chasseurs? — Madame, la manière » dont le marquis m'a remboursé me » donne lieu de croire qu'il vous saura » gré de ne plus lui parler de cela. — » A la bonne heure, baron. Eh bien! dînera-t-on ou ne dînera-t-on pas? Du» croc, Ducroc!... — Me voici, madame. — » Faites-nous donc servir. — Eh! madame, » attendez qu'on ait trouvé quelque chose. » — On en est encore là! — C'est aujour» d'hui jeudi, madame. Les boucheries sont » fermées, et le marché n'ouvrira que » demain matin. — Vous allez voir que, » grâces encore à d'Oliban, il faudra que, » nous nous passions de dîner. — Cela » pourrait bien être, madame. Des œufs, » des œufs s'écrie le marquis; des œufs

» à toutes les sauces! — Je vais en en-
» voyer chercher, monsieur, » répond
Ducroc.

« Des œufs, des œufs, et toujours des
» œufs! disent ensemble les deux dames.
» Vous voulez donc nous mettre le feu
» dans le corps?—Vous disiez, il y a deux
» heures, mesdames, que vous seriez,
» comme nous, les très-humbles servan-
» tes du moment et des circonstances.
» Résignez-vous. — Il sied bien de pré-
» cher la résignation à celui qui, à chaque
» pas, nous amène de nouveaux désagré-
» mens!—Eh! madame, reprit le baron,
» un peu de charité! Qui de nous n'en a
» pas besoin? Si nous en faisions tous
» une confession bien sincère, est-il cer-
» tain que ce pauvre marquis serait le
» plus coupable? »

Les dames se pincèrent les lèvres: c'est
la ressource de celles qui sont embar-
rassées, piquées, et qu'on a mises dans
l'impossibilité de répondre. Ducroc arrive
très-à-propos pour faire changer la con-

« Soit, dit-il, que les aubergistes de
» la ville se plaisent à laisser notre hôte
» dans l'embarras, soit que réellement
» ils n'aient pas d'œufs, on n'a pu s'en
» procurer chez eux. Les deux fruitières
» qui existent seules ici sont allées s'ap-
» provisionner dans les villages voisins,
» afin de payer moins cher qu'au marché,
» et on ne peut aller de porte en porte de-
» mander des œufs. Quoi ! s'écrie le mar-
» quis, pas d'œufs de quoi faire seulement
» une omelette ! — Non, monsieur. — Eh
» bien ! qu'on la fasse au lard. » A ces mots,
un éclat de rire général se fait entendre.
« Un moment, un moment, dit le marquis ;
» le maréchal de matignon n'était pas un
» sot, puisque Louis XIV lui donna le
» commandement de l'expédition desti-
» née à rétablir le prétendant sur le trône
» d'Angleterre, et le trait d'ingénuité ou
» de distraction qui vous fait tant rire est
» de lui. Oh ! il lui en est échappé bien
» d'autres. — Allons, dit la comtesse, qu'on
» nous donne du chocolat et des rôties.

» Pendant qu'on les préparera, le marquis
» nous racontera quelques-unes des in-
» génuités du maréchal de Matignon. —
» Bien volontiers, madame.

» Le maréchal, revenant de la guerre,
» fut obligé de s'arrêter dans une auberge
» de village où, comme ici, les moyens
» d'existence n'étaient pas très-communs.
» Satisfait cependant du mauvais souper
» qu'on lui avait préparé, il se mit à
» table. «Qu'est-ce, dit-il, du pain chaud!
» J'en veux du rassis. — Monseigneur, il
» n'y en a pas. — Eh bien! qu'on m'en
» fasse.

» Il avait en Normandie de vastes her-
» bages qui depuis deux ans ne lui rap-
» portaient presque rien: à la fin de la
» seconde année, il tança fortement son
» receveur. — Monseigneur, répondit ce-
» lui-ci, les taupes retournent tout. Que
» voulez-vous que j'y fasse? — Comment,
» monsieur, vous ne savez pas comment
» on empêche les taupes de retourner un
» pré? — Non, monseigneur. — On le fait
» paver, monsieur.»

Il avait fait rebâtir une aile d'un assez beau château situé à quelques lieues de Paris, et il avait ordonné à son régisseur de faire disparaître les décombres, qui lui blessaient la vue. La première chose qui le frappe lorsqu'il revient à son château est le tas de gravois qui depuis long-temps devait être enlevé. « Pourquoi, mon-
» sieur, dit-il à son régisseur, trouvai-je
» encore là ces débris? —Monseigneur, je
» ne savais où les mettre. —Il fallait faire
» faire un trou et les jeter dedans. — Mais,
» monseigneur, qu'aurais-je fait de la
» terre qu'on aurait tirée? —Il fallait faire
» le trou assez grand pour que tout pût y
» entrer: entendez-vous, monsieur? »

Il était malade. Son hôtel de Paris était très-près de Saint-Sulpice, et un officier-général de ses amis lui demanda si le bruit des cloches ne l'incommodait pas. « Beaucoup, répondit-il; mais de-
» main je ferai mettre du fumier devant
» ma porte. »

Je ne sais si tout la mode rira des in-

génuités de M. le maréchal; mais ces dames en rir nt au point qu'il devint indispensable de changer de linge. « J'espère, au moins, dit d'Oliban en riant à son » tour, que vous ne me reprochez pas ce » petit accident-là.—Et pourquoi, s'il vous » plaît?— Je n'ai fait que céder à votre » désir. — Et vous avez été enchanté de » nous prendre au premier mot. Dites-moi, » officieux marquis, si vous vous étiez ren- » du à ma prière et que vous n'eussiez pas » voulu arrêter mon cheval, que je con- » nais mieux que vous et que je mène fort » bien, les paysans de Rochefort auraient- » ils admiré de dix pas ce que des yeux » roturiers ne devaient pas voir? le maire » aurait-il eu une côte enfoncée? le pail- » lasse se serait-il écorché le nez et le frout? » l'empirique aurait-il perdu trois dents? » son cabriolet serait-il tombé dans la » marre? votre meilleur cheval serait-il » estropié? Goton aurait-elle été houspil- » lée de la façon de six chasseurs? serions- » nous obligés de dîner avec une tasse de

» chocolat? madame et moi aurions-nous » besoin de linge sans savoir où en pren- » dre? Nous serions maintenant près de » Pithiviers, et vos maudits œufs ne vous » auraient pas rappelé les niaiseries du ma- » réchal de Matignon. — Votre récapitu- » lation est-elle enfin terminée, madame? » — Oui, monsieur. — C'est fort heureux! » — Mais trouvez-nous du linge à la mi- » nute, à la seconde. »

La position de ces dames était embarrassante; les équipages étaient partis de la veille; on n'avait que vingt lieues à faire dans la journée, et on n'avait rien pris avec soi, quoiqu'on dût voyager avec d'Oliban. Le pauvre marquis était allé conter à l'hôtesse ce qui venait d'arriver, et l'hôtesse, très-bavarde, commença à raconter à son tour les événemens qui l'avaient aussi obligée à changer de chemise. Ces aventures lui paraissaient si plaisantes qu'à chaque instant son récit était coupé par des éclats de rire. « Un moment, s'écria-t-elle en-

» fin, me voila précisément dans le cas » où vous venez de mettre ces dames. » Permettez que je m'occupe d'abord de » moi.... — Pas du tout, pas du tout, » s'il vous plaît. Donnez-moi d'abord » deux de vos plus fines chemises, et vous » ferez ensuite tout ce qu'il vous plaira. »

L'hobligeante hôtesse le conduit à sa chambre à coucher. Elle ouvre une vaste armoire dont le bas dérobait aux amateurs un reste de raisins enfoncés dans de la paille : on le gardait pour les grandes occasions, et l'hôtesse n'y avait pas pensé encore. Dame, on ne saurait penser à tout! « Du raisin, du raisin ! » s'écrie le marquis. Et vite, et vite il en charge une assiette qu'il porte à ces dames. L'hôtesse accourt sur ses pas, tenant une chemise de chaque main. On prie ces messieurs de sortir, parce qu'ilsétaient trois, ainsi que je l'ai dit plus haut.

L'hôtesse était une femme fort à son aise, qui avait d'assez beau linge, et qui l'été se tenait en simple corset, ce qui

exigeait des manches de chemise descendantes jusqu'au coude. Celles des habits d'amazones sont très-justes, et il fallait découdre avant de pouvoir se changer. La comtesse, à qui rien ne résiste, demande des ciseaux et coupe les quatre manches; l'hôtesse jette les hauts cris; on lui paie trois fois la valeur de ses chemises, et elle sort en faisant cinq à six révérences d'un air tout-à fait gracieux.

On rappelle ces messieurs; le chocolat arrive; on se met à table. Au chocolat, qui est le mets substantiel du dîner, succède le raisin, qui fait le désert. Il faut toujours savoir gré à certaines gens du mal qu'ils n'ont pas fait. « Vous conviendrez au moins, dit madame de Verneuil à la comtesse, que M. d'Oliban a fait quelque chose de bien dans la journée. Il nous a trouvé du raisin excellent, et nous venons de faire un repas selon toutes les règles. — Et surtout très-restaurant! — Allons, allons, dit Vercelle, on pourrait être plus mal. »

Les chevaux sont mis, on remonte en voiture, et on se propose bien d'aller tout d'une traite et sans accident jusqu'à Pithiviers. Une certaine harmonie commençait à s'établir entre les voyageurs. Les dames regrettaient l'entrée triomphale qu'elles devaient faire à la garnison et que le soleil ne pourrait plus éclairer; mais elles se consolaient en pensant que le lendemain elles seraient fraîches, que les chevaux seraient reposés, et qu'une promenade équestre les dédommagerait de ce que, grâce toujours à d'Oliban, il fallait perdre aujourd'hui. La conversation prenait un ton assez raisonnable, parce qu'une suite de contrariétés amène nécessairement la fatigue, que la fatigue amortit la vivacité de l'imagination, et que cet état apathique conduit au sommeil. Les paupières de la comtesse commençaient à s'appesantir quand tout à coup elle jette un cri perçant. « Qu'avez-» vous donc, madame? s'écrie d'Orville. » — Je suis assassinée! — Assassinée!

» expliquez-vous, de grâce.—M. le comte,
» faites arrêter la voiture et appelez Zé-
» phire. » Zéphire se présente. « Dites-
» moi, mon ami, quelqu'un est-il entré
» dans la berline pendant que nous étions
» dans cette malheureuse auberge?—Ma-
» dame, les domestiques de M. le comte,
» de M. le marquis et celui de M. le baron
» suivaient Goton partout, ne lui laissaient
» pas un moment de repos et l'acca-
» blaient de quolibets. J'ai protégé la re-
» traite de cette pauvre fille et je l'ai ca-
» chée dans cette voiture.... — Malheu-
» reux! elle l'a farcie de puces!...... Oh!
» j'en mourrai...... Et pas une femme de
» chambre ici pour les chercher! Allons,
» M. le comte..... — Mais, madame, je
» n'entends rien à..... — Et qui vous en
» prie, mauvais plaisant? Emmenez ces
» messieurs et faites-moi donner une des
» lanternes de la berline.—Vous voudrez
» bien, ma chère amie..... — Oh! com-
» tesse, depuis une demi-heure je suis à
» la mort. Je désirais que quelques éloges

» succédassent enfin au blâme dont on
» ne cessait de charger le pauvre mar-
» quis. J'ai mangé de son raisin sans me-
» sure et pour vous déterminer par mon
» exemple... Je ne sais... ahie, ahie !... si le
» raisin d'Étampes a une vertu laxative...
» mais j'ai... j'ai... je suis coupé en deux.
» —Eh! madame, repris le marquis, quelle
» vertu voulez-vous qu'ait ce raisin ? C'est
» du raisin comme un autre, que j'ai trouvé
» bien caché sons de la paille....... —
» Dans de la paille, s'écrie la comtesse,
» dans de la paille! Vous ne savez donc
» pas que rien n'engendre les puces
» comme de la paille! Toutes les queues
» des grappes étaient tournées de mon
» côté.... je n'ai pas perdu un seul de ces
» malheureux insectes... Oh ! mon Dieu,
» je m'enleverai l'épiderme.—Oh ! quelle
» tranchée! quelle tranchée! — Descendez
» donc, ma bonne amie. Je vous en con-
» jure, ne faites rien ici : il ne faudrait
» que cela pour m'achever. Emmenez
» madame, emportez-la, marquis, et une

» fois en votre vie, soyez bon à quelque » chose. »

Le pauvre marquis n'est pas à ce que lui dit la comtesse, il n'est sensible qu'à ce que souffre une femme qu'il a adorée et qui lui est chère encore. Il s'élance, il prendmadame de Verneuil dans ses bras, il la presse contre son cœur, et il ne calcule pas la force de pression. Une détonation le frappe cependant; il pose son amie sur le pavé..... Il est trop tard. « Ah! mon ami, que je suis soula-» gée! Mais pourquoi m'avez-vous pressée » si fort? Que ne me portiez-vous légère-» ment à quatre pas plus loin? Je suis dans » un état épouvantable.—Et moi, madame » et moi, mes bottes en sont remplies!... »

A ces mots, la comtesse oublie ses puces et part d'un éclat de rire. Le comte et le baron suivent son exemple. On descend, on s'approche des deux infortunés, en ayant soin de prendre le dessus du vent. On avise aux moyens de continuer ce malheureux et interminable voyage.

On aperçoit une lumière dans un certain éloignement. « Que ce soit une chau-
» mière ou un château, il faut s'y rendre,
» dit Vercelle. Madame et le marquis y
» prendront un bain qui, je crois, leur
» est très-nécessaire, et madame la com-
» tesse s'y débarrassera de ses puces. —
» Eh! comment voulez-vous que j'y pen-
» se dans un moment comme celui-ci?
» Allons, marchons, et qu'on porte les
» lanternes devant nous. D'Oliban, ma
» bonne amie, laissez-nous le vent, s'il
» vous plaît. »

La comtesse avait pris le bras de d'Orville; le marquis soutenait son amie; tous deux faisaient une grimace à faire reculer une procession, et ils n'avaient rien à se reprocher : l'un rendait continuellement à l'autre ce qu'il ne cessait d'en recevoir. Vercelle allait en avant et réglait la marche.

La faible clarté des lanternes suffisait tout juste pour reconnaître qu'on était dans une terre labourée. Les deux dames

ne marchent plus; elles se traînent; elles brisent les bras de leurs écuyers; elles se dépitent, elles se désolent: une des bottines de la comtesse se déchire et reste bientôt entre deux mottes de terre. Il est impossible d'aller plus loin.

Zéphire prend une des lanternes; il court à droite, à gauche. Il rencontre un fossé plein d'une eau limpide dont les rives sont bordées de saules. Il tire son couteau de chasse; il taille, il tranche; en cinq minutes, il a ce qu'il lui faut pour faire un brancard; il charge son épaule du précieux fagot qui va terminer tant d'embarras et de disgrâces; chacun met la main à l'ouvrage, et on arrête que les domestiques porteront alternativement ce palanquin d'une espèce nouvelle. La comtesse s'y place à demi-consolée; madame de Verneuil s'approche: « C'est » impossible, ma chère amie, c'est im» possible! je ne résisterai pas aux va» peurs... — Mais, ma chère amie, je ne » saurais faire un pas de plus. — Que

» votre officieux marquis vous prenne sur » ses épaules ; il n'a plus rien à risquer. » D'ailleurs, il n'y a guère que pour cinq » minutes de chemin d'ici à cette maison. — » En vérité, ma chère amie, vous êtes d'un » égoïsme ! — Et vous d'une exigence !..... »

Les laquais du comte avaient déjà enlevé le brancard, et, pour délivrer la favorite du maître d'un voisinage désagréable, ils allaient aux petits trots. La pauvre madame de Verneuil étendait les bras vers le brancard qui emportait toutes ses espérances. D'Oliban lui prend les deux mains, la passe sur ses épaules, et se met à trotter aussi, en protestant que jamais il n'a porté d'aussi précieux fardeau.

Le baron, qui avait toujours la tête froide, bien qu'il eût le cœur très-tendre, s'était saisi d'une des lanternes et était allé droit sur la lumière vers laquelle se portaient tous les vœux. Le domestique qui marchait en avant du brancard trébuche, tombe, et la bougie s'éteint. Le zèle des domestiques de d'Orville ne fai-

blit pas : ils sentent que plus ils surmonteront d'obstacles et plus ils auront de mérite.

Le marquis avait moins de force que d'ardeur. Il n'avait pas fait cent pas qu'il fut obligé de déposer le plus précieux fardeau qu'il ait porté de sa vie. Il invita Zéphire à le remplacer. Vous savez que Zéphire est une espèce de petit-maître. Le cœur ne lui disait rien pour l'amie de son maître, et il n'aurait pas volontairement porté une princesse dans l'état où était madame de Verneuil. Cependant il sentait qu'il ne lui conviendrait pas de refuser ce que le marquis venait de faire avec tant de dévouement, et il se chargea de la dame et de ses émanations. Tout à coup on entend de grands cris. Les palefreniers de d'Oliban, qui étaient restés en arrière, et pour cause, quoiqu'ils fussent loin d'exhaler eux-mêmes l'odeur de la rose ou de l'œillet, les palfreniers doublent le pas, et ils ne peuvent éviter ce qu'ils redoutaient tant. Zéphire charge l'un d'eux de la triste madame de Ver-

neuil, et il court sur les traces de son maître, vers le point d'où partaient ces cris soutenus. D'Orville, ses laquais, le palanquin et la comtesse étaient tombés dans le fossé, sur les bords duquel Zéphire avait coupé ses bois de charpente. D'Oliban se jette à l'eau sans balancer, et Zéphire saute après lui. Ils dégagent la comtesse, et on l'essied sur l'herbette, fleurie peut-être... Le joli sujet d'élégie ou d'idylle! D'Orville et ses gens s'entr'aident, et bientôt ils sont tous auprès de la comtesse.

La dame avait été très-calme au moment où on l'avoit tiré de l'eau; mais lorsqu'elle eut repris ses sens et qu'elle reconnut la voix du marquis, ... quel torrent de mots amers, d'observations piquantes, je dirais presque d'imprécations, s'échappèrent de sa bouche! Elle se souvint pourtant qu'elle était femme de qualité et qu'elle devait en reprendre le langage. « Vous croyez peut-être, » M. le marquis, que je vous ai beaucoup » d'obligation de m'avoir secourue? Vous

» avez été fort aise de trouver ce fossé et » d'y vider vos bottes.—Ma foi, madame, » vous y avez noyé vos puces, et c'est un » article à rayer de votre récapitulation. »

Je ne sais jusqu'où aurait été cette conversation, si on n'avait vu plusieurs lumières qui s'approchaient rapidement et qui annonçaient un changement très-prochain de situation. Bientôt on entend le bruit d'un fouet, ensuite des roues, enfin Vercelle paraît en gros soulliers et en guêtres de cuir. Il est suivi d'une charrette qui apporte quelques cordiaux et toutes les vestes, les serpillières, les jupons, les chemises, les serviettes, les sabots, etc. qu'on a trouvés dans la ferme. « Mes amis, dit le baron, je vous présente » M. Durand, le plus obligeant de tous » les fermiers du canton. Je lui ai détaillé toutes nos mésaventures, y compris celle-ci, car étant tombé moi-même, » et malgré le secours de ma lanterne, » dans ce fossé, j'ai bien pensé que quel» qu'un de vous y tomberait après moi.»

Madame de Verneuil arrivait dans ce moment.

« Allons, mesdames, la nuit est chau-
» de, l'eau de ce fossé est magnifique, et
» il n'y a pas ordinairement de baignoi-
» res dans les fermes. M. Durand n'en a
» pas, et plusieurs d'entre vous ont be-
» soin de se baigner. Appochez-vous de
» la charrette. On vous portera au bord de
» l'eau ce que vous aurez choisi, et ceux
» qui n'ont rien à laver se tiendront à
» une distance respectueuse. »

Il est des circonstances où la femme la plus difficile devient accommodante, et où une bonne tête prend sur de plus faibles l'ascendant qu'elle devrait toujours avoir. C'est le baron qui prononce, qui décide, et personne n' appelle de ses décisions.

La comtesse, qui n'était chargée que de terre un peu fangeuse peut-être, devait avoir et obtenir le dessus du courant; madame de Verneuil fut placée à vingt pas au-dessous, et, comme il faut

respecter les bienséances, le marquis se mit au bain à cinquante pas plus loin. Zéphire et les palfreniers, qui avaient touché madame de Verneuil, se débarbouillèrent où ils voulurent.

On s'accoutume à l'infortune comme au mal physique. Bientôt ces dames s'approchèrent de leurs écuyers en riant de tout leur cœur. Elles étaient dans des sabots, des bas de laine, de grosses chemises, des jupons de bure. Elles s'étaient enveloppé la tête dans une serviette, pour sécher leurs cheveux, et elles avaient couvert d'un second linge deux seins qui étaient encore très-séduisans.

M. Durand s'approcha d'elles avec politesse, et il les invita à venir faire honau repas qu'il leur avait fait préparer : il était onze heures du soir. « Ce repas, » mesdames, vous paraîtrait grossier dans » toute autre circonstance; mais vous » devez avoir de l'appétit, et c'est le meil- » leur des assaisonnemens. »

Zéphire fait laisser dans l'eau certains

vêtemens encore imprégnés..... Il donne ordre à un palfrenier de les attacher aux branches de quelque saule, et de rester là pour les garder. Il lui promet de lui envoyer à souper. Les dames montent dans la fatale charrette, et on chemine gaîment.

On est reçu par madame Durand, grosse réjouie, de bonne mine, qui exerce l'hospitalité avec une cordialité rare. Elle a envoyé chercher le carrosse et les chevaux de main; elle n'a rien oublié de ce qu'elle peut procurer d'utile ou d'agréable à ces dames.

A l'instant, la table est chargée de laitage, d'un gros morceau de lard et d'une volumineuse omelette. On s'assied, on mange, on dévore; la gaîté reprend son empire, et on s'occupe en riant de ce qu'on fera.

« Mesdames, dit le baron, nos chevaux » ont besoin de manger comme nous. » M. Durand n'a pas de lits à vous » donner, mais dans trois heures il fera

» jour. Passons ce temps à faire des con-
» tes : c'est le moyen le plus agréable de
» l'abréger. — Vous avez raison, dit la
» comtesse. Voyons, vous qui êtes l'hom-
» me aux ressources, dites-nous quel-
» que chose de plaisant. — Vous savez
» que je ne suis pas très-gai. Cependant
» je suis assez disposé à vous faire l'é-
» loge du petit insecte qui vous a donné
» tant d'humeur, et qui pourtant a des
» qualités essentielles. — L'éloge de la
» puce ! — Oui, madame. — Et que
» pourrez-vous dire là-dessus ? — Oh !
» j'ai eu le temps d'y réfléchir depuis
» que la première vous a piquée. —
» Allons, monsieur, improvisez. Nous
» sommes prêts à vous entendre. »

Le baron commence.

« On chante les princes qui dévastent la terre; on célèbre la masse informe appelée éléphant; le courage du lion, qui n'est autre chose que la faim soutenue par la force; on vante la grâce et la souplesse du cheval, et moi je vais

chanter la puce. Ne vous attendez pas, mesdames, à trouver ici ni la majesté des vers alexandrins, ni le charme des poésies légères, ni surtout la mélopée des anciens. Je serai petit comme l'objet que je veux célébrer, et je chanterai en vile prose : permis à vous, cependant, de la prendre, si bon vous semble, pour des vers d'opéra-comique.

» Ah! mon Dieu! je m'aperçois que ma première phrase a quelque chose de la dignité du poëme épique. Oh! comme la critique va mordre! cependant a-t-elle des reproches bien graves à me faire? Aristote et tous les professeurs de rhétorique qui lui ont succédé veulent qu'un discours académique commence par une période à quatre membres, et la mienne en a cinq! M'accusera-t-on de flatterie dans les éloges que je vais prodiguer à mon insecte favori? Hélas! la puce ne distribue ni emplois, ni dignités, ni cordons. Ce que je crains réellement, 'est d'être comparé à Homère, qui de

rien a fait beaucoup. Oui, mesdames, de rien. Nous connaissons l'étendue de cette Grèce si fameuse, et, quand ce petit pays était divisé en douze ou quinze royaumes, le roi des rois ne pouvait être qu'un chef de nautonniers. La belle Hélène ne valait peut-être pas une de nos jolies paysannes de Sèvres ou de Vaugirard.... Mais, où me laissé-je entraîner? A propos d'une puce, je remonte à Hélène! C'est qu'où vous êtes, mesdames, il est difficile de s'occuper d'autre chose que de la beauté. Je reviens à mon sujet, et j'éloignerai les distractions autant que je le pourrai et que vous voudrez bien me le permettre.

» L'objet de mes chants en prose est petit, infiniment petit; mais est-ce une raison pour le dédaigner? Cette fossette que le sourire entr'ouvre, ce léger mouvement d'une bouche rosée, ce coup-d'œil rapide et plein d'expression, ne sont-ils pas à peu près imperceptibles,

l'ivresse le mortel fortuné à qui vous les adressez? Sans doute, je n'ai pas l'insolence d'assimiler une femme charmante à une puce; mais je prouverai peut-être que l'une et l'autre se trouvent quelquefois en contact, et d'une manière avantageuse à toutes deux.

» Vous qui vous connaissez si bien en parure et qui savez embellir les modes les plus bizarres, daignez vous arrêter un moment à l'enveloppe du petit animal que je célèbre aujourd'hui. Sa robe brillante de pourpre nous rappelle l'habit triomphal des Romains, ces conquérans du monde qui traînaient à leur char des rois vaincus et enchaînés. J'ignore si ces hommes fameux ont voulu prouver leur estime pour la puce; ce que je sais, mesdames, c'est que vous avez porté pendant quelques jours la robe puce, le ruban puce, le petit soulier puce ; vous avez été puces un moment. Pourriez-vous, quand vous adoptez le mot, nourrir un éloignement invincible pour la chose?

» Vos mamans vous ont sans doute appris que les leurs ont porté ce qu'on appelait alors des mouches. Il y en avait de rondes, de carrées; d'autres avaient la forme d'une étoile; quelques-unes étaient coupées en croissant: ces dernières s'appliquaient du côté du front et se nommaient *l'augure*; celle qu'on plaçait au coin de la bouche s'appelait *la séduisante;* celle qu'on fixait auprès de l'œil *l'assassine.* N'est-il pas évident, mesdames, que ces mouches ne sont qu'une imitation de la mouche naturelle que produit la puce? Mais quelle différence, grand Dieu! d'un vilain morceau de taffetas noir avec un point qui est parfaitement en harmonie avec la couleur de la peau et qui en relève la blancheur! Les ennemis seuls de la puce ont pu imaginer de remplacer par les ressources impuissantes de l'art un attrait que vous teniez de la nature.

» Examinons le physique de l'insecte que vos mamans ont imité en le dédai-

gnant, et dont vous-mêmes, mesdames, avez un instant porté et avoué les couleurs. Il est dans les infiniment petits; mais aussi, quelle délicatesse, quelle perfection dans ses organes, quelle prodigieuse agilité dans tous ses mouvemens! Le plus fameux sauteur, tous les *petits diables* (1) du monde n'ont jamais pu s'élever au-delà de six à sept pieds. Quel saut que celui de la puce! Quel vol à l'Opéra peut lui être comparé! L'éclair n'est pas plus prompt. La main la plus adroite la poursuit en vain; elle échappe au moment où on croit la saisir. Je ne crains pas de l'affirmer : la puce saute à plus de cinq cents pieds de haut, pieds de puce à la vérité, mais tout est relatif. Ainsi, l'homme, cet animal orgueilleux, doit s'avouer vaincu par un insecte dans un art admirable sans doute, puisque nous

(1) *Le petit Diable*, célèbre danseur de corde, qui était alors attaché au spectacle de Nicolet.

nous empressons de porter notre argent à ceux qui y excellent.

» Il est des gens qui n'observent rien, qui ne réfléchissent sur rien, et qui, cependant, jugent de tout. Combien de fois n'ont-ils pas reproché à Noé d'avoir reçu dans l'arche le petit animal que j'admire si sincèrement ! Il a bien fait, sans doute, de lui donner un asile; mais eût-il commis une faute, ne devrait-on pas la lui pardonner en faveur du bienfait que nous tenons de lui ? A qui doit-on la gaîté piquante d'un joli repas? à Noé. Qui vous fait lever, mesdames, avec tant de grâces, un bras arrondi par l'amour? c'est Noé. Qui donne un feu nouveau à l'aimable saillie qui vous est familière? qui communique à ces yeux enchanteurs une expression plus séduisante? c'est Noé. Oui, je le proteste, et je le prouverai, la puce est le second présent du patriarche. Ingrats que nous sommes! nous n'avons pas pensé encore à lui élever un autel, et ceux d'un certain Bac-

chus, qui n'était qu'un conquérant, ont couvert toute l'Asie!

» Eh! quel mal fait donc mon petit insecte à ces gens humorosistes et grondeurs? Sa piqûre ne produit qu'une douce titillation qui provoque à un plaisir plus vif, et que du trône à l'escabelle chacun aime à goûter.

» Une propreté de convention idéale, factice, éloigne ce petit animal des palais et des maisons opulentes! Observez-le sous le microscope, vous le verrez, transformant ses pattes de devant en doigts souples et déliés, se laver, se frotter, faire, avec un soin extrême, la toilette la plus achevée, et mériter l'accès qu'on lui refuse partout sous le prétexte le plus frivole. Mais qui a pu imaginer, propager une calomnie qui tombe devant le premier coup-d'œil de la raison! Oserai-je le dire sans craindre d'être calomnié à mon tour? La prudence semble me fermer la bouche; la franchise dont je fais profession m'ordonne de parler, je parlerai.

» L'intérêt personnel, ce levier qui remue le monde, cette source unique de vertus et de crimes, l'intérêt personnel a prononcé la proscription de la puce, innocente et salutaire.

» A quoi sert en effet l'innocence quand elle est poursuivie par la force ? Quel compte tient-on du bienfait quand on veut le méconnaître ? La puce, par sa légère piqûre, adoucissait le sang; elle attirait au-dehors les molécules morbifiques qui portent le désordre dans nos frêles machines. Mais certains hommes veulent des obstructions, des fièvres, des maladies de toute espèce. Ils vous ont fait bannir les puces, et ils ont ouvert la boîte de Pandore. Ils ont imaginé des ordonnances, multiplié les dépôts de ces ingrédiens rebutant et souvent nuisibles; ils ont livré l'épiderme délicat de la beauté à la lancette meurtrière du chirurgien, à ces vilains animaux aquatiques dont la morsure est cuisante, et dont la voracité inspire le

dégoût. Et pourquoi chasser la nature, pour la remplacer par des conjectures, des systèmes, des absurdités? C'est que ces absurdités, ces systèmes, ces conjectures se paient au poids de l'or.

» Heureux, cent fois heureux les siècles où l'homme ne connaissait d'autre docteur que la puce! Cependant, comme rien n'est parfait ici-bas, j'avoue que ces petits chirurgiens multipliaient quelquefois trop. Mais comparera-t-on ce léger inconvénient aux maladies innombrables que nos premiers aïeux ne connaissaient pas, et qui affligent aujourd'hui la pauvre humanité; et cet inconvénient lui-même n'offre-t-il aucun avantage à celui qui a des loisirs? Ne peut-il pas, jusqu'à un certain point, flatter son amour-propre? Le possesseur d'une terre met de l'orgueil à la voir couverte de gibier. Il a des piqueurs, des meutes, des rendez-vous, des haltes somptueuses de chasses. Ses amis admirent son luxe en partageant

ses plaisirs. Mais ils arrosent de leur sueur la terre hospitalière qui a vu naître et qui a nourri la bête qu'ils poursuivent. La fatigue les condamne à une inaction de plusieurs jours. La tête est pesante ; les membres sont douloureux. Le bûcheron goûte tous les agrémens de la chasse sans sortir de sa chaumière. Il chasse commodément, assis sur son lit de paille fraîche, sans être écrasé sous le poids de ses vêtemens, de ses armes, de son fourniment. Le gibier abonde chez lui, et ses mains ne suffisent pas à son avidité, à son ambition. Vainqueur à droite, il va l'être encore à gauche. Il suit la bête dans ses recherches les plus cachées, il l'y force et l'y écrase. Ses triomphes multipliés, loin d'épuiser ses forces, assurent son sommeil. Il n'a pas craint de se laisser emporter sur les terres du propriétaire voisin ; il n'a redouté ni les procès-verbaux, ni les amendes, ni les saisies; et quand il a jugé à propos de mettre un

terme à ses jouissances, il s'est levé frais, gaillard et dispos ; il est parti gaîment pour la forêt, la chansonnette à la bouche, la cognée sur l'épaule, et la gourde à la main.

» J'ai prouvé par des raisonnemens l'utilité, la salubrité de la piqûre de mon petit animal ; j'ajouterai à mes preuves des exemples irrécusables.

» Nos villageois sont plus robustes et vivent plus long-temps que nous. La médecine est pourtant à peu près inconnue au village, et pour un pauvre carabin, qui ordinairement y fait assez mal ses affaires, il y en a des milliers dans les villes qui ne sont opulens et gras que parce que nous tuons nos puces.

» Plus d'une belle dame étendue sur sa chaise longue, n'étant ni éveillée, ni endormie, baillant et s'ennuyant, a dû à une puce la fin de cet état apathique, et un exercice qui, en facilitant la circulation du sang, a ramené sur ses joues décolorées l'incarnat de la santé. Elle est

seule; elle s'approche d'une glace; elle se sourit à elle-même, et elle rend grâce au petit animal qu'elle maudissait quelques minutes auparavant.

» Que de gens épais et lourds, incapables d'agir et même de penser, qui ne sont que des machines à manger et à digérer, et dont la vie entière n'est qu'une longue léthargie ! Glissez-leur quelques puces, et vous leur rendrez l'usage de leurs membres, vous ranimerez l'activité de leur imagination.

» La Gascogne est pauvre. Les puces, par conséquent, y sont abondantes, et quel pays fournit autant d'hommes pleins de saillies et de vivacité ?

» Le chien, dit-on, est l'ami de l'homme, détrompez-vous, mesdames. Le chien est un fourbe qui cache, sous des apparences d'affection, l'égoïsme le plus prononcé. Il ne s'attache à un maître que pour lui enlever la dernière de ses puces, et perpétuer sa santé aux dépens de la sienne. En effet, le chien parvient à l'ex-

trême vieillesse sans maladies et sans infirmités.

» Je n'ai parlé jusqu'à présent que des qualités physiques de mon petit insecte. Qu'il me soit permis de dire quelque chose de son moral, de son penchant à obliger. L'orgueilleux ver-luisant croit remplacer le soleil; la présomptueuse fourmi ose se creuser des retraites et y établir des magasins que dévastent bientôt le pas de l'homme et l'avidité de la perdrix; le papillon semble ne se reposer sur les fleurs que pour nous faire admirer les couleurs brillantes et variées de ses ailes; la puce cherche l'obscurité; le lieu le plus secret est celui où elle établit sa résidence. Là elle attend avec modestie que celui qui *donne la pâture aux petits des oiseaux* lui envoie de quoi se nourrir. Enfin, elle cache sa vie et ses bienfaits, exemple précieux et bien mal suivi par le grand, l'ambitieux, la coquette, le général d'armée, le tambour, le trompette, et tant d'autres individus dont les

noms pourraient grossir cette liste et dont je vous fais grace.

»J'ai avancé que la puce est obligeante; j'ajouterai qu'elle montre quelquefois dans sa maniere d'obliger une intelligence rare. Perrine a quinze ans. Elle est jolie et ne s'en doute pas. Elle est sage, et elle n'en est pas plus vaine. Le jeune Paul l'aime éperdument. Elle est modeste; il est timide. Ils se promènent dans la prairie; la main de Paul est dans celle de Perrine; ils ne se parlent pas : que diraient-ils qui peigne ce qu'ils éprouvent? Paul a l'idée vague d'un prix auquel il n'ose prétendre; il tremblerait d'attirer sur lui le courroux de Perrine... Une puce, l'amour peut-être qui en a pris la figure, pique vivement la pastourelle. Un mouvement prompt et involontaire suit la piqûre, le double fichu s'entr'ouvre, et Paul emporte souvenir et bonheur pour le reste de la journée!

» Cet insecte charmant n'est-il pas aussi quelquefois utile aux amans qui ha-

bitent des lambris dorés? La beauté confiante repose avec sécurité entre des voiles que la Frise a tissus. Elle est bercée par des songes voluptueux. Elle rêve l'amant discret qui attend à la porte le moment de se présenter. Une puce obligeante entend les soupirs du jeune homme, elle voit son impatience; elle se glissc, la beauté s'éveille; les voiles s'agitent.......... et il y a un trou à la serrure!

Je ne crois pas, mesdames, qu'il vous reste maintenant le moindre doute sur les grâces extérieures du petit animal à qui vous avez emprunté quelque chose des vôtres. Sans doute, vous avez été quelquefois témoins de sa prodigieuse agilité; vous êtes convaincues qu'il est réellement le médecin de la nature, le seul qu'on doive employer. Je vous ai peut-être appris qu'il peut rendre aux amours des services signalés.... Et la discrétion! Vous conviendrez qu'à cet égard encore la puce est bien supérieure à l'homme. Quel autre animal pourriez-vous donc

lui comparer ! Rappelez-la près de vous, je vous en supplie, et surtout, veuillez accueillir avec indulgence le badinage d'un compagnon d'infortunes qui n'a eu d'autre but que de vous faire oublier un moment vos très-petits malheurs. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

Chap. I. Faisons connaissance avec notre principal personnage

II. Julie. 12

III. Larose est introduit à l'hôtel. 26

IV. M. le marquis fait de nouvelles bévues. 38

V. Événemens nouveaux. 57

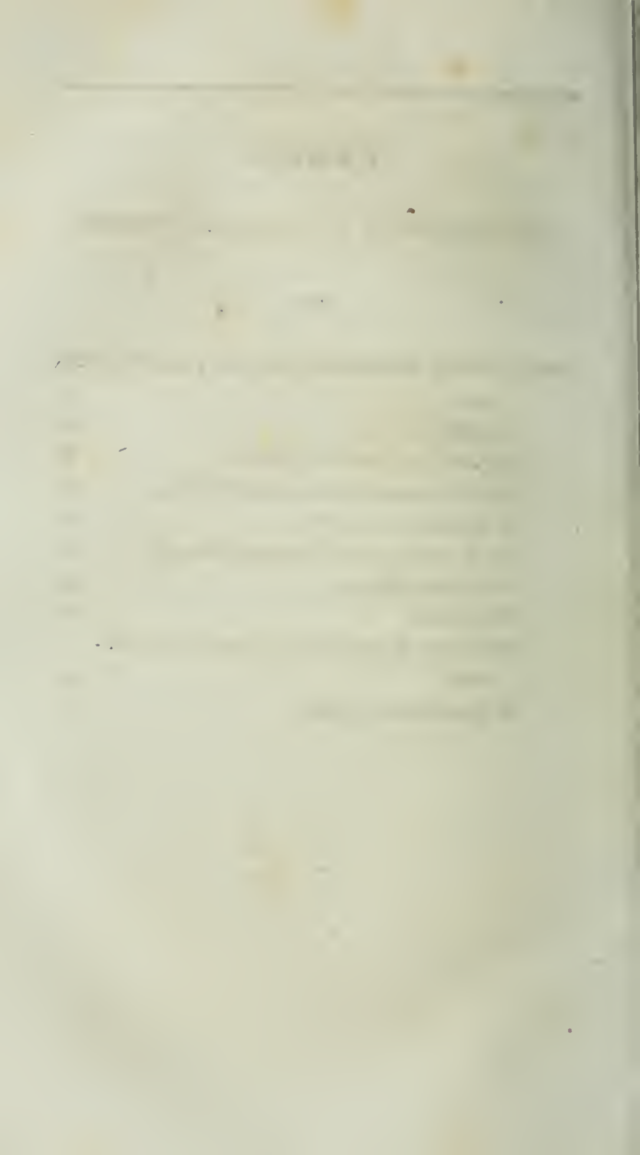
VI. Il commence mal. Comment finira-t-il? 77

VII. Il est capitaine. 100

VIII. Cécile. 111

IX. Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers. 149

X. Aventures de voyage. 171



L'OFFICIEUX

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

L'OFFICIEUX

OU

LES PRÉSENS DE NOCES

PAR PIGAULT-LEBRUN.

*

Tome Deuxième.

*

PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.

1832

L'OFFICIEUX

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

CHAPITRE PREMIER,

On arrive enfin à Pithiviers.

L'improvisateur avait cessé de parler. Il s'inclina vers son auditoire, en lui adressant un sourire plein de modestie. On croit communément que cela veut dire: Je vous remercie de la complaisance avec laquelle vous m'avez écouté; ce n'est là que le prétexte du modeste sourire, et les gens d'une certaine classe ne s'y trompent pas. L'orateur ou l'auteur sollicite réellement le prix de la satisfaction qu'on a nécessairement eue à l'entendre; et des applaudissemens unanimes et prolongés éclatèrent aussitôt. Madame Durand, étrangère aux usages du beau monde s'imagina qu'on jouait à la main chaude,

et elle accourut pour participer à ce jeu charmant. On lui dit de quoi il s'agissait, et elle ne comprit rien à l'explication : en revanche, elle s'entendait à merveille à élever des poulets et des dindons, et à vendre au marché de Pithiviers sa volaille, ses œufs et son beurre, ce qui était plus utile au bien-être de sa famille que l'éloge de la puce et des trois autres *ordres mendians*.

Quand les auditeurs furent las d'applaudir, et l'orateur de remercier, le marquis prit la parole. « Ma foi, dit-il, quand on » improvise ainsi, on doit écrire comme « Jean-Jacques. La plupart de nos grands » seigneurs qui sont de l'académie, ne » vous valent certainement pas, mon » cher baron ; Je connais plusieurs aca- » démiciens à qui j'ai quelquefois donné » à dîner ; je leur écrirai, et je veux, j'en- » tends que vous figuriez dans le fauteuil » académique. — Je ne sais pas trop, mon » cher marquis, jusqu'à quel point ce » fauteuil-là est honorable aujourd'hui.

» Je vois là bien des gens qui ont l'air de » s'y être glissés *incognito*. Ce qu'il y a de » certain, c'est que je ne me permettrai » pas de vouloir succéder aux grands » hommes des siècles de Louis XIV et de » Louis XV. Quand on n'a plus que des » nains pour recruter une armée, il vaut » mieux n'en pas avoir que d'en présenter » une ridicule. Enfin, si j'avais la sotte am- » bition de prétendre au fauteuil, je vous » prierais très-fort, mon cher marquis, » de ne pas vous mêler de cette affaire. »

M. Zéphire vint annoncer, fort à propos pour rompre la conversation, que les chevaux étaient mis. Durand n'était pas de ces hommes à qui on offre de l'argent. Cependant, le comte d'Orville crut devoir marquer la reconnaissance par des remercîmens, qui ne sont plus que des lieux-communs. Il protesta au bon fermier que si, plus tard, ses enfans avaient le goût du service, il les prendrait volontiers dans son régiment, et que, s'ils s'y conduisaient bien, il en ferait

des maréchaux-des-logis. Durand répondit à cette offre magnifique par un sourire un peu dédaigneux. On monta en voiture, on partit, et on arriva enfin à Pithiviers sans me donner rien à ajouter au chapitre des accidens, ce dont je suis très-fâché. Cependant, comme je n'ai pas reçu de la nature le don d'inventer, il faut que je me renferme dans le cercle que m'a tracé l'inexorable vérité.

L'intelligent Ducroc savait ce qu'on doit au public et à soi-même. Il avait loué trois maisons contiguës, qui n'étaient ni spacieuses, ni élégamment décorées, mais pourtant très-logeables. Comparées à la ferme de Durand, qu'on avait été trop heureux de trouver, elles pouvaient même passer pour de petits hôtels. Celui du milieu était réservé pour les dames. La moitié, qui tenait à la maison destinée à d'Oliban, devait être habitée par madame de Verneuil: ainsi la comtesse sera très-proche voisine de d'Orville. Pour l'utilité commune, on avait ouvert des

portes de communication. Les logemens des chevaux, des voitures et des gens de l'écurie étaient arrêtés dans un faubourg qui n'était guère éloigné que de cinquante pas du centre de la ville.

Les femmes de chambre de ces dames les attendaient depuis douze heures au moins, et ne savaient que penser d'un retard si extraordinaire. Quand elles les virent descendre de la berline, en sabots, en bas de laine, en jupons de bure, la gorge et la tête enveloppées dans des serviettes, un rire inextinguible l'emporta sur le respect de commande auquel se soumette les valets. « Apprenez, leur dit » avec dignité la comtesse, qu'en quel- » qu'état que nous paraissions devant » vous, vous devez toujours reconnaître » vos maîtresses! » Rosette et Lisbé n'étaient pas persuadées de la vérité de cette maxime; polichinelle ne leur paraissait pas aussi respectable que le comte de Tuffières. Mais la conservation de leurs place tenait à leur silence, et elles se hâtè-

rent de mettre ces dames en état de paraître.

Quelques grands airs que nous prenions avec nos gens, à quelque distance que nous les tenions de nous, ils trouvent toujours l'occasion de se rapprocher et de prendre quelque revanche : ce sont nos juges les plus sévères; et un certain auteur a eu raison de dire qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Rosette et Lisbé, dégagées de leurs premiers soins auprès de ces dames, courent interroger, sur leur travestissement, Ducroc, Zéphire, le cocher et les piqueurs.

Chacun des personnages qu'elles questionnent raconte comme il le peut les aventures de la veille et de la nuit. Il les tronque, il les morcelle; il fait ce qu'on oppelle un roman historique, genre d'ouvrage très en vogue alors, et extrêmement utile à ceux qui veulent oublier l'histoire. Il manque toujours quelque chose à des femmes d'un certain

genre. On s'était mis au lit après avoir fait honneur à un déjeûner succulent que Thérèse avait trouvé le moyen de faire servir à la minute, et on avait donné pour le lever des ordres qui ne souffraient pas de retard. Rosette et Lisbé brûlaient de raconter ce que'lles venaient d'entendre, et elles coururent chez la marchande de modes de Pithiviers, qui vendait des chapeaux et des rubans que, depuis six mois, une dévote même n'aurait pas osé porter à Paris. Il n'est pas de si petite marchande de modes qui ne sache ce qu'elle doit d'égards à des femmes de chambre qui peuvent faire durer trois semaines ce qu'il dépend d'elles de chiffonner en trois jours. En conséquence, notre marchande fit passer Rosette et Lisbé dans ce qu'il lui plaisait d'appeler son salon, et qui lui servait à midi de salle à manger, et de chambre à coucher à neuf heures du soir. La conversation s'engage facilement entre trois personnes qui ont une envie égale de parler,

et les quolibets des filles suivantes, sur le compte de leurs maîtresses, ne finissaient pas. La petite demoiselle qui venait acheter une demi-aune de faveur rose pour mettre dans ses cheveux, la maman qui voulait faire présent d'un ruban de nuit ponceau à son mari, attrapaient, en passant, quelque chose de ce que racontaient Lisbé et Rosette.

C'est une terrible chose qu'une petite ville. Les gens qui y jouissent de quelqu'aisance n'y font rien, et, comme il faut user le temps, ils passent le leur à médire du prochain et à imaginer des fables plus plaisantes les unes que les autres, plaisir très-économique sans doute. Dans les villes commerçantes, le négociant, qui, pendant les trois quarts de la journée s'est cassé la tête sur ses registres, se procure le soir les mêmes jouissances; à Paris même, on n'est pas tout-à-fait exempt de ces petits travers-là. Il faut qu'il y ait un attrait bien vif à dire du mal de ceux qu'on connaît ou

qu'on ne connaît pas, puisqu'on s'y livre aussi généralement. Quoi qu'il en soit, deux heures après l'arrivée de notre caravane à Pithiviers, on y disait partout que le colonel des chasseurs des Vosges et un capitaine de son régiment avaient enlevé deux laitières de Rochefort. Il est tout simple que les maris avaient trouvé cette conduite très-déplacée, et qu'ils étaient venus, les armes à la main, réclamer leurs Hélénes. Un combat terrible avait eu lieu. Le mari d'une pastourelle avait perdu treize dents d'un coup de poignée de sabre; l'autre avait eu la peau du front et le bout du nez coupé. La maréchaussée était intervenue; six chasseurs, qui enlevaient aussi une fille d'auberge d'Étampes, s'étaient rangés à côté de leurs officiers. Alors les coups de pistolets et de carabines plûrent de toutes parts, et le champ de bataille resta aux chasseurs des Vosges. Ils profitèrent du moment pour prendre la fuite à grande course de cheval. Mais, hélas! laitiè-

res, servantes, officiers, chasseurs, tombèrent tous dans un fossé qu'ils n'eurent pas le temps d'éviter, tant leur marche était rapide, et la pauvre fille d'auberge s'y noya.

Cette histoire était racontée avec tant de componction et d'un air si persuadé qu'elle eut le cours le plus rapide et le plus brillant. L'autorité publique voulut d'abord se mêler de cette affaire; mais, après une ample et mûre délibération, elle prononça que la force armée de Pithiviers ne pouvait arrêter deux officiers soutenus par un régiment de douze hommes, et qu'on instruirait des faits monseigneur le garde des sceaux.

Cependant les oisifs de Pithiviers, et ils composaient au moins la moitié des habitans de la ville, passaient et repassaient sans relâche sous les croisées de nos dames. Chacun était tourmenté de l'envie de voir ces dangereuses beautés pour qui le sang avait coulé à flots. Sans doute les nymphes de la fable n'étaient, com-

parées à elles, que des roses flétries : nos voyageurs étaient plongés encore dans un sommeil doux et profond. Tout à coup on voit arriver, clopin, clopant, un cheval boiteux qu'un palfrenier traînait par la bride. A côté marchait un jeune homme de fort bonne mine, quoique assez mal vêtu. Aussitot les romanciers-historiques arrangent leur texte. Ils est évident que le cheval a été blessé à la bataille de Rochefort, et que les deux hommes qui l'accompagnent viennent arracher leurs moitiés des bras de leurs ravisseurs. La nouvelle vole de bouche en bouche. « Le sang va couler. Fermez vos boutiques! criait-on de toutes parts. Fermez » vos volets! tenez-vous dans vos cham» bres de derrière, si vous en avez! Si » vous n'en avez pas, descendez dans vos » caves! »

En un moment les vingt-sept nouvellistes, fabulistes, alarmistes, qui battaient le pavé devant les maisons de d'Orville et de d'Oliban, se dispersent

et vont veiller à leurs pénates. Un moment après, il n'y a plus une porte ouverte dans la ville; il semble qu'elle soit menacée d'un pillage général.

Mais quel est le beau jeune homme qui marche à côté du cheval boiteux?... Cherchez... Vous ne devinez pas? Non! Eh bien! je vais vous le dire.

Vingt fois le palfrenier avait été tenté de laisser sur la grande route le coursier du marquis. Semblable au coureur de la lanterne magique, le pauvre animal ne pouvait plus faire que quatorze lieues en quinze jours. La nuit approchait. Le palfrenier n'avait pas dîné, et il n'y avait pas d'apparence qu'il pût souper. « Ne pas dîner, passe, disait-il; mais » marcher toute une nuit sans manger, » ma foi, c'est trop fort! J'ai déjà l'estomac » creux comme l'étui d'une contre-basse. » Vas, maudit animal, vas où tu vou- » dras; moi, je vais gagner le prochain » cabaret. » A peine a-t-il proféré ces mots, que n'avait pas dicté un zèle fort

ardent pour son maître, qu'un homme traverse le grand chemin et passe à côté de lui. Un petit seigneur n'eût pas regardé le palfrenier, mais le passant reconnut en lui un être pétri du même limon, et il lui offrit ses services.« Ecoutez, dit-» il, quand son famélique semblable lui » eut fait part de sa position, je suis sa-» botier de mon métier, et voilà ma hutte » là, adossé à ce petit bois. J'y vais sou-» per et dormir. Voulez-vous partager » avec moi mon pain noir et ma botte de » paille? » La proposition n'était pas à dédaigner, et Tourangeau se mit en marche. Il tire le cheval après lui, et le sabotier le chassait avec une houssine qu'il venait d'arracher à un arbre voisin.

Pour tout homme bien organisé, le premier mouvement est la bienfaisance; le second appartient à la réflexion. « Ah » ça! dit le sabotier, êtes-vous un hon-» nête homme? — Mais... je m'en pique. » — C'est que j'ai une confidence à vous » faire. — Parlez. — Il y a trois semaines

» ou un mois, j'ai recueilli dans ma
» cabane un joli garçon qui était bien
» plus embarrassé que vous, et aujour-
» d'hui encore il ne s'agit de rien moins
» que de sa vie.—Diable! — Jurez-moi,
» par votre patron, que vous ne parlerez
» de ce jeune homme à qui que ce soit
» au monde. — J'en jure par saint André
» — Et vous êtes sincère? — Si vous
» en doutez, apportez-moi ici un morceau
» de pain, et je passerai la nuit sur le
» revers de ce fossé. — Je suis content de
» vous, mon brave; poursuivons notre
» route. »

On arrive à la cabane; on entre. « O
» ciel! c'est vous, Tourangeau! Pour
» Dieu, ne me livrez pas! — Vous livrer,
» M. Larose! Si je le voulais, je ne le
» pourrais pas. J'ai de grandes nouvelles
» à vous apprendre.—Oh! parlez, parlez,
» par grâce! — Un moment; promettez-
» moi de m'aider à ramener à mon
» maître ce chien de cheval que je vou-
» drais qu'il ait tout entier dans le ventre.

» — Je vous le promets, Tourangeau, et » je le ferai avec un grand plaisir. Mais » parlez, parlez donc! — Vous avez votre » congé. — Est-il possible! — Dame » Thérèse consent à votre mariage avec » Julie. — Oh! mon Dieu!... mon Dieu! » je vous remercie. » Et Larose tombe à genoux, et il fait dévotement sa prière, ce qui ne peut jamais rien gâter.

Pendant qu'il prie, le sabotier conte à Tourangeau tout ce qui est arrivé à Larose depuis qu'il est commensal de sa hutte; comment il est parvenu à changer l'habit du roi contre les guenilles; comment il a appris le métier de sabotier qu'il exerce déjà joliment; comme il n'a pu voir l'annonce des journaux, parce que le maître ne sait pas lire, et qu'ainsi il n'est pas abonné; comment il a écrit à son père pour le tranquilliser sur son sort, mais sans lui donner son adresse, de peur que sa lettre ne tombât en de mauvaises mains.

C'est donc Larose, le véritable Larose,

qui a passé de la mort à la vie, et qui vient d'entrer à Pithiviers, ivre de joie, brûlant d'impatience et d'amour. Mais qu'a fait sa Julie depuis qu'elle est arrivée en cette ville ? Elle s'est établie chez le père Firmin, le greffier du bailliage, vous savez bien... C'est là qu'elle lisait et relisait la lettre dont je viens de vous parler, qu'elle la mouillait de larmes amères. Nos sensations sont l'effet de nos organes et elles s'usent avec eux. Le père Firmin ne pleurait plus; il se bornait à regretter que son fils ne vînt pas jouir de son bonheur. Mais l'âge ne peut rien sur le cœur d'une mère : il est toujours aimant et jeune quand il s'occupe d'un enfant chéri. La mère Firmin pleurait avec Julie; elle l'appelait sa fille; elle la pressait contre son sein, et toutes deux étaient moins malheureuses.

CHAPITRE II.

La noce.

« C'est Larose! c'est Larose! s'écrie Ducroc. — C'est Larose! répète Zéphire, — Quoi, c'est Larose! » dit Thérèse d'une voix altérée par la joie et la surprise. Et elle accourt, et son pied pose à faux, et elle s'est donnée une entorse, et elle est tombée sur les volumineux coussins qu'elle a reçus de la nature, et elle ne cesse d'appeler Larose, et Larose arrive, et elle lui ouvre ses bras dodus, dans lesquels il ne se laisse presser qu'autant que les bienséances l'exigent.

Ces cris de joie ont pénétré jusqu'à la chambre à coucher du marquis. Il s'éveille en sursaut; il écoute, il entend: Larose, Larose, et toujours Larose. Il saute de son lit, il passe un simple caleçon, il arrive, et il reconnaît son protégé. Il s'informe des particularités de son

retour ; il ouvre la porte de communication..... Vous la connaissez. Il crie à son tour : « C'est Larose, mesdames, c'est » Larose! Si je n'avais pas retenu le che» val de la comtesse, je n'aurais pas » estropié le mien, et Larose ferait en» core des sabots. Suis-je encore l'offi» cieux marquis, ce qui équivaut presque » à l'officieux maladroit? Sans doute, j'ai » été guidé par un heureux pressenti» ment qui va faire le bonheur d'une fille » charmante et d'un joli garçon. »

Ces dames avaient le cœur excellent, je vous l'ai dit; mais la meilleure des femmes n'aime pas qu'on la surprenne au lit. Quand elle y attend une *visite*, elle se montre sous un appareil très-simple en apparence, mais dont il n'y a pas un pli que l'art n'ait formé. Ces dames jetèrent de grands cris, et se cachèrent sous leurs draps, en se plaignant beaucoup de la toilette dans laquelle se présentait le marquis. Le marquis convint que son costume n'était pas d'une décence

achevée; mais il ajouta qu'il avait cédé au désir d'annoncer, sans délai, une heureuse nouvelle. Ces dames prétendirent qu'il n'est pas de circonstance que puisse excuser l'oubli des convenances; et, en effet, à travers des yeux humides de joie, d'Oliban avait remarqué que nos jeunes beautés avaient trente ans au lit quand elles s'y mettaient sans apprêt.

Elle font retirer le marquis, elles sonnent; on les habille; elles descendent au salon commun, où la société entière est bientôt réunie.

« En vérité, marquis, dit la comtesse, » vous êtes né pour tout faire de travers ! » A-t-on jamais éveillé une femme en » sursaut? Que pouvais-je penser de vos » vociférations? Elles m'ont effrayée plus » que je ne peux vous le dire. Je suis sûre » que j'étais d'une pâleur extrême. Et moi, » reprit madame de Verneuil, je n'avais » pas une goutte de sang dans les veines » Pendant que l'amour-propre inquiet cherche des échappatoires, Ducroc a cou-

ru chez le père Firmin, dont il a presque fallu enfoncer la porte. Il a annoncé la grande nouvelle à Julie; il l'a soulevée de sa chaise, sur laquelle la surprise, le ravissement la tenaient clouée. Il a passé son bras sous le sien, pour aider ses jambes défaillantes; il l'a mise dans ceux de son amant. Le père et la mère Firmin arrivaient aussi vite que le leur permettait leur âge : ils se hâtaient lentement.

Thérèse proteste que, malgré son entorse, elle conduira son gendre à l'autel, dût-elle y aller à l'aide d'une béquille. Zéphire, très-versé dans les usages du beau monde, prétend que l'honneur de conduire les mariés doit être déféré à M. le marquis et à madame la comtesse. Thérèse déclare qu'elle ne cédera rien de ses droits, et que, dans cette circonstance, tous les marquis de l'univers ne valent pas une mère, Zèphire insiste, et je ne sais jusqu'où la conversation aurait été poussée, si d'Oliban ne fût venu séparer les interlocuteurs. « Cours à la pos» te, dit-il à Zéphire, prends un cheval,

» et crèves-en deux s'il le faut. Vole à Or-
» léans; présente-toi à l'officialité; lèves-
» y une dispense de bans pour les futurs,
» dont voilà les noms; paie, puisque tout
» se vend là, et reviens. Père Firmin, c'est
» aujourd'hui samedi. Allez trouver le
» curé, et arrangez tout pour que le ma-
» riage se fasse lundi : je ne veux pas de
» retard. »

Que fera-t-on en attendant le diner? Un amour de six mois désire déjà d'assez longs momens de repos. Il est bien autrement apathique quand il dure depuis un an ou deux. L'amour-propre, qu'on dit être son frère, ne s'affaiblit pas en vieillissant : *Vires acquirit eundo.* Ces dames grillaient de se montrer avec avantage dans Pithiviers; d'Orville et d'Oliban ne se prononçaient pas; mais ils étaient intérieurement de l'avis de ces dames. Vercelle était de ces hommes qui ne proposent jamais une folie, mais qui s'y prêtent quand il le faut : c'est le moyen d'être bien avec tout le monde.

Maîtres, laquais, piqueurs, chevaux, sont tous en grande tenue. Vingt personnes sortent des trois maisons, et montent à cheval. « Il est bien désagréable, » dit la comtesse, de n'avoir personne » qui s'écrie : Ah! que ces dames sont bien! » que la tournure de ces messieurs est » élégante ! Où sont les habitans de cette » bourgade ? Pas un être dans les rues, » pas une porte ouverte! — Ah, je sais ce » que c'est, répond le marquis. Les ha- » bitans sont allés probablement à la » chasse au loup dans la forêt de Sercotte. » — Mais les femmes ne chassent pas le » loup. — Les habitans de Pithiviers » sont jaloux, et, quand ils s'absentent, » ils mettent leurs femmes sous la clef. » Je les aurai bientôt fait revenir j'aurai » bientôt fait ouvrir les portes. Vous avez » raison, mesdames, il faut qu'on vous » voie, et qu'on vous admire : je le veux » absolument. Marchez toujours; je vais vous rejoindre. »

Il court à l'Hôtel-de-Ville. Il n'y trouve

qu'un vieux concierge, qui n'a pas osé s'enfermer, parce que son médecin lui a promis une attaque d'apoplexie dans la journée, et que dans cet état on a besoin de secours. Le marquis va, revient, tourne, retourne, arrive au beffroi, et se met à sonner le tocsin. Aussitôt les coups de marteau se font entendre de toutes parts: ce n'est plus assez des verroux et des serrures, on cloue ses portes et ses volets. La cavalcade arrête; ceux qui la composent s'inquiètent; ils sont embarrassés et irrésolus. Vercelle prononce que le marquis a fait encore quelqu'étourderie. Il se rend à l'Hôtel-de-Ville, et il demande au concierge pourquoi on sonne le tocsin. Le concierge, à demi-mort de vieillesse, d'infirmité et de peur, répond qu'il n'en sait rien. Le marquis, persuadé qu'il a répandu l'alarme à trois lieues à la ronde, descend, et aperçoit le baron. « Eh bien! » mon ami, les portes s'ouvrent-elles? — » Au contraire, on les cloue. — En dehors? » — Non, en dedans... Quel homme vous

» êtes ! A-t-on jamais imaginé de sonner
» le tocsin pour se faire voir aux habitans
» d'une ville ? »

Ceux des hameaux voisins et des villages les plus proches commençaient à arriver armés de faux, de croissans et de pioches. Ils ne voient que deux dames à cheval, accompagnées de quelques messieurs, qui ne ressemblent pas à des perturbateurs du repos public. Ils leurs demandent ce qu'il y a d'extraordinaire à Pithiviers. On leur répond qu'on ne le sait pas, et on passe, en commençant à réfléchir sur les sottises des vanités humaines. Cependant le nombre des arrivans augmente à chaque minute. Nos dames commencent à trembler, et elles pensent que ce qu'elles peuvent faire de mieux, c'est d'aller aussi s'enfermer chez elles Leurs cavaliers ne peuvent se dispenser de les conduire; on rentre, on ferme les portes. Les reproches, les remontrances tombent sans relâche sur le marquis, et il répondait à chaque mercu-

riale : « Vous vouliez être vues, mesda-
» mes, et j'ai employé le moyen le plus
» sûr de vous satisfaire. En effet, vous
» avez été admirées par cent cinquante
» paysans au moins. »

Ces cent cinquante paysans allaient de rue en rue, et de porte en porte, criant sans cesse : « Tout le monde est-» il mort ici ? Pourquoi a-t-on sonné le » tocsin ? Que nous voulez-vous ? » On répondait à des clameurs, tellement générales qu'on ne pouvait distinguer un mot, en enfonçant clou sur clou de tous les côtés.

Bientôt les rues s'emplirent au point qu'il était impossible de circuler. L'homme dont le bonnet de laine allait tomber et qui levait la main pour le retenir ne pouvait plus ramener son bras, celui qui voulait se moucher ne pouvait porter son mouchoir au nez. Fort heureusement, ces messieurs n'étaient pas en linge blanc, et ils ne portaient pas de jabot.

Le bon Vercelle, désolé de ce qui se

passait, essaie encore de ramener la sécurité et l'ordre public. Il sort, et ne peut faire que quatre pas. Affligé de ce contre-temps, il lève ses grands yeux au ciel, et il aperçoit à une croisée d'en haut un vieux chevalier de Saint-Louis qui a aussi fermé sa porte, mais qui est accoudé entre deux paires de pistolets, et qui attend bravement le moment de défendre ses pénates; il ne sait encore contre qui. Le baron lui adresse la parole, la conversation s'engage; Vercelle apprend pourquoi on a condamné toutes les portes. Le vieux militaire sait comment on a sonné le tocsin. De grands éclats de rire suivent l'explication. Elle se répand de proche en proche; elle passe de bouche en bouche. On entrebaille une porte ici, une autre là; le rire se communique comme le bâillement et toute autre chose. Bientôt toute la ville retentit d'éclats prolongés et si violens que dix des habitans se démettent la mâchoire. Les paysans s'imaginent qu'on

s'est donné le mot pour se moquer d'eux. Ils entrent dans les maisons, et bientôt les maîtres ne savent plus où se placer chez eux. Ils répondent aux interpellation des paysans en leur riant au nez, et, pour calmer les mouvemens qu'excite un procédé aussi irrégulier, ils leur versent d'une main le vin du crû, en se tenant le côté de l'autre. Enfin, quand ce rire épidémique fut calmé, qu'on put s'entendre, et que quinze cents bouteilles de vin eurent été vidées, parce qu'il avait plu à un marquis de sonner le tocsin, la foule s'écoula peu à peu, et les oisifs reprirent le pavé, riches d'une mine inépuisable d'histoires et de conjectures. Si M. de Vitrac eût été là, il eût présenté à d'Oliban le mémoire du vin bu extraordinairement. Mais les habitans de Pitiviers sont hospitaliers et généreux; ils avaient ri, et ne s'occupaient plus de ce qu'il leur en avait coûté.

Cependant, se disaient-ils, quelles sont ces dames? Ce ne sont pas des laitières,

à la bonne heure; mais il faut bien qu'elles soient quelque chose. » Quel champ vaste et nouveau s'ouvre à l'imagination des habitans d'une petite ville! Quel malheur que la nuit et le besoin de souper les arrachent les uns aux autres! On se sépare, en se promettant bien de se réunir le lendemain.

Et le dimanche matin on se disait: « Si ces dames étaient les femmes de ces messieurs, bien certainement elles ne les auraient pas suivis ici. » Vous voyez qu'on connaît le cœur féminin en province. Ce sont nécessairement leurs maîtresses. Voilà ce qu'on avait dit de plus vrai dans toute la journée. Mais de quelles classe sont-elles? Et puis, sont-elles jeunes? sont-elles jolies? ont-elles de la tournure, de l'esprit?

On ne pense pas à déjeûner, et la grand'messe a sonné. Ces dames ne sont pas d'une piété exemplaire, mais toute manière de représenter leur convient. Elles sortent, appuyées sur les bras de

leurs amis; et Vercelle, qui est de toutes les parties, voltige de l'une à l'autre. Deux grands laquais en livrée ouvrent la marche. Ils portent, avec appareil, chacun un énorme coussin de velours cramoisi garni de crépines, de galons et de glands d'or. Deux autres valets marchaient derrière, portant un grand sac, semblable aux coussins, et dans lequel était une petite Journée du chrétien, reliée en maroquin et dorée sur tranche. C'est ainsi qu'une femme *comme il faut* allait à la messe en ce temps-là.

On aurait pu monter en voiture pour se rendre à l'unique paroisse de la petite ville. Mais on a la jambe fine, le pied mignon, et on ne veut rien perdre de ses avantages. La berline, attelée de six chevaux élégamment enharnachés, suit le cortége à une distance respectueuse, parce qu'on peut vouloir se promener en sortant de l'office; et un cocher de six pieds de haut sur trois de large, aux moustaches noires, à l'immense chapeau

bordé, commande sur la route la considération et presque le respect.

« Les avez-vous vus? — Qui ? — Le » colonel et ses dames. — Eh! non. — Ils » viennent de passer en grande pompe. » — Ah! mon Dieu, où sont-ils? — A la » messe. — J'y vais. — J'y cours. — Nous » y courons. » L'église s'encombre comme l'ont été les rues.

On ne portait pas alors de ces énormes chapeaux sous lesquels on ne peut voir une femme qu'autant qu'elle se renverse la tête de manière à se rompre une ou deux vertèbres. Ces dames étaient coiffées en cheveux, et les curieux les plus mal placés pouvaient au moins juger la chevelure et la chute des reins, ce qui est quelque chose. Nos belles avaient un œil à leur livre, et l'autre se portait circulairement de droite à gauche. Elles étaient l'objet de l'admiration générale; on vantait leurs charmes, leur modestie, qui déroutait les observateurs ; leur piété, qui paraissait si naturelle ! Les femmes

ne se trompent jamais sur l'effet qu'elles produisent, et ces dames jouissaient dans toute l'acception du mot. Personne n'avait déjeûné à Pithiviers, et on ne s'apercevait pas que l'heure du dîner n'était pas éloignée.

J'ai déjà dit que dans ce bas et pauvre monde il n'est pas de félicité durable. Un homme décoré du cordon rouge entre dans l'église, et détourne sur lui l'admiration, exclusivement dirigée jusqu'alors sur ces dames. Il s'avance d'un air grave, et on se range respectueusement pour lui faire place. Il aborde la comtesse.

« Madame, lui dit-il, je ne suis pas » rigoriste, vous le savez, mais je n'en- » tends pas que vous et moi soyons la fa- » ble du public. — J'espère, M. le comte, » que vous n'allez pas faire une scène » dans l'église.—Dans l'église ni ailleurs, » madame; mais on peut causer partout. » Voulez-vous bien me dire ce que vous » êtes venu faire à Pithiviers? — Mon-

» sieur, j'ai ici une filleule que j'aime » beaucoup et que je marie demain. Il » convenait que je fisse les frais du » trousseau, et j'ai été bien aise de venir » à la noce. — N'était-il pas encore dans » les convenances, madame, que j'en » susse quelque chose? — Vous étiez à » vos affaires ou à vos plaisirs; je ne » savais où vous prendre, et je vous ai » écrit un billet... — Que j'ai reçu douze » heures après votre départ. — Ce n'est » pas ma faute, monsieur. — Si vous » aviez mis moins de précipitation dans » vos démarches...—Je vous ai dit, mon- » sieur, qu'on se marie demain, et je » n'avais pas un moment à perdre. — Et, » dites-moi, madame, votre amie est-elle » la marraine du futur? — Non, monsieur; » mais il n'est pas décent qu'une femme » seule voyage avec des hommes, et j'ai » prié madame de Verneuil de m'accom- » pagner. — Vous avez trouvé là une » excellente garantie. Et où logez-vous, » madame? — Je me suis mise avec mon

» amie dans une très-petite maison...(Ici
» la comtesse lance un coup-d'œil significatif au baron.) — Où vous êtes mal
» à votre aise; mais cela ne durera pas.
» Vous voudrez bien, après l'office, monter avec moi dans ma chaise de poste
» et... — Pensez-vous à ce que vous dites,
» monsieur? J'ai ordonné les apprêts;
» mes invitations sont faites et acceptées.
» Voulez-vous vous donner ici la réputation de mari jaloux, m'obliger à manquer à ce qu'il y a de mieux en ville?
» — En vérité, madame, votre conduite
» est bien extraordinaire! — Vos procédés le sont bien davantage, monsieur!
» Croyez-vous qu'en vous épousant j'aie
» voulu me mettre en curatelle? — Plus
» bas, plus bas, madame; tout le monde
» a les yeux sur nous. — Chacun a son
» ton, monsieur; voilà le mien! »

Que pouvait faire M. d'Orfeuil en pareille circonstance? Se taire, et c'est ce qu'il fit. Vercelle avait tout entendu. Il sentait bien que lui seul pouvait tirer la

comtesse de ce mauvais pas. Cependant il est des choses dont un homme délicat n'aime pas à se mêler. Mais pouvait-il laisser cette dame dans l'embarras extrême où elle devait être quand il dépendait de lui de tout arranger?

Il lui fallait un prétexte pour sortir de l'église. Un baron peut être sanguin comme un roturier; le sang peut se faire jour à la messe comme ailleurs. Vercelle porte son mouchoir au nez et se retire. Il rencontre, au bas ds l'église, Zéphire, qui balançait nonchalamment un gros bouquet qu'il tenait à la main, et qui souriait agréablement à toutes les belles dont les yeux se tournaient de son côté. Le baron lui donne des ordres clairs, positifs et concis, et revient prendre sa place. Il parle à M. d'Orfeuil de la pluie et du beau temps, de la ville et de ses environs, de la guerre d'Amérique et de nos jeunes héros qui sont allés joindre les insurgés. Il y a beaucoup à gagner en faisant oublier à un homme qui a du

caractère qu'il a quelques raisons d'avoir de l'humeur; les premières idées se reproduisent sans doute, mais toujours plus faiblement.

Zéphire aura-t-il le temps de faire tout ce que lui a ordonné le baron? La comtesse était à peu près rassurée par un signe de son nouveau confident. Cependant une grand'messe, quoique bien longue, finit, et celle-ci pouvait finir trop tôt. L'amour-propre est de tous les états, et il vint au secours de la comtesse. La nouvelle de la présence des illustres étrangers avait passé jusqu'à la sacristie. M. le curé, homme très-respectable sous tous les rapports, avait pourtant, ainsi que je viens de le dire, son petit grain de vanité. Il avait trouvé, je ne sais où, un sermon inédit de Masillon qu'il avait débité une fois déjà avec un succès prodigieux. Il céda à la tentation de donner à ses nouveaux auditeurs une certaine idée de ses talens; il monta en chaire....... et voilà encore trois quarts d'heure de gagnés.

On sort. Madame d'Orfeuil prend amicalement le bras de son mari, et, confiante en sa fortune, elle le conduit chez elle. Le comte, qui a des prétentions à la finesse, parcourt toute la maison; mais les portes de communication sont masquées par des commodes et des glaces qu'on s'est empressé d'y placer. Julie arrive, parée des dons du marquis, et elle fait de longs remercîmens à sa marraine. La marraine jette nonchalamment la vue sur la liste de ceux qu'elle a invités pour à le lendemain, et trouve à côté de chaque nom : *accepté*. Zéphire a fait la leçon Julie, il a couru la ville; et bien qu'une invitation doive être précédée d'une visite, personne n'avait refusé, parce qu'on grillait de voir ces dames de près et de pouvoir juger leur esprit : on était connaisseur à Pithiviers.

Le comte savait intérieurement bon gré à sa femme d'avoir au moins respecté les bienséances et de se donner la peine de le tromper avec de certaines formes,

mais il ne voulait point passer dans son esprit pour un imbécille, et il lui dit : « Vous » avez bien envie, madame, que je me » prête à tout ceci; mais, pour que je ne » fasse pas de gaucheries, dites-moi si » c'est à dîner ou à souper que vous don- » nez demain. — Voyez ma liste, mon- » sieur, » balbutie la dame. Le bourreau l'avait vue, et il s'écria : « Il est bien ex- » traordinaire que vous vous souveniez » d'avoir été marraine il y a seize ans ; que » vous ayez pensé à faire des présens de » noces, et que vous ayez oublié ce que » vous avez écrit ce matin. — Oh ! je suis » distraite, monsieur. — Distraite au point » que vous ne savez plus que la liste n'in- » dique que des noms. Il serait très-mala- » droit que je prisse des informations sur » ce que je dois savoir maintenant comme » vous. Faites-moi le plaisir, madame, » d'interroger votre confident, et que » j'apprenne au moins quel est le repas » que j'aurai l'honneur de partager avec » vous. »

La comtesse était trop troublée pour avoir pu remarquer certain air d'ironie qui perçait malgré les efforts de son mari. Elle prend au sérieux ce qu'il vient de lui dire; elle lui passe les bras au cou, le presse contre son cœur, et lui jure, de la meilleure foi du monde, qu'elle ne veut plus vivre que pour lui. « Vous allez me » prouver, madame, la vérité de cette as» sertion. J'ai été bien aise de vous ap» prendre qu'on ne me trompe que quand » je veux bien l'être. Laissons de côté les » niaiseries que vous m'avez dites, et sui» vez-moi! » Il lui présente la main; la comtesse se laisse conduire. Le valet de chambre de d'Orfeuil fait moins de bruit que Zéphire, mais aussi il est aussi exact. La chaise de poste est là, et la comtesse recule en la voyant. « Mais, mon dîner, » monsieur.... — Ou votre souper, ma» dame. — Mais, vingt invitations...... — » Sont-elles plus à respecter que celle de » l'homme pour qui vous voulez vivre » désormais? » Et il tient, il serre la main

de la comtesse; il emploie la force, de l'air le plus riant, pour la faire monter en voiture, et il crie à Lisbé : « Faites les malles, et revenez demain à l'hôtel! » Le postillon fouette; on est parti.

Du moment où le comte d'Orfeuil était entré à l'église, d'Orville avait prévu une scène; mais il sentait combien il serait déplacé qu'il intervînt dans cette affaire. Il s'était borné à s'enfermer chez lui, et, l'oreille fixée contre la porte de communication, il n'avait pas perdu un mot de ce que s'étaient dit la comtesse et son mari. Il prévoit qu'on va lui enlever, avec la dame, l'espoir d'être maréchal-de-camp dans quelques années; il descend incertain, irrésolu.... Il était déjà trop tard.

Il entre chez le marquis, où il trouve le baron. Il répéte ce qu'il a entendu, et il exprime de vives craintes sur le calme apparent de d'Orfeuil. « Voilà la première » fois, dit Vercelle, qu'il m'arrive de faire » l'officieux dans une circonstance déli» cate; mais je suis corrigé et pour toute

» ma vie.—Et moi aussi, s'écrie d'Oliban.» Il sort, il court à la poste ; il se fait seller un bidet; il prend les premières bottes fortes qu'il trouve à l'écurie; il monte à cheval, il part; il joint la chaise de poste à une lieue de la ville; il fait arrêter le postillon

« Mille pardons, M. le comte, si je » me permets de suspendre votre course; » mais il y a ici du malentendu, et il est » bon de s'expliquer. Madame n'est pas » la marraine de Julie; c'est moi qui ai » payé les présens de noces, et qui don- » ne demain à souper, et, entre nous, » monsieur le comte, ce serait madame, » que soixante louis de plus ou de moins » ne valent pas l'humeur que vous mar- » quez à toute notre société. Ne la dépouil- » lez pas de son plus bel ornement, et rétro- » gradez, je vous en prie. — Avez-vous » fini, M. le marquis? — Oui, M. le comte. » — Fouette, postillon ! »

Voilà un homme bien extraordinaire! pensait d'Oliban; je lui fais des avances

amicales, je veux rétablir la paix entre sa femme et lui, et il me laisse là, au milieu de la grande route, sans daigner me répondre un mot. Oh! quel vice que la parcimonie! Je n'en croyais pas le comte atteint.

Et le comte disait à sa femme: « Peut-» être, cette fois encore, aurais-je pu fer-» mer les yeux sur vos écarts. Mais l'his-» toire que vous m'avez faite est connue » d'un fou qui ne manquera pas de la » publier, et je reviens irrévocablement au » parti que j'avais pris d'abord. — Et quel » est-il, monsieur? — Il y a dans Paris un » grand personnage qui ne vous refuse » rien. J'en connais un autre qui m'ac-» corde tout ce que je lui demande de » raisonnable, et que je ne paie pas aussi » cher que vous le vôtre. J'ai ici, dans » ma poche, un ordre sur lequel vous » serez reçue dans le couvent où je vous » conduis. — M'enfermer, monsieur! — » Quand on abuse de sa liberté, madame, » on ne doit pas la conserver. » La com-

tesse cria, pleura, promit, menaça. « Depuis que j'ai cessé de vous estimer, madame, j'ai repris sur moi l'empire qui convient à un homme raisonnable, et toutes les scènes possibles ne changeront rien à ma résolution. »

Ah! par exemple, je crois que voilà de la morale, et qui est marquée au meilleur coin!

Pendant que la comtesse courait ventre à terre à son couvent, le marquis, étonné et pensif, revenait à Pithiviers. Il ne s'attendait pas à la scène nouvelle qu'y s'y préparait.

Madame de Verneuil, confondue, terrifiée de l'enlèvement de la comtesse, n'avait plus un moment de repos. « Le comte d'Orfeuil, disait-elle, est un homme abominable. Son exemple entraînera tous les maris de la capitale, et pas une femme *sensible* n'y sera en sûreté. M. de Verneuil est un bon homme que je mène par le nez. Mais il ne faut qu'un homme *à système* pour

» lui monter la tête, et je veux éviter » ce coup-là. D'ailleurs, je ne peux res» ter seule ici au milieu de vous trois. » Faites mettre des chevaux de poste à » la berline; je veux partir à l'instant, à » la minute, à la seconde. »

Quand d'Oliban descendit de cheval, Rosette avait refait les malles; on les attachait derrière la voiture, et les chevaux étaient mis. Il combattit la résolution de son amie autant que son amour usé put le lui permettre. La dame, qui ne voyait que grilles et verrous, ne s'attacha que pour la forme à ce que le marquis lui disait; elle répondit gauchement, roidement, et elle partit, ne formant qu'un vœu, celui de n'être pas arrêtée au retour par une série d'événemens semblables à ceux qui l'avaient désolée sur la route de Paris à Pithiviers.

D'Orville et le marquis se regardaient d'un air qu'ils cherchaient à rendre dolent. C'est ainsi qu'une veuve paraît regretter son mari, et un mari sa femme.

Intérieurement, le comte et d'Oliban n'étaient pas fâchés d'être séparés de leurs anciennes amies sans qu'elles pussent leur faire le moindre reproche. Comme le veuvage est dur à supporter quand on est jeune et qu'on a contracté certaines habitudes, ces messieurs, en faisant le semblant de se pincer les lèvres et de se mordre le bout des doigts, se jetaient à corps perdu dans l'avenir. D'Oliban s'occupait de mademoiselle d'Apremont et des moyens de parvenir à un mariage agréable et avantageux. D'Orville pensait modestement que la fête du lendemain ne lui laisserait que l'embarras du choix.

« Ventrebleu! s'écria-t-il tout-à-coup, » toute la ville soupe ici demain; ces da» mes sont parties, et les invitations ont » été faites en leur nom! — Au moins, » dit le marquis, cette bévue-là ne sera » pas mise sur mon compte. — Je ne la » prends pas sur le mien, répliqua le » baron. J'ai cru devoir tirer la com-

» tesse d'embarras ; maintenant elle ne » doit plus rien avoir à espérer ou à » craindre, et les dames de la ville » danseront avec nous, ou ne danseront » pas, selon qu'elles le jugeront à pro-» pos. »

D'Orville était d'avis qu'on dansât : la réunion des beautés de Pithiviers était nécessaire à ses projets. On se lie plus facilement à un bal qu'en dix visites, et les femmes, qui ont aussi des projets, se gardent bien d'y être impénétrables. « Messieurs, dit le colonel, je suis chef » de corps, et c'est sur moi que tom-» bera le blâme, si en arrivant ici nous » commençons par manquer aux pro-» cédés les plus simples. Ces dames » sont parties : elles ont eu, pour s'y dé-» cider, des raisons de la plus haute » importance, à la bonne heure. Mais, » j'ai encore le temps de faire des visites, » et je veux aller partout. Je représen-» terai aux rigoristes que toujours un » commandant, quel qu'il soit, donne

» des fêtes, et que les dames les plus ré-
» servées ne font aucune difficulté de
» s'y trouver, même lorsqu'il n'est pas
» marié : la critique n'a rien à dire
» quand les censeurs eux-mêmes par-
» tagent ou un plaisir innocent, ou une
» faiblesse. Soyez tranquille, mon cher
» marquis; vos frais ne seront pas per-
» dus, et votre bal vous fera un honneur
» infini. »

Le comte prend avec lui Zéphire pour le guider, et il va de porte en porte. Vous avez vu quelquefois l'effet d'une traînée de poudre lorsqu'on y applique la mèche : la nouvelle du départ de ces dames s'était répandue avec la même rapidité. « C'est affreux, disait-on ici, on ne
» se joue pas plus impertinemment
» d'une femme comme il faut ! — Et moi,
» s'écriait-on plus loin, qui ai acheté
» deux aunes de tulle qui vont jaunir
» dans ma commode ! — Et ma guirlande
» de roses, disait une jolie petite demoi-
» selle, qui perdra sa fraîcheur avant que

» je puisse m'en servir! » Ma belle enfant, celles dont la nature vous a parée doivent se flétrir aussi. Jouissez-en pendant qu'elles sont dans tout leur éclat : faites un heureux.

La marchande de modes était prête à s'arracher les cheveux : on venait de contre-mander trois robes de crêpe; et elle avait mis le ciseau dans l'étoffe, et il fallait payer six ouvrières qu'elle avait prises pour lui aider. Ah! qu'est-ce que la vie!

Les visites du colonel arrangèrent un peu les choses. Les demoiselles ne demandaient qu'à danser, et il leur était fort égal que les belles dames de Paris fussent au bal ou non. Ce n'était qu'elles que les mamans voulaient voir, et les hommes, qui savaient leur Pithiviers par cœur, étaient piqués de ne pas jouir de la vue de deux femmes qu'ils avaient jugées charmantes. Et puis, on ne trouve pas tous les jours l'occasion de danser avec une comtesse et l'épouse d'un fermier-général.

Cependant les mamans sont influencées par leurs filles, les papas le sont par les mamans, et les jeunes gens par l'attrait du plaisir. Ainsi, les excuses, bien ou mal faites, du colonel furent admises partout, et chacun se disposa à déployer sa magnificence pour faire honneur à l'union de Julie et de Larose Firmin.

Enfin, ce jour tant attendu, si vivement désiré, jaillit du sein de l'éternité, pour me servir de l'expression du bon papa Mercier.

Julie gâta la nature en croyant l'embellir. Larose s'en aperçut; mais son amie jouissait de sa parure, et il n'était pas capable de lui imposer une privation. Il se consolait en pensant qu'il n'est pas d'usage qu'une mariée se couche avec une fraise plissée, un diadème de dentelle, un collier, des bracelets, des boucles d'oreilles et des bagues.

Thérèse était la seule femme de la ville qui se félicitait sincèrement du dé-

part de ces dames : toujours décidée à maintenir ses droits, elle était dispensée d'un combat dont l'issue aurait été incertaine. Elle s'était fait faire une béquille de bois de merisier dont le dessus était garni de velours rose, parsemé, dans le pourtour, de clous dorés. Elle s'était exercée à marcher dans sa chambre, et à prendre des airs intéressans. Elle s'étudiait devant une glace, et elle n'oubliait rien de ce qui lui était avantageux. Elle poussa la recherche jusqu'à essayer de sauter avec quelque grâce, parce qu'il y a des ruisseaux à Pithiviers, point de fiacre, et que madame de Verneuil était partie dans la berline.

Les trois officiers, dont le régiment n'était que de douze hommes, ne crurent pas que l'uniforme fût encore de rigueur. Les broderies les plus élégantes et les plus riches furent tirées des garde-robes, et le père Firmin, qui n'était pas entêté comme Thérèse, pria le marquis d'ouvrir la marche avec sa jolie fille, qui

n'avait plus que quelques heures à l'être.

Le cortége se met en marche. Les deux cent soixante-trois croisées de la ville sont garnies de spectateurs. Les dames n'ont pas eu la maladresse de s'y montrer en ajustement de bal. Il ne faut pas anticiper sur la surprise qu'auront ce soir M. le comte et ses officiers : d'ailleurs, on n'est pas fâché de faire voir qu'on a une garde-robe un peu montée.

Le chemin de la maison à l'église était jonché de fleurs et de verdure. Les polissons qui les avaient été prendre dans la campagne suivaient les gens de la noce, et demandaient un *pour-boire* comme une chose due. Les mendians s'étaient emparés des flancs, et faisaient entre eux un chœur lamentable. Thérèse répandait, en se rengorgeant, ses pièces de six liards à droite et à gauche. Larose donnait la petite pièce de six sous; le colonel et ses officiers lâchaient le petit écu; tout allait au mieux; chacun était content.

On était au bord d'un ruisseau, et Thérèse, occupée tantôt à distribuer ses aumônes, tantôt à reconnaître l'effe que la jolie figure du marié produisait sur les personnes qui étaient aux croisées, Thérèse voit le ruisseau au moment où elle y va mettre le pied dont elle peut se servir; elle se hâte d'avancer sa béquille; elle manque l'aplomb, sa jambe artificielle lui échappe; le pied malade porte à terre, Thérèse pousse un cri du diable; elle veut s'accrocher de ses deux mains au bras de Larose; elle est volumineuse et Larose, qui ne s'attend pas à un tel surcroît de pesanteur, chancelle et cède à l'impulsion que lui a donnée sa belle-mère. Pauvre Thérèse! Une toilette, qui lui a coûté deux heures de soins et de recherches, n'est plus présentable. Les polissons et les mendians rient, et Thérèse, outrée, après avoir distribué des aumônes, distribue des coups de béquille à ceux qui l'approchent de trop près. La marche est suspendue. Thérèse

jure qu'elle n'ira pas à l'église dans cet état épouvantable, et que sa fille ne se mariera pas qu'elle ne soit présente. Julie a la larme à l'œil; Larose ne sait à quel parti s'arrêter.

On était sous les croisées du président de l'élection. Madame la présidente était à une fenêtre, en peignoir du matin. Ce peignoir était garni par le bas d'une large dentelle, qu'une pauvre cuisinière, qui aurait bien voulu se coucher, avait passé la nuit à faufiler. Or, cette dentelle ne pouvait se voir de la rue. La présidente descend. Elle est à demi coiffée; un aimable désordre règne dans toute sa personne, et un pied très-passable est chaussé de la petite mule verte. Il y avait deux ans que le marquis de Bièvre avait dit à la reine, qui ce jour-là portait des souliers verts : *L'uni vert est à vos pieds*. Le mot était arrivé à Pithiviers depuis trois semaines, et toutes les dames à prétentions avaient adopté la chaussure verte.

Il y avait dans cette ville un maître de danse qui avait été laquais de Vestris, et madame la présidente fut bien aise de donner une haute idée des talens de M. *le professeur*. Elle adressa aux gens de la noce trois révérences prises dans le menuet du ballet de Mirza, et elle offrit très-poliment à Thérèse d'entrer chez elle, et de choisir dans sa garde-robe ce qui lui conviendrait. Thérèse a la maladresse de prendre une proposition faite de bonne foi pour une ironie. « En effet, » dit-elle en ricanant, les robes de ma- » dame m'iraient à merveille! Elle est » longue, et je suis courte; elle est » maigre, et j'ai de l'embonpoint.... Sa- » chez, madame, que j'ai des robes de » reste, et je ne demande qu'une demi- » heure à M. le marquis pour faire une » toilette nouvelle! »

Le comte d'Orville adresse à madame la présidente des excuses très-bien tournées sur l'impolitesse de la femme de charge : c'est à lui qu'il convient de

prendre la parole ; il a fait ses visites. Le bedeau arrive gravement, et dit plus gravement encore que le celébrant est prêt depuis un quart d'heure, et qu'il s'impatienterait, s'il ne craignait de manquer à la dignité de son ministère. Thérèse répète qu'elle ne demande qu'une demi-heure, mais qu'elle la veut absolument. Un capitaine de chasseurs n'a pas de raisons pour retenir ses mouvemens d'impatience, et d'Oliban s'écrie que les prétentions de la vieille sont ridicules, qu'on se passera fort bien d'elle, et il ordonna à Larose d'offrir son bras à la mère Firmin. La mère Firmin, piquée intérieurement de la préférence que s'était arrogée Thérèse, s'approche et se colle au bras de son fils.

« Ah! vous le prenez sur ce ton-là! » s'écrie Thérèse, rouge comme ses ru- » bans ponceau; vous allez voir... vous » allez voir..... vousverrez ! » On ne l'écoute pas; la noce se remet en marche, et Julie commence à sourire.

« Quel dommage, disait le marquis » au baron, que cette charmante fille » ne fût pas mariée aujourd'hui! Avec » quel abandon elle se livre aux mou- » vemens de son cœur! Cette vieille » Thérèse..... elle nous eût retenus là » deux heures, et je vais servir Julie et » Larose. Oh! je ressembleà Alexandre, » moi : je coupe le nœud quand je ne » peux le défaire. Jamais je ne suis em- » barrassé. »

On était placé; la cérémonie était commencée; le passionné Larose comptait par approximation les minutes qui devaient s'écouler avant que le prêtre prononçât l'imposant et si désiré *ego vos conjungo*. Je ne sais à quoi pensait Julie, mais elle regardait Larose; elle rougissait, elle baissait les yeux, elle les reportait sur l'ami de son cœur........ On fend la presse; il entre dans le sanctuaire; il remet au célébrant un papier, et se retire en saluant à droite, à gauche, et jusqu'à terre.

Le célébrant paraît interdit : il balbutie quelques mots que personne n'entend ; enfin, il élève la voix et déclare qu'il ne peut unir ces jeunes gens.

On s'approche de lui, on l'interroge ; Julie chancelle et perd l'usage de ses sens. En revenant à elle, elle apprend que sa mère, entêtée comme dix Bretons, a été chez un huissier, et qu'elle vient de mettre opposition au mariage. « Ah !
» monsieur le marquis, dit la pauvre pe-
» tite, en sanglottant, que ne lui accor-
» diez-vous la demi-heure qu'elle vous
» demandait ! — Oh, répète le baron, je
» suis comme Alexandre, moi : je coupe
» le nœud quand je ne peux le défaire. »

Et quel est le terme fixé par l'opposition ? Elle est illimitée, et elle annonce que le lendemain on fera connaître un empêchement *dirimant*.

Il faut s'en retourner ! il faut se séparer, pour être moins remarqué, et voilà encore une nouvelle pour les habitans de Pithiviers.

On entre à l'hôtel, ou à la maison, comme il vous plaira l'appeler. Larose est au désespoir; Julie est sans pouls et sans haleine; Thérèse a pris un costume nouveau aussi riche que le premier, et elle regarde les *désappointés* d'un air triomphant; le marquis lui lance des regards de fureur.

« Je ne m'émeus pas de tout cela, dit
» Thérèse en sautant sur sa béquille.
» Bah! j'en ai vu bien d'autres. Demain,
» le mariage se fera; je conduirai mon
» gendre, et je ne tomberai pas dans le
» ruisseau, parce qu'il y a des fiacres à
» Orléans, et j'en ai envoyé chercher un.
» —Demain, passe, murmurait la petite.
» Ah! M. le marquis, M. le marquis! »

Partout l'ordre est donné aux domestiques de se mettre en grande tenue. Ceux qui n'en ont pas, et c'est le plus grand nombre, enjoignent à leurs cuisinières de prendre à l'instant le bonnet et le tablier blancs. Des députations arrivent de toutes parts. On demande si

la rupture du mariage entraîne ou non la suppression du bal. D'Orville se hâte de faire répondre que le mariage est remis au lendemain, et que la fête destinée à célébrer le jour consacrera la veille.

En conséquence, à six heures du soir, les personnages invités couvrent les rues de la ville. Il semblait qu'on fît à Pithiviers une procession générale. Le colonel et ses deux officiers n'avaient pas encore pris leur café; il faut qu'ils s'imposent une privation, ou que les dames entrent dans la maison du milieu, sans y trouver personne pour les recevoir. Des chevaliers français sacrifient tout aux belles. Cependant, en quittant la table, le marquis murmurait : « Est-on jamais venu au bal à six heures! On dîne donc la veille dans ce pays-ci? »

Plaisanterie à part, l'assemblée offrait un coup-d'œil très-intéresant. Il y avait là plusieurs femmes très-jolies, et personne n'était ridicule. Les mamans de

province s'exécutent de bien meilleure grâce que celles de Paris. Elles avouent hautement leurs cinquante, leurs soixante ans. Les vieilles de la capitale s'imaginent que se persuader qu'on est encore jeune, c'est le faire croire aux autres.

Le marquis présenta à la compagnie Julie, qui ne pleurait plus depuis qu'elle savait que son bonheur n'était différé que d'un jour. Il ouvrit le bal avec elle. Le baron, tout à son amour pour sa Sophie, était avec tout le monde d'une grande politesse, et prenait peu de part aux plaisirs bruyans. D'Orville promenait de belle en belle un œil animé par le désir.

Vous n'avez pas oublié ce brave chevalier de Saint-Louis, qui, au milieu de l'alarme générale, se disposait à défendre seul ses foyers. Il avait à conserver quelque chose de bien plus intéressant que des lares ou des pénates.

Il avait eu un extérieur séduisant, et

il avait servi avec distinction. Les femmes aiment les jolis hommes, surtout quand ils sont braves; c'est très-naturel, et M. le chevalier avait eu en bonnes fortunes de quoi faire dix réputations. L'attrait du plaisir ne l'empêchait pas de donner à son instruction des momens qui, n'en déplaise au beau sexe, n'étaient pas ceux qu'il employait le plus mal. Les hommes l'estimaient : c'est faire en deux mots son éloge. Mais il faut payer un faible tribut à la faible humanité. Le chevalier avait vieilli sans s'en apercevoir; son imagination joignait le printemps à l'automne de sa vie, et il disait souvent que les femmes n'avaient plus de *sensibilité*. Il n'avait d'autre faiblesse que de se croire encore ce qu'il était il y avait trente ans, et une demoiselle fort jeune, fort jolie, fort éveillée, le confirma dans la bonne opinion qu'il avait de lui-même; il l'épousa. C'est ainsi que finissent les vieux garçons. Ils ne réfléchissent pas que le chapitre des accidens, auquel,

dans le bel âge, ils ont fourni tant d'articles, n'est pas encore clos, et que la loi du talion, qui n'est pas de *droit*, s'exerce partout de *fait*.

Pendant la bagarre, Vercelle avait causé un moment avec le chevalier. Il chercha à se lier avec un homme dont la physionomie prévenait; il trouva sa conversation amusante et sensée à la fois; il s'attacha à lui, et ne le quitta que lorsque le jour vint séparer les danseurs.

Sa petite femme promenait ses yeux charmans d'un officier à l'autre. Elle savait du mariage tout juste ce qu'il en faut pour soupçonner ce qu'il peut être. Une certaine émotion qu'elle ne pouvait définir l'agitait fréquemment, et semblait ne chercher qu'à croître. L'air sérieux du baron le lui fit prendre pour un philosophe. D'Oliban, allant de belle en belle et ne s'arrêtant à aucune, lui rappela le papillon; les regards

soutenus et passionnés de d'Orville fixèrent enfin son attention. Pauvre chevalier !

Vous savez que la nature s'est plu à combler notre colonel de ses dons, et vous connaissez ses projets. Agathe fit sur lui l'impression qu'il produisait sur elle. L'aimable enfant ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait; d'Orville avait de l'expérience, et il était pénétrant. Il danse souvent avec Agathe; il hasarde de ces mots que l'innocence n'entend pas précisément, mais qu'elle cherche à interpréter quand l'homme qui les lui adresse a le bonheur de plaire. D'Orville pressait tendrement une main qui ne répondait pas encore, mais qu'on ne pensait pas à retirer. Il prévit facilement ce qu'il pouvait arriver, et lorsque les personnes furent assises autour d'une table qui couvrait un superbe ambigu, il se leva et dit : « Mesdames et mes- » sieurs, le marquis, mon camarade,

» célèbre aujourd'hui la veille du ma-
» riage ; permettez-moi de fêter le jour,
» et veuillez embellir cette soirée de
» votre présence. »

Deux bals de suite ! Voilà qui est embarrassant. La robe qu'on a mise pour celui-ci a perdu sa fraîcheur, et on n'a pas deux costumes de fête. On changera bien la guirlande de fleurs qui en orne le bas, et le ruban qui l'accompagne. Mais la robe.... la robe?... Eh bien ! on la nettoiera, on l'empèsera, on la repassera, et elle ira. Après ces réflexions sommaires, l'invitation est généralement acceptée.

Julie n'a eu que deux heures à donner au sommeil, et elle les a usées à penser. Insomnie d'amour est si douce que la petite, en se levant, ne regrettait pas les douceurs du repos. « Maman,
» disait-elle en se parant, est-ce bien
» aujourd'hui que je me marierai? —
» Prenez garde, disait Vercelle au
» marquis, qu'il se présente encore ce

» matin un nœud gordien; gardez-vous » surtout de le couper. »

Le fiacre qu'on a été chercher à Orléans est à la porte. Le beau Larose regarde Thérèse et le marquis d'un air suppliant. Il leur dit de ses grands yeux pleins d'amour : « Plus de délais, je vous en conjure. » Thérèse lui répond en s'appuyant sur son bras; elle descend; elle monte en voiture; elle prend la place d'honneur; elle ne s'informe pas si on la suit ou non; elle arrive; les gens de la noce sont sur ses pas; la cérémonie commence; elle se termine enfin. Larose embrasse sa femme, et il n'a plus rien à redouter.

Le marquis n'a pas trouvé la moindre occasion de nuire en voulant obliger. Cependant il a retardé ce mariage de vingt-quatre heures; il est cause que ce soir il y aura un bal encore, et combien un bal de plus avance certaines affaires! Je ne sais pas trop ce qui arrivera au brave chevalier; mais il est dans une

position critique, et c'est d'Oliban qui l'y a mis.

Les mariés sont admis à l'honneur de dîner avec M. le comte, M. le marquis et M. le baron. « Nous aimons, disaient » les deux premiers, à nous rappeler » quelquefois l'égalité primitive.—Ma » foi, messieurs, leur répondit Vercelle, » si un duc et pair ne trouvait pas de » rubanier pour frapper son cordon bleu, » de brodeuse pour faire son crachat, » de tailleur pour l'habiller, de cordon- » nier pour le chausser, de lingère pour » lui faire des chemises, il perdrait » beaucoup de sa dignité, et il serait » fort aise qu'un fort de la halle, si » dans ce cas il pouvait y en avoir, vou- » lût bien le protéger. Estimons le tiers- » état, sans lequel nous ne serions rien; » persuadons-nous bien qu'un gentil- » homme ne déroge qu'en vivant avec » des fripons ou des gens vicieux, et, » malheureusement pour eux, le vice » et la friponnerie ne se dérobent pas

» à mes yeux sous un habit brodé. »

Vraiment, notre baron gagne à se faire connaître. Je ne lui croyais pas tant de raison. Il m'inspire un vif intérêt, et je désire qu'il épouse sa Sophie, en dépit de tous les marquis du monde. Je tâcherai d'arranger cette affaire-là.

Il y a dans Paris un amour de convention qui se loge dans la tête. Il la monte, il l'échauffe, et, quand il a frappé l'imagination, il produit extérieurement les mêmes effets que lorsqu'il est dans le cœur. L'homme qui attaque a des impatiences, des mouvemens brusques: sa conversation est sans suite; il porte involontairement les yeux sur l'objet qu'il désire, et ses regards ont une expression qu'il ne pense pas à modérer. Il suit tous les mouvemens de la beauté; il pénètre ses fantaisies; elle est obéie avant d'avoir parlé. La femme qui aime, mais qui se défend encore, est réservée; tout en elle est étudié; elle n'a qu'un objet, c'est de se rendre impéné-

trable. A-t-elle cédé? Le souvenir du bonheur, l'espoir de le voir renaître, l'importance du sacrifice qu'elle a fait, la crainte tardive de trouver un ingrat, tout l'émeut, tout l'agite; elle n'est plus maîtresse d'elle-même, elle se décèle à chaque instant. L'homme heureux se possède au contraire, parce qu'il n'a plus rien à espérer, à désirer; et un connaisseur qui prend la peine d'observer peut compter les couples amoureux qui se trouvent dans un salon, et décider où en est chaque intrigue.

D'après cet aperçu général, vous savez ce qui se passe au bal entre Agathe et d'Orville. Il se contraignait si peu que les femmes les moins pénétrantes le jugèrent très-amoureux, et, dans un cerveau féminin, une idée en amène mille autres. On regardait alternativement le comte, la jeune dame, le bon chevalier, qu'on plaignait déjà sincèrement, et qui seul ne voyait rien, parce que le baron

s'était encore emparé de lui. Oh ! que ces dames étaient heureuses! Quelle découverte dans une petite ville ! J'en connais une où il n'est pas permis aux femmes de parler avec quelque abandon qu'à leurs proches parens. Reçoivent-elles deux fois de suite un homme qui leur est étranger, vite on en fait leur amant, quelque soit son âge. Mais leur conduite est irréprochable ; mais cet homme a soixante ans, l'imputation est absurde ; n'importe, il faut parler, et on parle avec un plaisir, une malice!... jusqu'à ce qu'un nouvel incident fasse oublier celui-ci.

D'Oliban, malgré son étourderie, s'était aussi aperçu de quelque chose, et dès lors il n'avait pas perdu de vue son colonel. En allant et venant, il lui adressait de ces mots qui ressemblent à de la finesse, et il l'éclaira sur le danger auquel il était exposé. Il trembla en pensant que le marquis pouvait l'avoir pénétré, et il changea aussitôt de conduite. Il s'éloigna d'A-

gathe, et parut s'attacher à une dame qui n'était ni grande ni petite, ni grosse ni maigre, ni laide ni jolie, ni sotte ni spirituelle, mais dont l'ensemble était assez passable pour qu'on pût lui sacrifier huit jours. Il pensait, avec quelque raison, que l'amour-propre d'Agathe le sauverait de la jalousie, et que, s'il avait fait naître le soupçon, il se partagerait et deviendrait incertain, irrésolu. Mais, malgré lui, ses yeux cherchaient Agathe, et il crut apercevoir dans les siens de l'humeur et de l'impatience. Il sortit, passa dans son cabinet, et écrivit un billet très-tendre dans lequel il développait ses motifs. Il invitait la jeune et tendre Agathe à se défier surtout de la pénétration du marquis, qui pourtant n'en avait pas trop.

Il remit ce billet avec assez d'adresse en dansant avec celle à qui il l'adressait. La simple, l'ingénue, la presque innocente Agathe aurait été fort embarrassée, si dans ce bon temps-là les femmes n'eussent porté des poches. Le billet

échappa à tous les yeux, et vous prévoyez bien que la contre-danse terminée, Agathe eut besoin de sortir à son tour. Les recommandations de d'Orville, le motif de ses assiduités auprès de la dame que je viens de vous dépeindre, lui déplurent d'abord : ce billet aurait été passable, tout au plus, si elle avait dit : J'aime. Mais elle réfléchit que le moment était vraiment critique, qu'il était essentiel qu'elle connût le marquis, et qu'une chose déplacée dans telle citconstance est impérieusement commandée par telle autre. Agathe est ingénue, et cependant je commence à lui croire d'heureuses dispositions.

D'Orville savait qu'il était indispensable que l'amant de la femme soit bien avec le mari. En conséquence, il s'approcha du chevalier; il lui fit toutes les avances qui pouvaient flatter son amour-propre, et il n'en eût pas éprouvé le moindre mouvement qu'il se fût laissé prendre aux marques de politesse, d'intérêt

même qu'il recevait du colonel, homme de qualité.

Le marquis ne dansait plus, il observait, et rien ne lui était échappé que le billet. L'impassible sang-froid d'Agathe l'étonnait, le révoltait. « Il est impossible pensait-il, qu'elle aime ce mari-là, et elle a un cœur. Qu'en veut-elle faire, si elle le refuse à d'Orville? le donner à quelque avocat, quelque médecin, quelque marchand! Mon colonel aurait pour rival heureux un petit citadin! Oh! parbleu! j'y mettrai bon ordre. Mais ne précipitons rien, ne faisons pas de bévues; elles sont souvent difficiles à réparer.

Les jeunes mariés s'étaient retirés aussitôt que les bienséances le leur avaient permis. Quel lit que celui que l'amour a jonché de myrtes et de roses, dont il éloigne la cupidité et la crainte du lendemain! Quel bonheur que celui qu'on peut avouer sans rougir! Délire heureux, ivresse du cœur et de l'âme, pourquoi n'êtes-vous pas éternels

CHAPITRE III.

Le régiment se forme.

D'Orville, se défiant plus que jamais du marquis, faisait le tour de la ville pour arriver chez le chevalier. Il multipliait ses visites pour qu'on ne lui attribuât aucune vue particulière. Il rencontrait d'Oliban dans la société, et il affectait en sa présence des empressemens si peu naturels qu'ils ne pouvaient pas même tromper la vanité de celle à qui ils s'adressaient. Il redevenait lui-même quand il était auprès d'Agathe. Le chevalier aimait beaucoup le piquet, le comte faisait sa partie; il écartait ses *as*, et le marquis voyait tout cela. Il donnait fréquemment à dîner; il avait soin d'inviter plusieurs dames; ces petites fêtes paraissaient offertes à toutes; mais les hommages secrets étaient pour Agathe, elle en jouissait, comme La Vallière des fêtes

brillantes que son roi ne donnait que pour elle.

Au reste, le comte tenait une maison montée, et on avait pour lui la plus parfaite estime. Le chevalier était enchanté de ses manières, et il lui répétait souvent qu'il regrettait de ne pouvoir lui rendre les jouissances qu'il procurait à sa femme. Sa femme se chargeait de cela.

Cependant, les recrues arrivaient; il fallait organiser et instruire le régiment. D'Orville devenait réellement amoureux: il est si doux de faire faire le premier faux-pas à une femme! D'Orville aurait voulu donner tous ses momens à l'amour. Il sentait d'ailleurs son insuffisance; il était paresseux comme le sont tous ceux qui n'ont besoin de rien, et il joignait des qualités à quelques défauts. Il avait celle de se connaître en homme, et il avait jugé Vercelle. Il demanda et il obtint pour lui une commission de capitaine aide-major; il le chargea de tout, et se réserva le commandement des gran-

des manœuvres. Les arrivans ne savait rien, et cet arrangement donnait au colonel trois ou quatre mois encore, qu'il comptait bien consacrer à l'amour.

L'œil scrutateur du marquis lui déplaisait infiniment. Il ne manquait pas de le dépeindre à chaque officier qui arrivait au régiment. « C'est le meilleur homme » du monde, disait-il; il est même fort » aimable quand il veut s'en donner la » peine, mais il est curieux et toujours » empressé de se mêler des affaires d'au- » trui. Si vous lui dites un mot des vôtres, » il vous fera tourner la tête. »

Rien de plus gauche encore que cet avis charitable. Si d'Oliban s'était mêlé des affaires de cinq à six de ses camarades, son attention ne se serait pas portée exclusivement sur Agathe et le colonel. Ces messieurs étaient réservés, et quelquefois même silencieux avec lui. Mais le marquis les traitait souvent, et on ne dîne pas sans dire un mot. Plusieurs de ces officiers étaient instruits et servaient depuis

long-temps; ils aimaient toujours la conversation sur l'art militaire. Ce sujet avait le double avantage de les amuser et de dérouter la curiosité.

Ce genre d'entretien ne convenait pas au marquis. Il voulait bien traiter splendidement, mais il prétendait qu'on l'amusât, et il n'entendait rien aux marches, aux contre-marches, aux attaques, aux retraites dont on parlait sans cesse autour de lui. « Ma foi, messieurs, leur » dit-il un jour, j'ai étudié particulière- » ment l'attaque et la défense des places; » cet art-là en vaut bien un autre, et je » ne serai pas aussi long que vous dans » mes dissertations. Je viens au fait, et je » termine en quatre mots. Regardez mon » toupet : ce fer à cheval que Zéphire » crêpe si agréablement, ce fer à cheval » est le fossé qui sépare la ville de la cita- » delle. La ville est prise; je fais appor- » ter les fascines; je comble le fossé, je » donne l'assaut à la citadelle; je m'en » empare, et tout est fini. Allons, mes-

» sieurs, parlons à présent de nos plai-
» sirs si nous en avons, et de nos affaires
» si elles sont gaies. »

Les convives étaient étourdis de cette sortie. Ils se regardaient d'un air qui signifiait: « Se moque-t-il de nous avec son fer à cheval, ses fascines et sa citadelle? S'il parle sérieusement, quel camarade nous a-t-on donné là? C'est quelque nomination de femme. » La comtesse avait aussi fait nommer le baron; il avait du mérite, mais elle ne le connaissait pas, et, n'eût-il pas su distinguer sa main droite de la gauche, il n'en eût pas moins été capitaine. Avis aux ministres nés et à naître!

D'Oliban voyait toujours avec dépit la feinte indifférence d'Agathe. Le comte était loin d'être malheureux; mais il avait instruit la jeune femme, il avait trouvé un élève docile et plein de dispositions. D'ailleurs, il ne la voyait ordinairement que chez elles, et les femmes qu'elle recevait ne pouvaient lui donner d'inquié-

tude. Elle était donc impassible, autant peut-être par tempérament que par calcul.

La prudence fait commettre des fautes comme l'imprévoyance. Si le comte eût moins redouté le marquis, il n'eût pas prévenu Agathe contre lui; d'Oliban eût deviné le bonheur de son colonel, et il se fût tenu tranquilles. Mais il ne concevait rien à la froideur marquée de la dame; il se confirmait chaque jour dans l'opinion qu'elle devait avoir une intrigue, et il jura de la découvrir et de venger son colonel de dédains qu'il ne méritait pas.

En conséquence, il chargea Zéphire d'épier ceux qui allaient chez le chevalier, et de distinguer l'homme qu'il reconnaîtrait être le plus assidu. Pour se dissiper en attendant le moment de la vengeance, il résolut de faire connaissance avec M. d'Apremont. Il fit mettre des chevaux à sa chaise de poste, et partit.

Vercelle se trouvait cloué à la gar-

nison, et le plaisir d'être utile le dédommageait d'un travail soutenu et continuel. Cependant, en organisant, en instruisant sa troupe, il s'occupait de Sophie; son image était gravée dans son cœur, et il agissait dans l'obscurité et le silence.

Madame Descourtils lui avait permis de la voir quand elle serait de retour au château d'Apremont. Il avait cru pouvoir, en arrivant à Pithiviers, la remercier par une lettre polie, animée et spirituelle, par une de ces lettres qu'une femme bien élevée peut recevoir et auxquelles elle ne se dispense pas de répondre. Rien de relatif au projet de mariage dans cette correspondance. Mais les expressions de la jeune veuve étaient faciles à entendre par un homme prévenu, et c'est ce qu'elle voulait. Le baron savait qu'il était toujours aimé, et qu'il n'était pas le seul que l'avenir tourmentât. On lui avait dit clairement qu'on était, depuis quinze jours, tourmenté d'un rhume affreux, que cette indisposition avait

seule empêché ces dames de retourner au château, qu'on espérait se mettre en route sous peu de jours, et que mademoiselle d'Apremont se portait à merveille. Le baron prenait patience, et il commandait l'exercice, il dirigeait le manége, l'habillement, l'équipement des chevaux, en attendant le jour où il reverrait celle qui lui était plus chère que sa vie.

Le marquis avait déjà fait quelques voyages à Apremont. Il avait cherché la généalogie du seigneur dans le dictionnaire de la noblesse, et il se l'était gravée dans la mémoire : il a prouvé qu'il en avait beaucoup, par la facilité avec laquelle il avait retenu la leçon de guerre de siéges que lui avait donnée Zéphire. Il cherchait et trouvait assez adroitement l'occasion de parler des d'Apremont, de leurs actions d'éclat, et il flattait singulièrement l'amour-propre du seigneur actuel en se faisant raconter les affaires de la guerre de Corse, où il

avait figuré. M. d'Apremont l'aurait jugé l'homme du monde le plus intéressant s'il avait eu seulement dix quartiers de noblesse : il s'en fallait de quelque chose.

Il ne partait pas qu'on ne l'invitât à revenir promptement. Il buvait assez faiblement avec le seigneur, il chassait avec lui, tant bien que mal ; mais il chantait, en second dessus, la chanson gaillarde ; M. d'Apremont ne s'apercevait plus de l'absence de sa fille. Il en parla un jour, cependant, et avec intérêt. Le marquis fit d'elle l'éloge le plus complet, et le papa lui demanda d'où il la connaissait.

D'Oliban rappela ce qu'il avait remarqué au bal chez la comtesse ; il s'exprima avec une chaleur factice qui produisit cependant un grand effet. M. d'Apremont commença par froncer le sourcil en pensant à l'inégalité des conditions. Cependant il réfléchit bientôt que cinquante mille écus de rente peuvent couvrir une tache ; qu'il serait agréable pour

lui d'avoir un gendre qui sût par cœur l'histoire de sa famille, qui la respectât, qui d'ailleurs ne haïssait ni le vin ni la chasse, et qui chantait le couplet grivois. Il résolut de voir venir le marquis, et même de l'encourager, si cela devenait nécessaire

Le marquis allait seul à Apremont, parce qu'il avait ordonné à Zéphire, qui n'en faisait rien, de surveiller la maison du chevalier. Ses démarches étaient ignorées à Pithiviers. Le comte était enchanté de ses absences; le baron avait trop d'affaires pour remarquer quelque chose. Le sort semblait conjurer contre ce cher Vercelle.

On peut tout calculer quand on a le cœur froid. D'Oliban s'apercevait de ses progrès sur l'esprit de M. d'Apremont, et, un jour où il le trouva plus affectueux qu'à l'ordinaire, il hasarda de demander la main de Sophie. M. d'Apremont lui sourit : c'était répondre, et le marquis entra aussitôt dans le détail des avanta-

ges qu'il comptait faire à sa future épouse. D'abord il ne voulait pas de dot. Le papa avait soixante-dix ans, et la succession ne pouvait tarder à s'ouvrir. Mais la condition *sans dot* était entraînante pour un vieux seigneur qui aimait la représentation et qui pouvait marier sa fille sans rien diminuer de son train.

Le marquis assurait à Sophie cinquante mille livres de rente en douaire; il se chargeait du trousseau, de tous le frais, et les présens de noce devaient être magnifiques. Encore des présens de noce! Vous le voyez, je justifie mon second titre.

Quel père eût résisté à cela? « Ma fille » est à vous, dit le vieillard au marquis » en lui pressant la main. Mettons-nous » à table, et sablons le vin du marché. »

Il est de règle, en pareil cas, que le moins attaché à sa prétendue témoigne le plus vif empressement de la voir. D'Oliban s'exprima d'une manière assez naturelle; la physionomie joua même

un peu. « Ma nièce est très-enrhumée, » lui dit M. d'Apremont ; cette indisposi» tion retarde le départ de ces dames. » Mais il n'y a pas d'obstacles pour moi. » Je vais donner à ma fille l'ordre de re» venir, et il faudra bien que sa cousine » la suive. — Cela serait un peu dur. » Chargez-moi d'une lettre dans laquelle » vous développerez vos vues, et le mo» ment où je la remettrai à l'adorable » Sophie sera le plus beau de ma vie. — » Vous avez raison, mon gendre ; voilà » ce qui concilie tout.

Et M. d'Apremont écrit une longue lettre dans laquelle le bon sens ne brillait pas trop, mais où l'on trouvait facilement la volonté d'un père qui n'a pas l'habitude d'éprouver la résistance.

D'Oliban retourne à sa garnison, étourdi de l'excellent mariage qu'il va faire. Il donne un souvenir à madame de Verneuil, à qui il la doit, et il se promet de lui en marquer sa reconnaissance à la première occasion qui s'en offrira.

Il comptait employer une partie du premier jour à courir la poste, et le reste à se reposer; la matinée du lendemain, à faire sa toilette et à lire quelques lettres de Saint-Preux pour se monter la tête; l'après-dîner, à faire sa cour; la troisième journée, à acheter la corbeille et à revenir à Pithiviers.

Il lui fallait un congé. Il cherche, il trouve son colonel chez le chevalier. Il lui adresse sa demande; elle lui est aussitôt accordée : il eût demandé un mois qu'il l'eût obtenu avec la même facilité.

La politesse ne lui permettait pas de se retirer avant que de s'être assis : il se rend à l'invitation du chevalier. Madame faisait une *impériale* avec d'Orville. Du moment où le marquis se présenta, les yeux se turent, les pieds et les genoux devinrent immobiles : ceci était très-bien vu; mais Agathe poussa les choses trop loin. D'Orville abattit trois *impériales;* la jeune dame jeta les cartes au plafond, et se retira dans un coin, où elle eut l'air

de bouder. Le comte alla lui porter des paroles de paix ; elle y répondit en lui donnant sur les doigts des coups d'évantails si vivement appliqués que le petit meuble vola en morceaux. Le chevalier intervint et gronda sa femme bien doucement. D'Oliban sortit furieux.

« Qu'est-ce donc, disait-il, que cette » espèce de belle Arsène qui traite mon » colonel comme un autre Alcindor, par-» ce qu'il est aussi sottement patient que » lui? Oh! il faut un charbonnier à cette » femme-là, et il s'en trouvera un... Zé-» phire! — M. le marquis? — Rends-» moi compte de ce que tu as observé à » l'égard de ceux qui vont assidûment » chez le chevalier. » D'Oliban s'imagine que son valet de chambre s'est occupé de lui : il avait bien assez de ses propres affaires. Madame la présidente avait une femme de chambre très-jeune, très-jolie, très-innocente, et M. Zéphire s'était chargé de son éducation. Il lui montrait à lire et à faire ses quatre règles. Les le-

çons étaient données dans une espèce de trou qui s'appelait l'antichambre. Quoi de moins suspect qu'un jeune homme qu'on reçoit dans un réduit obscur qui sans cesse est ouvert à tout le monde! Mais on était méthodique à Pithiviers ; les visites ne s'y faisaient qu'à des heures convenues, et ce n'était pas celles-là que choisissait M. Zéphire pour s'ériger en professeur. Il voulait de l'attention, de la docilité ; il fallait donc qu'il évitât tout ce qui pouvait distraire mademoiselle Augustine. Aussi elle fit des progrès si rapides qu'en peu de jours elle en vint à sa multiplication, et dès-lors elle fut aussi savante que son maître.

Vous sentez bien que le *professeur*, fatigué des leçons de la journée, aimait mieux s'aller coucher que de se mettre en vedette à la porte du chevalier. Cependant il fallait répondre quelque chose, et, avec certaines gens, il vaut mieux dire une balourdise que se taire : on prouve du moins qu'on a fait de son mieux.

« Monsieur, dit Zéphire, deux fois de
» suite j'ai vu entrer à minuit, chez le che-
» valier, un homme.... — A minuit! Oh!
» la petite prude! Et comment cet hom-
» me est-il fait? comment est-il mis? —
» Monsieur, il porte un grand chapeau
» rond, et il est enveloppé dans un man-
» teau gris, ce qui fait que je n'ai pu ju-
» ger sa figure et sa taille. — Mais, que
» présumes-tu qu'il puisse être? — Mon-
» sieur, il marche incliné comme s'il cher-
» chait des épingles, et il porte les mains
» en avant comme s'il tenait et qu'il vou-
» lût mettre en place.... Enfin, monsieur,
» je conjecture que c'est un apothicaire.
» — Un apothicaire! Une femme de con-
» dition s'abaisser jusque-là. — Eh! mon-
» sieur, telle femme de condition peut
» être fille du cocher de son père, com-
» me certaine femme de chambre peut
» être fille de qualité, sans le savoir. —
» M. Zéphire, vous ne croyez pas à la
» vertu des femmes? — Pas excessive-
» ment, M. le marquis; et vous? — Je

» crois que le faquin m'interroge! C'est
» assez; laissez-moi !

« Un apothicaire ! un apothicaire !
» Oh ! mon cher d'Orville, je vous ven-
» gerai de l'ignoble préférence qu'on lui
» donne sur vous ! Petite bégueule ! pe-
» tite sotte !..... Quelle heure est-il ?....
» onze heures.... Zéphire, Zéphire ! —
» Monsieur, me voilà. — Enveloppe-toi
» dans une redingote, prends un gros
» bâton, et suis-moi. »

Le marquis se travestit lui-même, et, accompagné de son écuyer, il va droit à la rue qu'habitait le chevalier. L'auvent d'un marchand de drap leur sert de retraite à tous deux, et ils y attendent l'amant fortuné. « Que voulez-vous,
» monsieur, que je fasse de ce gros bâton?
» dit Zéphire bien bas. — Tu le casseras
» sur le dos de l'insolent apothicaire. »
S'il ne doit servir qu'à cela, pensait le valet de chambre, il rentrera vierge au bûcher.

Pas du tout, un homme droit comme

un jonc, léger comme l'hirondelle, s'avance lestement et se dirige vers la maison du chevalier. « Vois-tu, vois-tu, dit » le marquis, comme l'apothicaire se re» dresse! c'est pour n'être pas reconnu. » Avance, et frappe au moment où il » mettra la main sur la porte, car il ne » faut pas faire ici de *quiproquo*. — Et » vous me répondez des suites, monsieur? » — Eh! sans doute. » Allons, pensait Zéphire, apothicaire ou autre, il passera.

L'apothicaire, très-intéressé à bien voir, s'aperçoit qu'on l'observe, et il double le pas. Zéphire craint que le dos roturier ne lui échappe, et il court de toutes ses forces. Les rues de Pithiviers n'étaient pas très-bien tenues alors. Un pavé sorti de son orbite fait trébucher Zéphire; il tombe; son bâton échappe de sa main, et va frapper les jambes de l'apothicaire, qui se précipite sur la porte; elle s'ouvre, et se referme à l'instant.

« Parbleu! s'écria Zéphire en se rele-

» vant, il est fort désagréable pour moi
» de m'estropier en voulant bâtonner un
» homme qui ne vous a pas fait de mal
» et que vous auriez bien dû laisser agir
» à son gré. — Te tairas-tu, criard? —
» Eh! monsieur, je voudrais vous voir
» crotté de la tête aux pieds, et meurtri
» de tous les côtés, par-dessus cela. Je
» n'oserai me montrer de huit jours. —
» C'est bon, c'est bon.... M. le chevalier,
» M. le chevalier.... Est-il sourd? M. le
» chevalier, M. le chevalier!.... Ah! mon
» Dieu! il ne m'entends pas... M. le che-
» valier, M. le chevalier! — Eh bien!
» qu'est-ce? — Comment vous portez-
» vous? — Ah! c'est le marquis! Eh! qui
» diable vous pousse à venir vous infor-
» mer de ma santé à minuit? — Je viens
» de voir entrer chez vous un apothi-
» caire, et j'ai pensé que vous ou mada-
» me.... — Un apothicaire!... Je crois que
» madame dort profondément; je vais
» m'en assurer. »

Aussitôt on entend crier de l'intérieur.

Au secours, au voleur, au voleur, au secours. « Je n'y comprends plus rien, dit » le marquis à Zéphire. — Ni moi non » plus, monsieur. — L'affaire se complique furieusement. Sans doute le chevalier rosse l'apothicaire, et peut-être sa » femme; voilà bien ce que je voulais. » — En ce cas, monsieur, nous n'avons » plus affaire ici; retirons-nous, croyez-moi; le dénoûment se fera bien sans » nous. — Tu as raison; viens, suis-moi. »

Mais, en effet, que se passe-t-il donc chez M. le chevalier? Je crois que, pour être clair, il faut que je prenne les choses de plus haut.

Le comte était mieux avec sa petite Agathe; mais il ne suffit pas de dire j'aime, de se regarder d'une certaine manière et de se caresser le bout du pied quand on a des témoins. D'Orville avait un domestique assez adroit, qui, pour complaire à son maître, faisait sa cour à la cuisinière du chevalier, laide, mais laide à faire fuir un héros. La

demoiselle avait cru ne devoir pas laisser échapper la seule occasion qui se fût présentée, et peut-être la dernière qui dût s'offrir : en conséquence, Lafleur était admis clandestinement le soir; et, à minuit, lorsque sa compagne puisait de nouvelles forces dans les bras du sommeil, il se levait doucement et allait ouvrir la porte de la rue. Lorsque Catherine ne dormait pas, le comte retournait chez lui, avec l'espoir du lendemain. D'après ces arrangemens, il semblait qu'on fût à l'abri du toute surprise et qu'on pût jouir du présent avec une entière sécurité.

Aux cris que jetait le comte, qui avait reconnu la voix du marquis, le chevalier crut qu'une bande de voleurs s'était introduite chez lui. Il descend bravement, en chemise, sa lampe de nuit dans une main et son épée de l'autre. Il veut sauter les degrés de son escalier aussi lestement qu'il courait trente ans auparavant sur les rochers pelés de l'île de

Corse. Il fait un faux-pas; la veilleuse roule sur les degrés et s'éteint. Le chevalier reste où il est et se met en garde. Le comte profite du moment et s'échappe.

Le chevalier, n'entendant plus rien, quitte sa position menaçante, rentre dans sa chambre, allume une bougie, et, la pointe de l'épée en avant, il commence une perquisition générale dans sa maison. Madame sait une partie des choses qui viennent de se passer; les incidens de la rue lui sont seuls étrangers. Elle est transie de peur, et elle joue le sommeil de manière à tromper le plus fin observateur. Le chevalier, enchanté que son repos n'ait pas été troublé, passe plus loin, et ne trouve partout que silence et solitude. Il ne sait que penser de ce qu'il a entendu, et il est bien certain d'avoir entendu quelque chose. Il arrive à la chambre de Catherine, qui ne savait pas jouer la comédie.

« Catherine, n'a-t-on pas crié au vo-» leur? » Catherine est rassurée sur le

sort de son cher Lafleur : il s'est évadé aussi au moment où la veilleuse s'est éteinte. Catherine, qui croit n'avoir plus rien à redouter, a retrouvé sa présence d'esprit, et répond d'un ton ferme qu'elle a tout entendu, mais qu'elle ne s'effraie pas aisément. Elle ajoute qu'un des voleurs est entré dans sa chambre et s'est approché de son lit, mais qu'il a trouvé à qui parler. « Voyez-vous ces cheveux, » monsieur, les voyez-vous ? » Elle tenait à la main une pincée de crins, qu'en fille prévoyante elle avait arrachée du sommier de son lit pendant le tumulte et dans l'obscurité.

« Mais, lui dit le chevalier, ce voleur-» là est un homme bien extraordinaire ! » Il a donc l'habitude de courir les rues, » sa culotte sous le bras ? — Je ne sais » pas comment il court, monsieur. — » La vois-tu cette culotte ? la vois-tu ? » Allons, tu es une misérable. Un gar-» çon apothicaire, car un maître ne des-» cendrait pas jusqu'à toi, un garçon

» apothicaire vient te rendre des visites » nocturnes, et il faut qu'il soit fou pour » avoir crié comme il l'a fait. Demain, » mademoiselle, je rendrai compte de » votre conduite à madame, et vous pou- » vez vous préparer à déloger dans les » vingt-quatre heures. »

Pauvre Catherine! la réputation de ta maîtresse est en sûreté, et la tienne est perdue! Ce que c'est que la destinée!

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Le comte était rentré chez lui de fort mauvaise humeur. C'est un véritable fléau que j'ai dans mon régiment, pensait-il, et pendant des années encore je suis destiné à être sa victime. Oh! si madame d'Orfeuil n'était pas sous des grilles, je lui ferais avoir une majorité pour m'en défaire.... Mais où diable a-t-il été imaginer que c'était un apothicaire qui venait d'entrer chez le chevalier? Dès que j'ai reconnu sa maudite voix, j'ai crié au voleur; je n'avais que ce moyen-là de me tirer d'affaire. Le bâton roulant dans mes jambes autorisait une méprise; j'aurais dit au chevalier que j'étais tombé la tête sur sa porte, qu'elle avait cédé à la violence du coup; je me serais plaint, et Agathe se serait levée pour m'appliquer une compresse sur une bosse que je n'ai pas.......

Ah, ah, ah ! Le chevalier m'aurait compté l'escapade nouvelle du marquis, et tout se serait arrangé. A propos du marquis, » Lafleur !—M. le comte, il n'est pas ren- » tré. —Comment, ce drôle-là se permet de » découcher !—Je ne sais, M. le comte.... » Ah! je crois qu'il rentre. — Lafleur, » Lafleur !.. Comment, drôle que vous » êtes, vous vous permettez de paraître de » vant moi sans culotte!—Monsieur ne m'a » pas donné le temps d'en prendre une. — » Mais vous rentrez, faquin, et dans un » état indécent !..... Qu'on me laisse avec » lui; je veux éclaircir ce mystère.

« Eh bien! mon pauvre Lafleur, tu » n'as donc pas eu le temps de prendre » ta culotte? — Ma foi, monsieur, vous » êtes fort heureux de n'avoir pas quitté la » vôtre. — Mais, demain, ton aventure » sera publiée. — Par qui? — Et parbleu, » par tes camarades! Le chevalier, d'ail- » leurs, aura fait une visite générale dans » sa maison.... et si Catherine n'a pas eu » la prévoyance... — Oh! monsieur, elle

» n'a pu se douter que je laissasse après » moi la partie essentielle de mon habil- » lement. — Voilà une fille perdue de » réputation. — Grâce à votre capitaine. » — Et on se moquera de toi, Lafleur. » — Oh! monsieur, ce que l'usage permet » aux femmes de montrer n'est pas tou- » jours ce qu'elles ont de plus beau. — » Bien, très-bien, mon ami; voilà un » texte excellent; c'est là-dessus qu'il faut » établir ta défense. Au point du jour, tu » iras dire à cet enragé marquis qu'il » vienne me parler avant de partir pour » Paris. Va te coucher; j'en vais faire au- » tant, et nous verrons quelles seront » les suites de cette aventure. »

En effet, le marquis se présente de très-bonne heure chez le comte. « Mon » colonel, je ne serais point parti sans » avoir reçu vos ordres pour la capitale. » Mais je suis bien aise de pouvoir me » présenter avant l'heure fixée par l'éti- » quette; je vais vous raconter l'histoire de » nuit la plus plaisante..... — C'est pour

» vous en parler que je vous ai mandé, » monsieur. Comment, vous employez » les nuits à épier ce que font les habitans » de cette ville! vous éveillez le chevalier » à minuit, pour lui conter des fariboles » et compromettre son repos et celui de sa » femme! — Vous l'aimez tendrement, » mon cher comte; elle vous traite avec » dédain, et j'ai voulu... — La perdre pour » me venger! Je veux aimer seul, mon- » sieur! Qu'avez vous à dire à cela? De » quel droit vous chargez-vous de ma » vengeance? Ne deviez-vous pas au moins » vous concerter avec moi? — M. le comte, » j'ai prévu que vous ne me diriez rien. » — C'est que sans doute je n'avais rien » à vous dire. Et vous rêvez que c'est un » apothicaire qui est entré chez le cheva- » lier; vous criez cela de manière à être » entendu de cent pas à la ronde. Peut-être » tous les apothicaires de cette ville sont » mariés, et vous les compromettez tous. » Étourdi que vous êtes, je vais vous prou- » ver que ce n'est pas un apothicaire qui

» est entré chez le chevalier, et, s'y fus-
» sent-ils tous rassemblés, vous n'avez
» certainement pas le droit de les bâton-
» ner. — Comment, ce n'est pas un apo-
» thicaire!... Oh! contez-moi cela, mon
» colonel. — Un de mes gens est bien avec
» la cuisinière..... — Elle est épouvanta-
» ble. — Vous n'avez vu que sa figure,
» monsieur. Telle qu'elle est, elle lui
» convient, et l'algarade que vous avez
» faite a obligé ce pauvre diable à s'en-
» fuir, sans avoir le temps de prendre
» sa culotte. — Oh! voilà qui est plai-
» sant; très-plaisant. Cette culotte-là
» fera du bruit dans Pithiviers. — Pour
» finir, M. le marquis, je vous déclare
» très-sérieusement que, si vous provo-
» quez quelque nouvelle scène, je vous
» mettrai pour trois mois aux arrêts. —
» Oh! colonel, trois mois d'arrêts pour
» vous avoir fait rire! — Je suis homme
» de parole; ne l'oubliez-pas. »

Le marquis aurait pu répliquer au comte qu'il ne le prouvait point par ses

quatre-vingt mille francs qu'il s'était solennellement engagé à rendre et dont il n'avait pas encore payé un sou. Le reproche était venu jusque sur ses lèvres; mais, en homme adroit, il s'était bien gardé de laisser échapper un mot. C'est ainsi qu'on perd son argent, mais on est dédommagé par la bienveillance de l'homme de qui on dépend, et c'est quelque chose. Le beau chapitre que celui des compensations! Le marquis fut prié de prendre des informations sur le sort actuel de la comtesse; d'Orville le chargea de quelques autres commissions, et s'applaudit d'avoir pu lui faire prendre si complètement le change sur les événemens de la nuit dernière.

Pendant qu'on déroutait d'Oliban d'un còté, une scène nouvelle se passait de l'autre. Le chevalier, toujours inquiet sur ce qui pouvait altérer la tranquillité apparente de madame, avait jugé à propos de passer le reste de la nuit *auprès* d'elle, ne pouvant faire mieux. Il lui ra-

conta très-longuement ce qui venait d'arriver. Agathe soupira en pensant qu'elle était obligée de renvoyer Catherine, qui lui avait rendu de grands services sans le savoir. Le chevalier interpréta tout autrement ce soupir. « Vous avez » raison, ma chère amie, d'être péniblement » affectée d'une telle conduite. » Mais, dès qu'il fera jour, nous purge- » rons notre maison d'une fille sans » mœurs. » Agathe soupira encore. Elle ne pouvait se refuser à certaine comparason bien naturelle entre Catheriue et elle. « Ne vous affligez pas, mon ange, » je vous dis qu'elle sera chassée, mais » chassée impitoyablement. »

Le chevalier était à peine levé qu'il quitta son bonnet de coton, prit sa perruque à la brigadière, s'enveloppa dans sa robe de chambre de damas jaune, se mit dans son grand fauteuil à oreillettes, fit placer Agathe à sa gauche sur un siége plus modeste, et sonna.

Catherine comparut d'un air assez dé-

cidé. Elle avait eu le temps de réfléchir qu'il faut une cuisinière à qui veut dîner un peu passablement, et que, par mille raisons, il peut y avoir tous les jours dix places vacantes chez les gourmets et autres. Le chevalier rapprocha ses sourcils épais, se fit une figure menaçante, et, après s'être gratté l'oreille, il commença ainsi :

« Ma maison est sans doute la plus » respectable que je connaisse, et vous l'a» vez polluée. Une larme s'échappa des yeux d'Agathe. « Je vois avec plaisir, » madame, combien vous êtes sensible à » l'affront que vous et moi avons reçu. » Mais, calmez-vous; la punition sera » aussi éclatante que l'offense; je vous » l'ai déjà dit.

» Parlez, malheureuse, et sachons quel » est l'insolent qui ose s'introduire chez » moi la nuit! — Eh! monsieur, c'est...... » c'est.... c'est.... — Finissons. Chez quel » apothicaire avez-vous choisi le com» plice de vos désordres? — Chez quel

» apothicaire!...... — Parlerez-vous? —
» Mais, monsieur; je ne vous comprends
» pas. — Je vais me faire entendre. Allez
» chercher cette culotte qui dépose con-
» tre vous.. ... point de pitié, madame;
» elle étouffe la justice, et celle que je
» vais rendre sera consignée dans les fas-
» tes de Pithiviers !

— « Eh bien! monsieur, la voilà, cette
» culotte! — A qui appartient-elle? — A
» M. de Lafleur. — Qu-est-ce que ce La-
» fleur? — Eh! monsieur, à quoi bon
» toutes ces questious? Vous me renvoyez;
» je m'en vais, et tout doit être fini.
» — Si tu ne me fais connaître ton La-
» fleur, je porterai plainte contre lui au
» procureur du roi. C'est quelque fripon
» sans doute. — Le procureur du roi? —
» Non, coquine, mais bien Lafleur. —
» Lafleur, un fripon, monsieur! c'est un
» garçon honnête, et la preuve de cela,
» c'est qu'il est au service de M. le comte
» d'Orville. — Je vais parler à son maître
» et le faire chasser. Pour vous, Cathe-

» rine... — Eh! M. le chevalier, dit Agathe, » Catherine nous sert bien ; elle a eu une » faiblesse très-répréhensible sans doute, » mais le mariage répare bien des choses, » et si vous vous entendiez là-dessus » avec M. le comte...... — Corbleu, ma- » dame, je suis juste, mais je ne suis pas » entêté! Je trouve excellent l'avis que » vous venez de donner; je veux le trans- » mettre à l'instant au colonel. Rentrez » dans ma cuisine, et restez-y jusqu'à » nouvel ordre. Si ce mariage se fait, je » vous rendrai mon estime; en attendant, » je fermerai tous les soirs la porte de la » rue moi-même, et je mettrai la clé sous » mon oreiller...... Vous pâlissez, mada- » me? qu'avez-vous? — Je ne sais..... Un » certain mal de cœur.... un mal de cœur, » mon ange!... C'est la premiere fois... Je » n'osais plus me flatter.... Oh! je dirai » cela au comte, et il en sera enchanté.... » Cet homme-là nous aime beaucoup. » Catherine, Catherine!.... Mon habit » marron, ma veste de brocard, mes sou-

« de castor, et mes boucles à pierres. »
Le chevalier s'habille et sort.

Le comte s'étonnait de le voir entrer chez lui si matin; il s'inquiète, il tremble pour Agathe ; le chevalier le rassure en lui jetant les bras au cou. « Félicitez-» moi, M. le comte; madame vient d'a-» voir des maux de cœur...... des maux de » cœur! Vous savez ce que cela signifie? » —Recevez mon compliment, M. le che-» valier, et croyez que j'ai joint mes vœux » aux vôtres pour qu'enfin vous ayez un » héritier de votre nom et de votre valeur. » — J'aurais pris une heure plus convena-» ble pour vous faire part de ma satis-» faction, si je n'étais amené chez vous » pour vous confier une affaire majeure » qui m'embarrasse et que vous pouvez » arranger avec moi. — Croyez, mon cher » chevalier, que je ferai tout ce qui pourra » vous être agréable.— J'ai une cuisinière, » M. le comte, dont j'étais très-content » et dont la laideur devait garantir la ver-» tu. Pas du tout, un enragé, un diable,

» un de vos domestiques, un Lafleur s'est » amouraché de cette laideron-là, et j'ai » la preuve palpable que Catherine l'a reçu » chez moi pendant la nuit. Je voulais » la chasser, M. le comte..... — Et vous » aviez raison, M. le chevalier. — Prendre » des mesures certaines pour empêcher » pareille chose d'arriver à l'avenir. — Les- » quelles, encore ? — Fermer moi-même » ma porte tous les soirs et mettre la clé » dans ma poche. — Hem ? plaît-il ? — » — Vous n'avez pas entendu ? — Pardon- » nez-moi, pardonnez-moi ; la clé dans » votre poche. — Mais madame m'a fait » judicieusement observer que le mariage » couvrait tout.... — Et alors il faudra » bien que Lafleur ait la facilité d'aller » trouver sa femme quand il aura fait » son service. — Sans doute, sans doute. » Vous sentez que j'ai adopté cette ma- » nière de voir : comment refuserai-je » quelque chose à madame, qui a des » maux de cœur !.. Je suis dans un ravis- » sement, dans une ivresse.... Que je

» vous embrasse encore, mon cher comte.
» Ah ça! dites-moi, êtes-vous disposé à
» arranger ce mariage-là — Mais je ne
» sais trop ce que je dois faire, chevalier.
» Lafleur est jeune, bien tourné; il a de
» l'intelligence, et il peut se pousser dans
» le monde. — Vous voulez donc que je
» congédie ma cuisinière? Madame a blâ-
» mé sa conduite, oh, oh! de la manière
» la plus positive, mais je vois bien qu'elle
» tient à Catherine. Ne ferez-vous pas
» quelqne chose pour mon Agathe? —
» Je saisirai toujours avec empressement
» l'occasion de lui prouver mon dévoue-
» ment respectueux, mais je ne sais si
» Lafleur consentira à se marier ici. Le
» drôle a de l'ambition.... — Ah! nous le
» ferons consentir : il est amoureux, et je
» je le mettrai à la diète, ah, ah! ah! La
» clé dans ma poche jusqu'à ce que le
» mariage soit fait, et Catherine gardée
» à vue pendant la journée, ah, ah, ah!
» — Allons, M. le chevalier, je verrai, je
» parlerai... je ferai tous mes efforts pour

» déterminer Lafleur ; je vous en donne » ma parole. »

Le chevalier sort enchanté, et d'Orville mande son domestique, bien persuadé d'avance de ce qu'il va lui répondre. Mais cette clé... cette clé !... il faut l'avoir, n'importe à qu'elle prix, et il est des circonstances, où l'argent ne tient à rien.

« Lafleur, je suis dans un grand em- » barras. — Comment cela, monsieur ?— » Je suis même affligé.— Vous m'effrayez, » monsieur.— J'adore Agathe.— Et vous » n'avez pas à vous en plaindre? — Au » contraire; mais ta diable de culotte a » ouvert les yeux au chevalier; il veut » chasser Catherine....— Eh bien ! mon- » sieur, je ferai l'amour à celle qui la rem- » placera : je ne peux que gagner au chan- » ge. Mais tous les soirs la maison sera » fermée comme une citadelle ; plus de » possibilité de m'introduire.— Que vou- » lez-vous, monsieur, que je fasse à tout » cela ? — Si tu m'es attaché, Lafleur..... » — Monsieur n'en doute pas. — Si tu

» veux sincèrement mon bonheur...— Eh
» bien! monsieur, que faut-il faire ? —
» On gardera Catherine, si le mariage
» couvre sa faiblesse...—Oh! vous voulez
» faire de moi un *officieux* dans toutes
» les règles, une *doublure* de marquis !
» Monsieur, monsieur, ceci est trop fort!
» — Tu auras une clé pour entrer chez
» ta femme tous les soirs.—Tous les soirs,
» toute ma vie! Eh! j'en suis déjà à ne
» pouvoir plus la regarder.—Qu'importe,
» tu feras cela pour moi, Lafleur.— Non,
» en vérité, monsieur. J'aimerais mieux
» épouser les sept péchés capitaux. —
» Nous changerons de garnison ; tu me
» suivras.... — Et toujours ici une fem-
» me qui m'empêchera de faire un ma-
» riage avantageux si l'occasion s'en pré-
» sente, et elle se présentera, car enfin ,
» monsieur, j'ai de la figure, et... —
» Épouse Catherine, Lafleur; je t'en prie,
» mon ami. — Non, monsieur, non, de
» par tous les diabels, non! — Je te don-
» nerai mille écus. — Mille écus et cette

» femme-là ! il n'y a pas de proportion. » — Je donne six mille francs. — Ce n'est » pas assez, monsieur. — Lafleur, tu me » tiens le poignard sur la gorge. — Et » vous aussi, monsieur. — Veux-tu dix » mille francs? On en donne vingt à une » danseuse, et votre Agathe vaut tout » l'Opéra. L'argent qui va se fondre là ne » profite à personne; ici, vous faites un » sort à un domestique qui se sacrifie » pour vous. Pensez, monsieur, réflé- » chissez, pesez les circonstances. — Mais » vingt mille francs, Lafleur ! — Ou plus » d'Agathe, monsieur. — Quel présent de » noces, Lafleur! — Voyez, monsieur, » décidez-vous. »

« Ah! pensait le comte, qu'elle scène je ferais à ce détestable marquis, si je ne lui devais de l'argent! Mais de quel front lui proposer de doter Lafleur, quand.... Allons, il faut que je m'exécute. »

Il convient de tout avec Lafleur. Il se mariera séparé de biens, et le contrat indiquera qu'il apporte vingt mille francs.

Ils seront livrés comptant, mais à condition que le mariage se fera sans délai, comme celui de Larose; car cette clé.... cette clé... « C'est payer une clé bien cher, pensait le comte en soupirant; mais je l'adore; je ne peux vivre sans elle. »

Ainsi, ce n'était ni l'amour, ni l'estime, ni la reconnaissance qui avait déterminé le comte à s'informer de la destinée de madame d'Orfeuil. Agathe était pour lui la seule femme qu'il y eût au monde; le marquis lui paraissait toujours redoutable, et il ne pensait plus à la comtesse que pour l'employer à servir ses nouvelles amours. Sacrifiez-vous donc à ces jolis messieurs-là, mesdames. Ils sont tous de même, je vous en avertis, et la faveur d'Agathe passera comme celle de la comtesse.

Je ne sais si le lecteur trouvera le trait moral caché sous ces dernières aventures; le voici : Malheur à l'homme qui se laisse subjuguer par ses passions! Il leur immole tout, jusqu'à son coffre-

fort, à qui certaines gens tiennent par-dessus toute chose. Il démoralise un valet, dont il eût pu faire un honnête homme à bien meilleur marché. C'est affreux, c'est horrible; et, si j'avais le talent de Massillon....... Eh bien! qu'en ferais-je? Je ferais des sermons.

CHAPITRE V.

Sophie d'Apremont et d'Oliban, d'Orville et Agathe.

D'Oliban était arrivé à Paris avec les idées les plus flatteuses. Il ne prévoyait pas d'obstacles, et il se portait dans l'avenir. Une fortune immense lui ouvrait l'accès aux premiers grades militaires; sa maison était la plus nombreuse et la mieux tenue de la capitale; il avait deux garçons, parce qu'il en peut mourir un et qu'il est essentiel que son nom soit transmis à la postérité la plus reculée. Madame la marquise, très-fêtée d'abord, est négligée ensuite; c'est la règle. Mais il a toujours pour elle d'excellens procédés, et, dans les infidélités qu'il se permet, il ménage scrupuleusement les bienséances.

Il avait relevé autant qu'il l'avait pu une figure passable par toutes les re-

cherches de l'art, et, à cinq heures très-précises, il se présenta chez ces dames : aujourd'hui on ne peut décemment faire une visite avant neuf heures du soir, et, pour peu qu'on cause, qu'on rie, qu'on joue, on ne se couche que le lendemain

La tendre Sophie ne s'attendait pas au coup qui allait la frapper. Elle reçut d'Oliban avec une politesse froide : c'est tout ce qu'on doit à quelqu'un qu'on n'a vu qu'en passant. Bientôt elle se souvint de ce que Vercelle lui avait écrit sur le caractère du marquis, et elle résolut de ne pas lui dire un mot de plus : c'est un moyen certain, pensait-elle, de ne pas se laisser pénétrer.

Madame Descourtils avait plus d'expérience que sa cousine. Elle savait qu'un silence affecté s'interprète toujours de quelque manière que ce soit, et elle entreprit de soutenir et de rendre piquante une conversation qu'elle voulait faire rouler sur des choses indifférentes. D'Oliban n'était pas venu à Paris pour

eutendre parler de la débutante de la pièce nouvelle et du bureau d'esprit de madame Geoffrin. Il se hâta de prendre la parole. Il s'étendit sur l'impression profonde que mademoiselle d'Apremont avait faite sur lui; il raconta la manière dont il avait fait connaissance avec son père; il parla avec complaisance de ses progrès rapides dans l'esprit du vieillard, de l'affection extraordinaire qu'il lui avait inspirée, enfin il tira d'un porte-feuille ambré et il présenta la fatale lettre.

Sophie en avait lu la moitié à travers un nuage de larmes dont les premières ignes avaient chargé ses yeux charmans. Il ne lui fut pas possible de poursuivre, et elle remit le cruel écrit à sa cousine. Elle se retira, et elle alla donner un libre cours à ses pleurs. Quelle situation, en effet, pour une jeune personne qui a encore l'innocence du premier âge, qui croit qu'on ne peut aimer que son mari, et qui se voit forcée de

renoncer à celui qui a fixé toute ses affections !

Un grand usage du monde n'empêcha pas madame Descourtils de paraître embarrassée. Elle avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment, et elle se remit aussitôt. Elle assura le marquis que sa cousine se croyait sans doute honorée de sa recherche ; mais que l'annonce subite d'un mariage auquel rien n'avait préparé produisait toujours une forte impression sur une très-jeune personne, et qu'elle même avait été étourdie un moment de la résolution de son oncle. Elle débita au marquis beaucoup de ces lieux-communs qui persuadent ceux qui veulent bien y croire, et elle prétexta, pour le congédier, une soirée priée et parée où elle ne pouvait se dispenser de paraître.

Son vrai motif était d'aller consoler Sophie, et de voir avec elle comment on s'y prendrait pour éviter le coup fatal. Il fut décidé d'abord, qu'enrhumée ou

non, on retournerait le lendemain au château pour distraire M. d'Apremont de l'idée qui l'occupait actuellement, et le délivrer des obsessions du marquis; qu'on passerait le reste de la journée à écrire au baron une lettre badine et légère comme les précédentes, mais dans laquelle, par un choix heureux de mots, on lui ferait connaître ce qui se passe, sans paraître cependant lui donner de conseils directs. Si cet homme-là, pensait madame Descourtils, s'était déclaré bien positivement, on s'expliquerait franchement avec lui. Mais sa modestie, qualité si rare dans un homme, est nuisible en cette circonstance, et arrête ma plume. N'importe, il connaîtra les projets du marquis, et ce n'est pas à une fille de dix-sept ans qu'il convient de les vouloir faire échouer. Au surplus, quand nous serons au château, nous verrons où en sont précisément les choses, et ce qu'on pourra tenter pour ramener mon oncle à des sentimens paternels.

Le marquis ne manquait pas d'amour-propre, et il avait pris à la lettre ce que lui avait dit madame Descourtils; il brûlait d'annoncer son mariage partout, et cependant il maîtrisa son impatience jusqu'au moment où une corbeille magnifique fut apportée chez lui. Pendant trois heures, il avait couru de chez son bijoutier chez la marchande de dentelle, de mousseline des Indes, de gros de Naples, chez le fourreur, chez tous les gens enfin en possession de donner des valeurs idéales pour de bon argent. Après avoir vu, revu, admiré ses présens de noces, il pensa à madame de Verneuil : il était naturel qu'il se félicitât avec elle de l'effet des conseils qu'il en avait reçus. La dame traita le marquis comme quelqu'un qu'on se souvient d'avoir vu et de qui on a conservé un souvenir confus. D'Oliban trouva le procédé étrange et s'en plaignit. « Monsieur, » lui dit madame de Verneuil, vous avez » eu un prédécesseur; je vous ai donné

» un successeur; ma conduite est dans » les règles, vous n'avez pas à vous plaindre. »

Ce n'étaient pas des plaintes que d'Olibans voulait lui faire entendre, mais il lui semblait extraordinaire qu'une femme pût oublier certaines choses et que *les règles* l'y autorisaient: il était encore du neuvième siècle.

Sa surprise ne l'empêcha pas cependant de parler de la comtesse. « Oh! la » comtesse jouit de tous ses droits. Mais » je ne la vois plus. M. de Verneuil m'a » prié de lui faire ce sacrifice, et je lui » dois quelque complaisance. »

Le marquis devait passer d'un étonnement à un autre. Il ne trouvait pas concevable que le comte d'Orfeuil se fût adouci si promptement. « Vous avez fait ce » qui dépendait de vous, monsieur, pour » que sa femme passât ses belles années » au couvent. — Au contraire, madame; » je ne pensais qu'à calmer son mari. — » Fort heureusement, il y a des lois en

» France; et on a fait entendre au comte » que s'il ne mettait sa femme en liberté, » il ne serait jamais maréchal de France. » Le comte a sollicité la révocation de sa » lettre de cachet, à condition qu'il serait » séparé de corps et de biens d'avec la com» tesse : c'est tout ce qu'on désirait. Peut» être même en enfermant sa femme, » avait-il prévu ce dénoûment. Quoi qu'il » en soit, il a reçu hier le bâton. — Ah! » d'Orville sera enchanté de savoir cela. — » Il n'y gagnera rien, monsieur; son règne » est passé comme le vôtre. A propos, que » faites-vous de la petite d'Apremont? — » Je l'épouse, madame, je l'épouse, et.... » — Je vous en fais mon compliment.... » Ah! mon Dieu, dix heures!.... Je vous » demande pardon; mais une affaire inté» ressante.... Je vous entends; madame; » je vous salue. »

Le marquis ne revenait plus de ce qu'il avait entendu, et il chercha à épancher son bonheur et sa joie dans le cœur de ses vrais amis. Un étourdi en

a-t-il? Il plaît à ceux qui lui ressemblent : de là des parties de tous les genres; mais de l'affection, du véritable intérêt?........ Pauvre d'Oliban! il courut jusqu'à minuit, et rentra chez lui fatigué, excédé, et ne concevant pas comment l'annonce de son mariage n'avait pas tourné dix têtes.

La bienséance, l'intérêt surtout, exigeaient qu'il fît une seconde visite à mademoiselle d'Apremont; il revint chez elle dans la matinée, et il apprit que ces dames étaient retournées à la campagne. Madame Descourtils s'était fait un principe de ne jamais heurter ouvertement personne, pas même ceux dont elle voulait se défaire. Elle avait laissé pour d'Oliban un billet poli, qui, sans approuver ni refuser ses propositions, lui donnait à entendre qu'on allait sérieusement s'occuper de cette affaire-là avec M. d'Apremont. « C'est bien, c'est très-bien, disait le mar» quis : les expressions sont réservées, » mais elles sont claires pour un homme » d'esprit. La jeune personne met beau-

» coup d'empressement à être à moi, et » je lui en tiendrai compte. Allons, des » chevaux de poste, et retournons à Pi- » thiviers. »

Lafleur est marié. Le bonheur de Catherine est envié de toutes les cuisinières de la ville. On se demande comment un garçon jeune, bien tourné et riche, a préféré cette fille à tant d'autres dont le cœur eût volé au-devant du sien. Cette énigme occupa pendant trois jours toutes les têtes de Pithiviers, et ne fut jamais expliquée.

Lafleur ne revenait pas de la surprise où il était. Marié à une pareille femme ! Dans certains momens, il se sentait près de devenir fou. Il se remettait la tête en visitant de temps en temps son coffre-fort, qu'il s'était bien gardé de mettre en communauté et qu'il tenait sous trois clé chez le comte. « Je t'augmenterai, » mon cher petit, lui disait-il quelquefois » avec tendresse; et comme je m'amu-

» serai quand nous changerons de gar-
» nison ! »

Il était obligé de traiter Catherine avec beaucoup de douceur, par égard pour son maître. Mais, de jour en jour, il devenait plus exigeant. Il se faisait payer ses nuits conjugales par le comte, et le prix augmentait dans la proportion du dégoût que lui inspirait Catherine. D'Orville était subjugué, il le sentait, et ses réflexions ne tournaient pas toujours à l'avantage d'Agathe. La pauvre petite ne se doutait pas qu'elle dût être abandonnée un jour : elle jugeait le cœur du comte par le sien, si cher à l'innocence :

Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?

Cependant les maux de cœur devenaient plus fréquens et plus forts. Le chevalier ne se possédait pas, et chaque indisposition de madame renouvelait son ivresse. Il courait la ville pour ne parler que de cela, et un plaisant tenait note exacte des attaques. Il se proposait de

publier, au moment de l'accouchement, l'état général des mots du cœur de madame, par heures, jours, semaines et mois.

Certains mouvemens non équivoques assurèrent enfin au chevalier les honneurs de la paternité. Il voulut célébrer son ravissement par un grand souper, et le comte fut invité le premier, parce que le premier il avait su la grossesse, présumée encore, de madame, et il en avait félicité le chevalier, avec des effusions de cœur vraiment pénétrantes.

Tous les convives arrivèrent, tenant à la main un bouquet, qu'ils présentèrent à madame, mais qui était réellement offert au petit chevalier, déjà si remuant. Cette galanterie d'un genre nouveau avait été imaginée par un docteur qui comptait sur un accouchement, dont il avait raison de se réjouir à l'avance. Il s'était bien gardé de communiquer cette idée heureuse à personne. Mais sa voisine lui avait vu cueillir le bouquet, et

elle entendit assez distinctement les derniers mots d'un monologue qui lui apprirent à qui devait s'adresser cet hommage. Comme la femme de l'homme qui pond, de La Fontaine, elle avait de bonnes amies. L'idée du bouquet passa de bouche en bouche, et il n'y eut de rivalité que sur le volume de l'offrande.

Le docteur ouvrait des yeux, mais des yeux !....« J'y suis, j'y suis, se dit-il bien bas. Très-certainement, je commencerai demain un ouvrage latin sur les sympathies, sur l'influence d'un corps sur un autre. Il ne prévoyait pas que, sans s'en douter, il arriverait droit au magnétisme, et qu'il se déshonorerait dans l'esprit de la Faculté, pour qui il est évident que folies, niaiseries, bouffonnerie, jonglerie et magnétisme sont synonymes.

On se divertissait, on chantait chez le chevalier. Le comte, placé près de madame, lui adressait tendrement des couplets que feu M. d'Orville son père avait commandés à l'occasion de la première gros-

sesse de la reine de France, épouse de Louis XV. Vercelle, qui ne se doutait pas de l'intimité qui régnait entre Agathe et son colonel, en avait fait, et de la meilleure foi du monde, pour le pauvre chevalier. Les dames de la ville chantèrent aussi, après s'être long-temps fait prier, des ariettes de *Rose et Colas* et de *la Belle Arsène*: c'était charmant. Lafleur aidait à son épouvantail de femme à faire les honneurs de la cuisine. Il avait été, pendant son enfance, le porte-chaise d'un marchand de chansons. Il avait la tête meublée de forts jolis *pont-neufs*, et la valetaille de Pithiviers l'écoutait avec admiration..... Il ne chantera pas long-temps. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, a dit le roi prophète, si ce n'es pourtant M. son fils, ce dont je ne suis pas bien sûr.

Pour l'intelligence de ceux qui ne savent pas le latin, je vais traduire, imiter, travestir le passage que j'ai cité. *Ce qui vient de la flûte*, dit un vieux proverbe..... Y

êtes-vous? faut-il que je vous y mette,.... homme sans penétration?

Pendant que M. de Lafleur faisait l'agréable, deux de ses camarades ne s'étaient pas oubliés. Ils avaient remarqué ses fréquentes visites à son coffre-fort, et ils avaient résolu de ne pas laisser échapper la première occasion de faire une petite fortune aussi mal acquise que celle que Lafleur s'était procurée. Ils ignoraient les moyens dont il s'était servi pour s'enrichir, mais il était clair pour eux qu'il ne pouvait être qu'un fripon. Or, voler un voleur.....

En conséquence de ce raisonnement, et pendant que tout le monde était dans la joie chez le chevalier, ils avaient forcé le coffre de Lafleur. On ne met pas vingt mille francs dans sa poche, et il est écrit: « Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. » Pourquoi donc Jasmin et Tourangeau iraient-ils à pied quand M. le comte se promène à cheval ou en voiture? D'après ce nouveau raisonne-

ment, nos philosophes sellent deux chevaux, garnissent deux valises; et comme on entre à Pithiviers et qu'on sort librement quand on n'a rien à démêler avec les commis de l'octroi, ils gagnèrent les champs, sans que personne s'occupât d'eux.

Le valet de chambre du comte rentrait tranquillement et sans penser à mal. Il trouve sur son lit deux habits de livrée, et il reconnaît qu'on lui en a pris deux dans sa garde-robe. Il fait une inspection générale dans la maison : il voit le coffre de Lafleur forcé, et les sacs vides jetés çà et là sur le parquet. Il accourt chez M. le chevalier, et la fatale nouvelle vole de bouche en bouche. Le procureur du roi jure qu'il fera enquête terrible, et qu'il trouvera les coupables, fussent-ils cachés au fond de l'enfer. Lafleur est tombé sur la table de la cuisine, sans pouls et sans haleine; son regard est incertain; une pâleur mortelle couvre son front. Sa femme veut le secourir, et la seule approche

de l'épouvantable objet lui rend l'usage de ses sens. « Voilà donc, s'écrie-t-il, le triste reste de ma splendeur passée! » et il la repousse brutalement: Catherine va tomber à dix pas sur le plus informe des postérieurs. Elle croit que son cher, son sensible Lafleur a perdu la raison; elle se relève, elle revient à lui, elle lui parle, elle le caresse, elle couvre ses joues de ses larmes conjugales; Lafleur pousse un cri d'horreur, et s'enfuit.

Le comte réfléchissait à côté de son Agathe. « Il était indispensable, pensait-il, que Lafleur se mariât. Il l'est, et bien certainement je ne renouvellerai pas les présens de noce. Je suis curieux de savoir comment le coquin prendra cette affaire-ci. »

D'Orville rentre chez lui: l'époux infortuné de Catherine l'attendait. « Eh » bien, M. le comte? — Eh bien, Lafleur? » Vous avez voulu....—Que tu te laissasses » voler? — Non, monsieur, mais.... — J'ai » rempli les conditions arrêtées entre

» nous; tu observeras le traité aussi reli-
» gieusement que moi. — Cela m'est im-
» possible, monsieur. — Vous êtes marié,
» bien marié, et vous remplirez les devoirs
» auxquels vous vous êtes soumis. — J'ai
» fait des miracles jusqu'à présent, mon-
» sieur, et on n'est pas toujours disposé à
» en faire. — Écoute, Lafleur; un louis
» chaque fois que je voudrai que tu te
» montres bon mari. — Et le voudrez-
» vous souvent, M. le comte? — Mais,
» deux ou trois fois par semaine. — C'est-
» à-dire que, pour me consoler de ce que
» j'ai perdu, pour me dédommager des
» peines qu'il faudra prendre, vous m'of-
» frez une bagatelle.... Oh! quelle femme,
» M. le comte, quelle femme! — Un
» louis, ou chassé!..... Tu m'entends?
» — Vous ne me chasseriez pas, monsieur;
» vous savez que j'ai votre secret. — Ma-
» raud, tu veux me mettre dans ta dépen-
» dance! — Non, monsieur; mais vous
» ne me tiendrez pas sous la vôtre. Vous
» doublerez mes honoraires. — Misérable!

» — Et vous me direz des injures tant
» qu'il vous plaira. »

Quel dommage que je n'aie pas attendu à mettre ici le trait moral qui vous a sans doute édifié plus haut! Mais, en vérité, je ne savais pas ce que je vous conterais plus bas.

« Maudit marquis, chien de marquis! disait le comte en cédant encore. Il n'y avait que ce moyen-là pour qu'il retrouvât son Agathe et que Catherine eût à se louer de son mari. »

Les choses allèrent assez bien pendant un certain temps. Mais Lafleur jugea qu'enfin il avait acquis le droit de dormir, comme tant d'autres maris. Il entrait, se couchait et ronflait. Catherine lui avait accordé quelques nuits de repos; mais elle entendait qu'il s'éveillât, enfin, brillant et radieux comme Phébus se lançant dans la carrière sur les pas de l'aurore. La comparaison n'est pas de madame Lafleur, elle est de moi, et elle n'en vaut pas mieux.

Catherine commença par le petit coup de coude léger, presque imperceptible. Bientôt elle appuie davantage, et Lafleur est impassible. Elle tiraille l'oreille, elle serre le nez.... Rien. Elle pince assez fort, plus fort, très-fort, et Lafleur, qui depuis long-temps est éveillé, ne se possède plus. Il riposte par un vigoureux coup de poing, accompagné d'un *va te*... Un coup de poing, détaché la nuit, tombe où il peut : celui-ci arrive juste sur le nez de Catherine, qui déjà ne ressemblait pas mal à une truffe. Le sang jaillit, et, en se débattant, en se plaignant, en criant, elle répand l'alarme dans la maison. Lafleur réitère la correction pour lui imposer silence; elle saute du lit à terre, et court de tous les côtés en hurlant et en culbutant tout ce qui se trouve sur son passage. Le comte, effrayé, hors de lui, fait un paquet de ses habits, le jette par la fenêtre, et saute dessus, au risque de se casser une jambe.

Le chevalier était accouru aux pre-

miers cris de Catherine, et, ne sachant encore trop de quoi il s'agissait, il était entré dans la chambre de sa femme, objet précieux de sa constante sollicitude. Il trouve une croisée ouverte; il voit un homme en chemise qui se relève avec assez de difficulté; il va, il court, il revient le pistolet au poing, et il va faire feu. L'homme en chemise a disparu.

Le chevalier ne manquait pas d'un certain bon sens. « Je suis bien aise, pensa-t-il, que cet homme se soit éloigné; j'allais faire un éclat qui eût agravél e mal. Un vieillard qui épouse une jeune femme doit s'attendre à ces accidens-là, et le plus sage est celui qui a le bon esprit de se taire. Il ferma doucement la croisée et se retira sans rien dire à Agathe; mais il était nu aussi, et en sortant il marcha sur une épaulette qui indiquait clairement le grade du propriétaire. « Je sais » maintenant, dit-il, à quoi m'en tenir » sur l'apothicaire, la culotte de Lafleur » et les mots de cœur de madame! Pre-

» nons un parti modéré, mais décisif. »

Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il doit faire, le comte court les rues, son paquet sous le bras; un tesson de bouteille se trouve sous son pied droit et le lui coupe jusqu'à l'os. Il peste, il s'emporte, il jure contre le marquis : s'il était là, il l'étranglerait; cependant il ne perd pas la tête, il enfonce, en faisant une grimace de désespéré, le pied blessé dans une de ses bottes: il est sûr qu'au moins on ne le convaincra pas en le suivant à la trace. Il a toujours la clé d'une porte bâtarde, par laquelle il sort et rentre sans que ses gens puissent se douter de rien. Il arrive à sa chambre à coucher, se met dans son lit et sonne à tout briser.

Un domestique se présente dans l'état à peu près où était le maître en quittant sa chère Agathe. « Cours chez le chirur-» gien-major du régiment, et dis-lui que » j'ai une forte hémorrhagie à la jambe. »

Pendant que Catherine sanglotait, se désespérait, Lafleur avait aussi fait son

paquet. Il venait de rentrer, et il voit tous les domestiques qui se lèvent à la hâte, en répétant : « M. le comte a une hémorrhagie. »

Lafleur court à la chambre de son maître. « Prends un de mes rasoirs et coupe-» moi cette botte : elle me fait horrible-» ment souffrir. Chien de marquis, dam-» né marquis ! »

Lafleur avait à peine terminé son opération que le chirurgien-major entra, aussi légèrement vêtu que les autres. Il semblait que, pendant cette nuit-là, on ne dût aller et venir qu'en chemise dans les rues de Pithiviers. D'Orville fait sortir ses gens, à l'exception de Lafleur, et il parla en ces termes à l'esculape du régiment : « Peu vous importe, mon cher » docteur, de savoir comment ce mal-» là est venu ; mais il est essentiel, pour » moi et pour quelqu'un à qui je dois » des ménagemens, que ce pansement-» ci soit le second, et que vous ayez fait » le premier hier à dix heures du soir. —

» J'y suis, M. le comte. Hier, en rentrant » chez vous, vous vous êtes foulé le pied; » l'artère a pris une extension considé- » rable, et, malgré mes soins, l'hémorrha- » gie vient d'avoir lieu. — C'est cela, doc- » teur, c'est cela. Que cette histoire coure » toute la ville avant huit heures du ma- » tin.... Ah ça! dites-moi un peu, serai-je » long-temps à guérir? — Ma foi, M. le » comte, je n'en sais rien. Occupons- » nous d'abord du moment. L'histoire » que vous voulez que je fasse réussira- » t-elle dans votre maison? — Lafleur! » — M. le comte? — Qu'en penses-tu? » — Bah! tout domestique de grand sei- » gneur est nécessairement un mauvais » sujet. Je suis sûr qu'hier, à dix heures » du soir, pas un des vôtres n'était ici.— » Sonne, Lafleur.

» Dites-moi, messieurs, où étiez-vous » hier soir? — M. le comte?... — Où étiez- » vous, répondez. — J'étais... il était.... » nous étions...... — A faire des sottises » par la ville, n'est-ce pas?.. Je suis ma-

» lade, je suis blessé, et de tous mes gens
» je n'ai à ma disposition que Lafleur
» pour me donner des soins. Je chasserai
» celui de vous qui ne sera pas rentré à
» neuf heures. Retirez-vous. — Bravo,
» bravo! dit le docteur. Je suis sûr
» maintenant de faire prendre notre
» histoire. Procédons au pansement. »

Le chevalier, bien convaincu d'être... vous savez, voulait éviter la publicité, et il se décida à s'expliquer franchement avec d'Orville. Dans le trouble inévitable en un pareil moment, il avait caché l'épaulette dans le premier morceau de papier qu'il avait trouvé, et il l'avait mise dans la poche de son habit : c'était une pièce de conviction par laquelle il comptait bien réduire le comte au silence, mais qu'il aurait été désespéré que personne au monde ait vue chez lui.

Il entre chez d'Orville. « M. le comte,
» je me suis méconnu et je mérite mon
» sort. Je ne serai pas plus sévère avec
» vous que d'autres maris l'ont été envers

» moi. Mais vous savez à quoi l'honneur » oblige un amant heureux en pareille » circonstance, et, sans doute, vous ferez » ce qui dépendra de vous pour que le » public ignore ce qui s'est passé cette » nuit. — Je ne le sais pas moi-même, M. le » chevalier. Je me suis blessé au pied » hier à dix heures du soir, et j'ai été » obligé de me mettre aussitôt au lit. — » Eh! monsieur, répondez à ma loyauté, » et ne cherchez pas à m'abuser par des » contes dépourvus de vraisemblance: » je vous préviens que vous ne réussirez » pas. — Voyez, monsieur le chevalier, » ces linges teints de sang, ces cerceaux » qui soutiennent ma couverture au des- » sus de mon pied; voyez le pied même, » si vous le désirez: j'enverrai chercher » mon chirurgien; il découvrira ma bles- » sure, et il vous attestera qu'hier soir il » m'a pansé pour la première fois. — Vous » pouvez être blessé, je n'en disconviens » pas; il est des sauts très-dangereux. » Mais que cela vous soit arrivé à dix

» heures du soir.... — M. le chevalier, je » vous ai dit la vérité : j'espère que vous » ne me pousserez pas davantage. — Eh » bien, homme opiniâtre, homme indigne » de mon indulgence, qui voulez démen- » tir le témoignage de mes yeux, refusez » donc de reconnaître cette épaulette » que vous avez laissé tomber en vous re- » tirant! » Ici le comte pâlit ; ses regards se portèrent sur l'uniforme qu'il avait mis la veille, et que Lafleur avait étendu sur un canapè : les deux épaulettes y étaient. Il se rassure, et il les montre du doigt au chevalier. « Cela ne prouve rien, » M. le comte. Un homme comme vous » en a plusieurs paires. »

Il présente le papier à d'Orville ; d'Orville, qui est certain que le contenu ne lui appartient pas, le reçoit en riant. » Parbleu, mon cher chevalier, je vous » remercie. Comment! de votre autorité » privee, vous me faites brigadier des ar- » mées du roi! — Comment, monsieur..... » que dites-vous ?... Ah! mon Dieu... mon

» Dieu !.... cette épaulette est à moi. —
» Espiègle ! vous avez voulu m'intriguer.
» —Non, en vérité..... Il est vrai qu'hier,
» après-midi, je suis monté chez madame,
» et j'ai pu laisser tomber... — M. le che-
» valier, je ne vous pardonne pas d'avoir
» douté de votre meilleur ami, d'avoir
» soupçonné l'innocence et la candeur.—
» Pas de grands mots, M. le comte; ceci
» n'est pas encore très-clair. Les croisées
» de madame, ouvertes à deux heures du
» matin... —Eh ! qui pourrait les tenir
» fermées par la chaleur qu'il fait ! Voyez,
» les miennes sont ouvertes aussi. — Mais
» cet homme en chemise... — Vous vous
» serez trompé comme sur l'épaulette. —
» Parbleu, il n'y a pas à se méprendre.
» Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu. —Vous
» avez été abusé par quelque effet d'opti-
» que. —Il est fort celui-là ! — D'ailleurs,
» que ne descendiez-vous, que ne touchiez-
» vous cet homme !........ — Il a disparu
» comme un éclair. —Eh bien ! admet-
» tons qu'il y ait eu un homme : qu'en

» conclurez-vous? Votre maison est peut-
» être la dixième devant laquelle il s'est
» arrêté; il a pu s'arrêter devant dix
» autres : s'ensuit-il qu'il ait couché avec
» toutes ces dames? Pourquoi faire, de
» préférence, à votre épouse, une injure
» que le mari le moins raisonnable de Pi-
» thiviers est incapable de faire à la sienne?
» Mon cher chevalier, il est bien difficile
» à un mari âgé de n'être pas jaloux, et
» la jalousie voit toujours mal. — Ah!
» mon Dieu, je ne suis pas jaloux, vous
» le savez bien. Mais c'est qu'ici les appa-
» rences étaient telles... — Oh! oui, ma
» foi, elles étaient convaincantes : la pièce
» avec laquelle vous pensiez me confon-
» dre, votre preuve essentielle... — S'est
» trouvée fausse, j'en conviens... Savez-
» vous que j'avais formé le projet de con-
» duire, aujourd'hui même, Agathe à
» Paris? — Vous auriez bien fait, mon cher
» ami. — Elle serait enchantée de passer
» quelque temps dans la capitale. — Oh!
» ce n'était pas là mon motif. Je voulais
» mettre fin à une intrigue.. — Imaginaire.

» Et vous n'êtes pas jaloux! — M. le comte, » ne parlez pas de cela à ma femme, je » vous en prie. — Je m'en garderai bien. » Brouiller un ménage! j'en suis incapa- » ble, mon ami. — Et puis, une femme » dans son état demande des égards. Un » saisissement, une douleur profonde et » instantanée suffiraient pour me priver » des douceurs de la paternité. — Et il » est certains jeux auxquels on n'est pas » heureux tous les jours, n'est-ce pas, » chevalier?

— » Ah ça! mon cher comte, vous ne » m'en voulez point? — Oh! mon Dieu, » pas du tout. — Prouvez-le moi. — Et » comment? — Nommez l'enfant qui doit » naître... ma foi... dans quatre mois au » plus. — J'y consens de tout mon cœur.

— » Parlons un peu de votre blessure » Cela m'inquiète, M. le comte. Madame » y prendra le plus vif intérêt. — Vous » êtes bien bons l'un et l'autre. »

Le chirurgien-major entra; il prit le pouls du blessé, qui lui avait fait un signe.

« Pas de fièvre encore, dit le docteur. Je » présume qu'elle viendra dans les vingt- » quatre heures, vers les dix heures du » soir. Savez-vous que j'ai été alarmé » en vous pansant hier. L'hémorrhagie » pouvait avoir des suites funestes. Mais » la nuit a été bonne; l'artère com- » mence à se consolider, et je réponds » de tout. »

Toute la ville accourt pour voir M. le comte, qui s'est blessé hier à dix heures du soir : il donne de si jolis dîners! C'est à qui l'amusera et lui fera le conte le plus plaisant. On est content de soi quand il a ri. Parmi ces nombreuses visites, qui se succédaient sans interruption, le pauvre blessé ne comptait pas une femme. Celles de Pithiviers étaient alors réservées jusqu'au scrupule. Aucune d'elles n'aurait osé aller voir un garçon au lit, eût-il été âgé de soixante ans et fût-il à l'article de la mort. Agathe seule, entraînée par son mari, dérogea à l'usage. Le bon chevalier

l'avait voulu ainsi. Deux fois par jour, il la conduisait chez le comte, et quoiqu'il fût toujours présent, on parla, on raisonna, on discuta, on déchira à la journée. C'était une drôle de petite ville que Pithiviers en l'an de grâce 1781!

Cependant d'Orville réfléchit sur le passé et l'avenir. Lafleur lui coûtait cher, et les accidens se répétaient de manière à lui en faire craindre de plus affligeans. Le bon chevalier pouvait être éclairé enfin par quelque coup imprévu du hasard, par quelque nouveau trait d'obligeance du marquis. Quand on commence à calculer les inconvéniens qui peuvent résulter d'une intrigue, l'amour a bien perdu. Enfin tout le monde sait que ce sentiment-là n'est pas éternel, et cela est fort heureux: comment un mari se consolerait-il de la perte de sa femme, la fillette de l'infidélité de son amant? comment tant de veuves se remariraient-elles? comment un joli homme aurait-il son tour auprès d'une femme à la mode? Ma foi,

toutes réflexions faites, je suis tenté d'en venir à l'avis de Pangloss : Nous sommes dans *le meilleur des mondes possibles*.

Lorsque le comte trouva l'occasion de s'expliquer librement avec Agathe, il lui fit part de ses réflexions. C'était l'intérêt seul d'une femme adorée qui le déterminait à rompre avec elle. Il ne prévoyait que malheurs. Un époux furieux exerçant sa vengeance, des grilles et des verroux suffisant à peine pour le rassurer sur l'avenir, une femme charmante passant ses plus belles années dans un cloître, étrangère au fruit précieux des plus tendres amours; l'abandon, le dédain de ses parens, de ses amis, une vieillesse malheureuse... Que ne prévoyait-il pas? Il peignait avec tant de vérité et de chaleur que déjà la tendre Agathe se crut perdue. Elle pleura, elle pleura beaucoup le premier jour. Elle n'avait aimé que d'Orville; elle aimait comme on aime pour la première

fois. Elle sentait l'étendue du sacrifice qu'exigeaient son repos, sa sûreté; elle estimait davantage l'homme sensible qui avait le courage de le lui prescrire.

Elle pleura moins le second jour, moins encore le troisième; elle cessa de pleurer enfin; et, au bout du mois, elle s'avouait franchement que les jouissances que procure une liaison clandestine ne sont pas à comparer aux embarras, aux dangers qu'elle traîne avec elle.

Lafleur n'avait plus rien à prétendre, à ce qu'il paraît du moins. Mais il était grand calculateur, et il représenta à son maître que, s'il cessait tout à coup de se montrer attaché à ses devoirs de mari, le chevalier et même le public pourraient en tirer des conséquences. Il était difficile de combattre victorieusement ce raisonnement-là, et, quoiqu'à regret, le comte céda à Lafleur. Lafleur touchait ses honoraires et ne les gagnait pas. Semblable au czar

Pierre I[er], Catherine, à force d'être battue, avait appris à battre. Un beau matin, Lafleur rentra avec la tête enveloppée d'un mouchoir : le pied d'un chandelier de fer s'était incrusté dans la peau du front et en avait fait descendre une partie sur le nez.

Le chevalier ne tint pas à cette dernière scène. Il fit changer la serrure de sa porte d'entrée, et pria le comte d'interdire à son valet, pendant le jour, l'accès d'une maison où il portait sans cesse le trouble et le désordre. Lafleur, de son côté, jurait que madame son épouse ne le reverrait de sa vie Il parlait même à d'Orville de quitter la ville, si..... Il s'arrêtait toujours au *si* et au sens suspendu. Le comte un jour acheva sa phrase : *Si, si*, si je veux te donner de l'argent.

Il n'était pas tranquille sur le sort d'Agathe. Un valet, qui n'avait plus d'intérêt à se taire, pouvait la compromettre horriblement. D'Orville était honnête homme avec les femmes. Il se décida à faire un

dernier sacrifice à la tranquillité de sa jeune amie.

Lafleur partit, et il apprit à plusieurs de ses maîtres qu'on entre facilement où on a son domestique marié. Il se maria à Londres, à Hambourg, et il se fit pendre à Madrid, où la pluralité des femmes n'est pas admise

CHAPITRE VI.

A vos moutons, à vos moutons, dit Bartholin à M. Guillaume.

Nous avons laissé à Paris le cher marquis qui jusqu'à présent m'a fourni amplement de quoi vous faire bâiller ou rire. Revenons à lui : il en est temps.

Autant que je peux m'en souvenir, il montait dans sa chaise de poste, pour retourner à Pithiviers, au moment où je l'ai quitté. Le voyage n'est pas long ; il n'arrive pas tous les jours des aventures sur cette route-là, et, d'un trait de plume, je fais rentrer mon officieux dans sa petite maison de province.

Son premier soin fut de faire monter Zéphire dans sa chaise, de lui faire mettre sur ses genoux l'éblouissante corbeille, de l'envoyer en faire hommage à la séduisante Sophie, et d'annoncer pour le lendemain son arrivée au château d'Apremont.

Ce premier devoir rempli, il court chez son colonel. Après les premiers complimens, il lui annonce son mariage. L'infortuné baron était présent. Il se fait répéter les détails; il doute s'il veille: il n'a pas reçu encore le billet de madame Descourtils; il se croit abandonné. On ne lui a rien dit de positif; cependant on a reçu ses soins d'une manière encourageante, et doit-on accueillir, quand il n'inspire que l'indifférence, l'homme dont l'amour se peint dans le moindre de ses mouvemens? doit-on l'engager à venir dans un château où se prépare le bonheur d'un rival? Vercelle, pendant quelques minutes, ne sentit plus que du mépris pour celle qu'il avait adorée. Mais bientôt un sentiment vrai, profond, inaltérable, reprit ses premiers droits. Le baron ne s'était pas déclaré : lui devait-on quelque chose? Son ressentiment n'était pas fondé; il le sentait, il se reprochait son injustice. Mais se bornera-t-il à former d'inutiles regrets? Un homme

qui ne le vaut pas, qu'il est incapable d'aimer réellement, obtiendra-t-il un prix qui n'appartient qu'au véritable amour? N'y aurait-il pas de la lâcheté à y consentir, à ne pas tenter tous les moyens possibles de lui enlever?

Telles sont les réflexions que le baron communiqua au comte quand d'Oliban fut sorti. « Il ne l'épousera pas, s'écria » d'Orville; il m'a fait trop de mal pour » que je ne lui suscite pas obstacle sur » obstacle; je suis aussi riche que lui, » beaucoup plus noble, d'un rang bien » plus élevé, et, s'il faut en venir aux » grands expédiens, je ferai ma cour à la » demoiselle, à sa cousine, au père, à toute » la famille, et je l'épouserai... — Vous » oubliez, M. le comte, que je l'aime » éperdument. — C'est vrai, baron, c'est » vrai, et je vous en fais mes excuses; » mais j'avais la tête montée, et je sens » qu'elle se monte à la seule idée de me » venger de ce chien d'homme-là. Pos- » sédons-nous, mon ami, et voyons ce » qu'il faut faire.

» Ces dames vous ont invité à les aller » voir au château; il faut partir de suite. » — Mais, M. le comte, je suis de ser» vice cette semaine... — Le service ira » comme il pourra. Partez, vous dis-je. » Je vous donnerai, pour le vieux d'A» premont, une lettre polie, par laquelle » je m'excuserai, sur mes occupations » militaires et ma blessure, de n'avoir » pas encore été lui rendre mes devoirs; » cette démarche le flattera, et vous serez » bien reçu. Il aime la table, vous vous » griserez avec lui. C'est un chasseur déter» miné; vous le mettrez sur les dents, lui » et ses chiens. Il a servi avec distinction; » il est instruit, et il a de l'imagination.... » le matin. Vous causerez avec lui, et il » sentira bientôt votre supériorité sur » d'Oliban. Dans quelques jours, je pour» rai sortir et j'irai vous appuyer... Vous » n'avez que douze mille livres de rente; » mais votre noblesse est vieille comme » la monarchie, et d'Apremont tient » beaucoup à cela. Vos talens en tactique

» ne se bornent pas à faire du dessus de
» votre tête une ville, un fossé et une
» citadelle; vous avez beaucoup d'instruc-
» tion, et vous êtes fait pour prétendre à
» tout. Je ferai la demande quand vous
» serez connu; je combattrai, je détrui-
» rai les objections du père; enfin, je le-
» verai tous les obstacles. Assurez-vous
» bien de la demoiselles: si elle n'ose résis-
» ter ouvertement, qu'elle trouve avec sa
» cousine des raisons de différer, et
» tout finira au gré de vos vœux. Partez,
» mon ami; à la première invitation du
» père, établissez-vous dans le château,
» et attendez-moi. »

L'espoir est rentré dans le cœur de Vercelle. Il monte à cheval, suivi de son domestique modestement vêtu, portant en croupe la valise de son maître. Zéphire est déjà au château; M. d'Apremont a présenté à sa fille l'inappréciable corbeille...... Le croira-t-on? La richesse, l'élégance des objets qu'elle renferme ont, pour un moment, fasciné les yeux de

Sophie; elle a souri à ces magnifiques présens ; elle s'est vue parée des trésors de Golconde, et Vercelle a été oublié. La vanité est-elle réellement la première passion des femmes? et Sophie, comme les autres..... Non, non, une chaumière et mon amant, avait-elle dit bientôt. Mais son père avait remarqué le sourire, l'épanouissement de tous ses traits; il avait cru lire son consentement dans ses yeux; il l'avait embrassée avec tendresse, et il l'avait laissée au milieu de ses trésors.

Nonchalamment assise dans une bergère, ses bras tombant auprès d'elle, elle porte partout des yeux qui ne voient rien. Étourdie de la méprise de son père, affligée d'y avoir donné lieu, frémissant de l'avenir qu'elle s'est préparé, elle ne sait à qu'elle idée s'arrêter; sa tête trouble; ce n'est plus qu'une frêle machine.

Madame Descourtils entre et la trouve dans un accablement auquel succèdent des mouvemens convulsifs. « Ah! ma » cousine, je me suis perdue. — Je le sais,

» mon enfant. Mon oncle est venu m'em-
» brasser, en m'annonçant que tu es
» folle du marquis et que le mariage se
» fera dans huit jours.—Ah! je suis au
» désespoir! — Cruel enfant, au lieu
» de parler à mon oncle....—Aurait-il
» voulu m'entendre? — De tes sentimens
» secrets.... — Il les aurait condamnés.
» — Tu l'autorises à croire.... — Oui,
» j'ai eu tort, grand tort. Pauvre baron!
» — Pauvre Sophie! — Ah! ma cousine,
» conseille-moi, aide-moi. — On m'écrit
» de Paris que d'Oliban a publié son ma-
» riage; tu viens de recevoir ses présens;
» ton père, qui a dîné, court le village,
» et annonce partout cette alliance qui
» te désespère. Que puis-je faire à présent?
» Est-il possible que ton père rétrograde?
» Ferme dans ses volontés, ne s'appuiera-
» t-il pas du consentement tacite que tu
» as donné à ses vues? Me permettrai-je
» de le contredire, sans espoir de succès?
» Me brouillerai-je avec lui sans aucun
» fruit pour toi? Si quelqu'un pouvait

» changer quelque chose à la situation » des affaires, ce serait le modeste et » sentimental baron. Mais où est-il? que » fait-il? Il compose une romance, peut-» être, qu'il te dédiera, qu'il t'enverra, » et son rival marche à grands pas vers » son but. — Loin de me secourir, tu ne » me donnes pas même de consolations. » — Je pleurerai avec toi, si tu le veux; » mais de quoi cela t'avancera-t-il? Je suis » furieuse contre le baron. Jamais hom-» n'a porté aussi loin la défiance de lui-» même...... Ah! vous voilà enfin, mon-» sieur. Voyez-vous les présens de noce » offerts et reçus; votre Sophie dans les » larmes?...... — Ma Sophie, madame! » Ai-je bien entendu? — Oui, monsieur, » votre Sophie. Il faut bien qu'elle se » déclare, puisque vous ne voulez pas » parler. »

Le réfléchi, le raisonnable Vercelle ne se possède plus. Il est aux pieds de Sophie, il se relève pour embrasser les genoux de la compatissante cousine. Il veut parler;

il ne trouve pas d'expressions qui puissent rendre ce qu'il éprouve. Il est muet; mais que ce silence a des charmes! Tout est vie, tout est passion dans l'amant qui passe subitement du désespoir aux illusions les plus douces, les plus enivrantes. Sophie se ranime au feu de ses regards; elle ne connaît plus d'autre bonheur que celui qui naît d'un amour mutuel; elle est heureuse en ce moment, parfaitement heureuse. Elle laisse tomber une main dans celle de son amant.

Égarés, hors d'eux, plongés dans la plus délicieuse ivresse, le couple charmant oubliait l'univers : madame Descourtiis veillait pour ses protégés. « Levez-vous, le-
» vez-vous donc; vous ne savez rien faire
» à propos. Baron, levez-vous, vous dis-
» je, si vous ne voulez pas que M. d'A-
» premont vous trouve aux genoux de sa
» fille. »

En effet, la voix et la marche du vieillard se faisaient distinctement entendre. Il ouvre, il entre; le baron a pris

un masque; Sophie ne sait pas encore feindre.

« Qu'as-tu, ma Sophie? qu'as-tu, mon » enfant? — Rien, mon oncle; un malaise, » une légère indisposition..... — Je sais ce » que c'est, je sais ce que c'est. Sa mère » a éprouvé les mêmes sensations quand » elle a accepté sa main. Les caustiques » répandaient que le chagrin seul l'agitait; » mais elle m'aimait tendrement, et, cor- » bleu, elle me l'a prouvé pendant le reste » de sa vie!...... Ah! monsieur, je vous » demande pardon; je ne vous avais pas » aperçu. »

Vercelle salue profondément et présente la lettre de son colonel. Le vieillard lit, et la satisfaction se peint dans tous ses traits. « Comment donc, M. le » comte d'Orville veut bien s'excuser de » ne m'avoir pas vu encore, et il pousse » les procédés jusqu'à m'envoyer un offi- » cier de son régiment, un officier d'un » mérite distingué! Il est blessé, ce pau- » vre comte; mais il espère pouvoir mon-

» ter en voiture au premier jour! Je serai » enchanté de le recevoir......Parbleu, je » veux qu'il soit de la noce!.. Monsieur, » je marie ma fille à un de vos camara- » des, au marquis d'Oliban. Le cœur de » Sophie s'est trouvé d'accord avec ma » volonté, et j'en suis fort aise; j'aurais » été fâché d'employer l'autorité. C'est » cependant ce que j'aurais fait, si j'a- » vais trouvé la résistance, car je suis » convaincu que si l'amabilité et les grâ- » ces sont le partage de la jeunesse, la » raison et la prévoyance sont celui de » l'âge mûr...... Étourdi que je suis! Ce » mariage-là me fait oublier les choses » les plus simples! C'est que ma joie, » mon ravissement.... Monsieur, je vous » demande mille pardons : vous arrivez » de Pithiviers, et vous avez besoin de » vous rafraîchir. Suivez-moi, je vous en » prie. Nous ferons connaissance le verre » à la main. »

Le baron avait la tête plus forte que le marquis. Il ne refusait jamais, et le

papa était enchanté de son hôte. Il remarqua qu'il était tard, et il engagea le baron à coucher au château. Pour le déterminer, il lui annonça que ses gens avaient détourné un sanglier, et qu'ils devaient le lancer le lendemain à la pointe du jour. Vercelle prit feu à l'instant; il parla de chasse comme M. Western, et M. d'Apremont ne revenait pas de son étonnement. « Corbleu ! dit-il, » il ne manque à d'Oliban que de boire » sec et de bien connaître la chasse. Mais » une bouteille de Clos-Vougeot l'étour» dit; il rompt les chiens en voulant les » soutenir..Vous êtes mon homme, vous. » Nous passerons la journée de demain » ensemble : voilà qui est arrangé. »

Le marquis avait passé une nuit heureuse à Pithiviers. Bercé par des songes flatteurs, il avait joui de tout ce que l'ambition offre de plus séduisant. Pas une pensée pour Sophie : ne serait-elle pas trop heureuse de partager son opulence et ses grandeurs ?

Cependant il est des formes dont il est impossible de s'écarter : d'Oliban était attendu à Apremont, et déjà Vercelle courait les bois avec le vieux seigneur lorsque son rival en était encore à ses projets de toilette. Une longue discussion s'engagea entre lui et Zéphire. Le maître voulait étaler un luxe éblouissant ; le valet de chambre soutenait que les femmes ont un goût décidé pour l'uniforme, et que c'est en capitaine qu'il doit se présenter à mademoiselle d'Apremont, qui, d'ailleurs, l'a vu à Paris en habit brodé, en plumet et en talons rouges. Après deux heures de raisonnemens sublimes, il fut arrêté qu'on entasserait dans une malle une garde-robe de ville et une de guerre.

L'heure du déjeûner était venue. Le marquis n'avait pas fait dire à quelle heure il arriverait au château. Il pouvait donc disposer des trois quarts de la journée. Il était, d'ailleurs, plus empressé d'éblouir Sophie que de lui plaire Il se fit donner à déjeûner.

D'Orville était bien aise que le baron ait la journée à lui, pour s'établir dans l'esprit du père et convenir de quelque chose avec les dames. Il envoya chercher le marquis, et le retint deux heures encore sous différens prétextes. « Ma foi ! » s'écria à la fin d'Oliban, on m'attend à » Apremont, et je ne peux sans gros» sièreté....... — Eh ! mon cher marquis, » vous n'êtes pas amoureux ; vous êtes » fort aimable ; vous êtes aimé sans » doute, et on sera trop heureux de » vous prendre quand vous arriverez. » Je vais m'ennuyer à mourir, et je veux » absolument que vous dîniez avec moi. » — Impossible, M. le comte, impos» sible ! — Vous me refusez, monsieur ? » — C'est bien malgré moi ; mais les » bienséances exigent...... — Que vous » me cédiez. »

D'Oliban était fort embarrassé lorsqu'on vient lui dire que Larose, en robe de greffier, et sa jolie petite femme, venaient lui faire une visite de céré-

monie et le remercier de ses bontés. Vous savez que les trois maisons communiquent entre elles, et que pour aller de l'une à l'autre, il suffit de traverser deux ou trois chambres. Les deux époux l'attendaient, et lui furent présentés par le père et la mère Firmin.

Il est des maladies qui règnent par intervalles, sans que les médecins, qui savent tant, aient encore pu nous dire pourquoi. Le Français, qui rit de tout, appelle cela maladie à la mode. Les maux de cœur étaient alors très *à la mode* à Pithiviers, et cette fois les docteurs en précisaient parfaitement la cause : Mettez-moi la main dans un sac de froment, et je vous dirai s'il est plein.

Julie avait ses maux de cœur tout comme une autre. Elle était pâle, abattue ; le beau Larose, au contraire, avait un air triomphant. Le marquis le félicita sur ses succès, et, n'ayant plus rien à lui dire, il lui parla de sa robe, de l'air grave et imposant qu'elle lui donnait. Julie fit un

mouvement de tête qui annonçait que la robe n'avait pas pour elle les charmes de l'uniforme. On m'a assuré depuis qu'à la fin de l'année son mari n'avait plus qu'une figure ordinaire, et que son caractère ne lui paraissait pas aimable du tout. Le prisme de l'illusion était brisé. Diable de prisme! Pourquoi est-il de verre? Qu'est-il résulté pour Julie de sa fragilité? Je l'ignore, et, ma foi, je ne m'en inquiète guère.

Le comte était aussi empressé de garder d'Oliban à la garnison qu'il l'avait été de l'en éloigner lorsqu'il ne vivait que pour Agathe. On vint annoncer au marquis que son colonel était servi, et que, décidément, il comptait sur lui. D'Oliban crut ne pouvoir mieux faire que d'envoyer Zéphire et un billet d'excuse au château d'Apremont.

D'Orville fit durer le dîner long-temps, comme vous pouvez le croire. Il proposa ensuite *une impériale*, que le marquis fut contraint d'accepter. Je suis en règle,

pensait-il ; M. d'Apremont a maintenant mon billet, et me voilà à l'abri de tout reproche. Mais demain je n'y serai pas repris : je partirai à la pointe du jour.

Voyons maintenant comment Vercelle a employé la journée que lui a procurée le vindicatif colonel.

Le sanglier était lancé.... Celui de Calydon n'était qu'un marcassin, comparé à celui-là. Il passe à vingt pas de M. d'Apremont. Le papa n'avait encore pris que ce qu'il appelait sa tisanne, une bouteille de petit vin blanc avec laquelle il était dans l'usage de se rincer la bouchet ous les matins. Il n'avait rien perdu de sa vivacité, et ses nerfs, assouplis et ranimés par la tisanne, lui permirent d'ajuster avec prestesse. Il lâche la détente, et la balle glisse dans les chairs, le long des côtes.Le sanglier, furieux, se détourne et va droit à lui.

Nouveau Méléagre, Vercelle pousse son cheval, et tire son coup de pistolet au moment où l'animal, usant du droit

naturel que nous avons de nous défendre, allait ouvrir, d'un coup de boutoir, la jambe et la cuisse de son adversaire. Il n'a pas besoin de tisanne pour tirer juste : il a fait sauter la cervelle au sanglier; il en a couvert la botte de M. d'Apremont.

Ce moment fut tout à la reconnaissance et aux plus tendres effusions. On pensa à retourner au château, et, après avoir épuisé tout ce qu'il était possible de dire sur le sanglier, on parla guerre : M. D'Apremont l'aimait beaucoup et l'entendait bien. Il fut étonné des connaissances qu'avait le baron en ce genre, et de la facilité avec laquelle il s'exprimait. Il lui serra la main pour la vingtième fois, et l'invita avec tant de chaleur à passer le reste de la semaine avec lui qu'il eût été difficile à un homme qui n'aurait pas eu de projets de se défendre plus long-temps. Vercelle accepta. Mais sa délicatesse se révoltait souvent contre lui. Elle lui reprochait d'abuser de la loyauté d'un vieillard pour tâcher de rompre ses desseins

et éloigner sa fille de la soumission qu'elle lui devait. Le souvenir, l'image de la séduisante Sophie dissipait aussitôt ce nuage, faible reste d'une probité à toute épreuve, celle de l'amour seul exceptée.

Ah ça ! M. l'auteur, cachez donc vos *fils* mieux que cela. Il est clair que vous les tenez de manière à enlever le consentement du père à force de service et de qualités.--Ma foi, M. le lecteur, je ne vous dissimule pas que tous mes vœux sont pour le baron. C'est un jeune homme aimable, qui a des principes que j'honore beaucoup, du jugement, ce qui est assez rare, et surtout de la raison, dont je fais le plus grand cas : voilà pourquoi j'en mets tant dans mes ouvrages. Cependant je vous déclare, dans toute la bonne foi de mon âme, que je ne sais qui des deux rivaux l'emportera sur l'autre. Continuons d'aller devant nous, et je vous réponds que le dénoûment viendra à la fin du volume.

La cloche annonça le retour des chas-

seurs et le dîner. Les dames descendirent, et M. d'Apremont leur présenta Vercelle comme quelqu'un qui, probablement, lui avait sauvé la vie. Grands complimens de la part de madame Descourtils; beaucoup de modestie de celle du baron; un simple sourire effleura les lèvres rosées de Sophie, mais ce sourire disait tout pour l'amant heureux.

« Mesdames, dit d'Apremont, je n'entends pas qu'on se borne à remercier » par de froides politesses un homme qui » m'a rendu un service essentiel. Présentez-lui la joue... Allons, point d'hésitation. Embrassez, Vercelle, embrassez. » Vous rappelez-vous le premier baiser d'amour que vous ayez donné et reçu à l'aurore de votre vie? Ah! Sophie, quel baiser! quelle impression il a fait sur vous! mais aussi quelle triste réflexion il a produite. Faudra-t-il en donner de semblable au marquis, en recevoir de lui? Oh! ces baisers-là ne seront jamais ceux de l'amour!

M. d'Apremont avait l'habitude de dîner copieusement. Ce repas était suivi d'une sieste plus ou moins longue; mais le roi fût venu à son château que personne n'eût osé l'éveiller. Il fit part au baron de cet usage auquel il attribuait la conservation de sa santé, et il prit congé de lui pour une heure ou deux.

On se retira dans l'appartement des dames, où nos amans n'eurent d'autre témoin que leur aimable confidente. Le baron, sûr d'être aimé, ne connut plus cette réserve qui aurait pu lui être si funeste. Son cœur avait besoin de s'épancher, et l'amour est toujours éloquent. Sophie l'interrompait souvent pour lui adresser quelque chose de tendre et de flatteur. « Il parle comme un ange, » disait-elle quelquefois à sa cousine.

Après les plus doux épanchemens, après avoir passé du délire à l'ivresse, avoir épuisé toutes les sensations, il fallut revenir au présent, et l'avenir, avec sa

main de fer, se présenta sous une forme effrayante. On s'aime, on est heureux de de se l'entendre dire, de le répéter soi-même. Mais M. d'Apremont est absolu, et Sophie est timide et subjuguée; il est opiniâtre et intéressé. L'engagement fatal doit être contracté dans huit jours : comment parvenir à s'y soustraire? comment amener ensuite M. d'Apremont à recevoir le baron pour son gendre? Douze mille livres de rente sont-elles à comparer à un revenu de cent cinquante mille francs? On ne voyait plus que des obstacles que la crainte multipliait encore, et qu'elle présentait comme insurmontables. Les cœurs se serraient; ils soupiraient à l'unisson, et à chaque soupir les yeux se portaient sur la cousin. Elle avait les siens au plafond, et sa tête était appuyée sur sa main. C'est une source bien féconde qu'un plafond, puisque tous ceux qui sont embarrassés vont toujours en chercher là. Si cette opinion est fondée, que d'actions de

grâces nous devons tous à notre maçon !

«Je voulais d'abord, dit enfin madame » Descourtils, engager le baron à se dé» clarer franchement à mon oncle. Il » aurait essuyé une bourasque qui l'au» rait forcé à retourner à Pithiviers. » Mais il aurait écrit, mon oncle aurait » fini par me parler de ses lettres, et » j'aurais dit bien doucement ma façon » de penser, car il est des momens où » il me fait peur aussi. Des amis puis» sans, des gens considérés auraient ap» puyé la demande de monsieur. Mais » j'ai réfléchi qu'auprès d'un homme du » caractère de mon oncle rien ne peut » balancer cinquante mille écus de rente » et l'avantage de marier sa fille sans lui » donner de dot. Mes chers enfans, on » m'accorde quelqu'esprit, de l'imagina» tion, et je vous avoue qu'il ne se pré» sente à moi aucune idée à laquelle je » puisse m'arrêter.

» Je ne ressemble pas, dit le baron, à

» ces écervelés qui veulent tuer un
» homme pour l'empêcher de se marier
» à son gré. Mais je voudrais bien que
» ce marquis, qui ne fait que des sottises,
» se permît de me faire une querelle
» d'éclat. — Vous me faites frémir ! s'é-
» cria Sophie; exposer vos jours! perdre
» la vie peut-être!... Vous voulez donc
» que je meure avec vous ? — Allons,
» M. le baron, vous lui baiserez les mains
» une autre fois. Raisonnons : nous n'a-
» vons pas de temps à perdre. D'après ce
» que vous m'avez dit de ce marquis, il
» est impossible qu'il soit quatre jours
» ici sans faire quelque chose qui dé-
» plaise à mon oncle, et que nous au-
» rons le soin de bien envenimer. L'es-
» sentiel est de gagner du temps : bor-
» nons-nous à cela pour aujourd'hui. —
» Voyons, cherchons, ma cousine. —
» Sophie feindra d'être malade. — Mais,
» madame, le médecin découvrira la
» ruse. — Faut-il tout vous dire, M. le
» baron? Depuis que ce mariage est

» arrêté, Sophie a toujours été indis-
» posée : vous seul avez pu la rendre à
» elle-même. — Oh ! ma cousine, com-
» ment vous permettez-vous de dire.......
» — Ce qui fait tant de plaisir à mon-
» sieur? C'est malheureux, en vérité.
» Allons, dès ce soir tu sentiras du ma-
» laise, un mal de tête quelconque; tu
» paraîtras accablée, triste. — Cela ne
» me sera pas difficile : il me suffira de
» penser à M. d'Oliban. — Bon. Demain,
» tu seras réellement malade; on man-
» dera le médecin; il fera des ordonnan-
» ces, et je jetterai les remèdes par la
» fenêtre. — C'est très-bien, madame;
» c'est admirable. Mais je supplie made-
» moiselle de n'être pas malade jusqu'à
» garder sa chambre. — Non, non, ce
» serait vous séparer, et je ne veux pas
» que vous le soyez. Sophie aura besoin
» de dissipation, d'un peu d'exercice. Elle
» résistera, j'insisterai; elle viendra chez
» moi, et vous y serez; elle fera un tour
» ou deux dans le parc, et vous lui don-

» nerez le bras. Est-ce cela, M. le ba-
» ron? »

Vercelle, hors de lui, tombe aux pieds de madame Descourtils. La porte s'ouvre.... c'est Zéphire. Il n'a pu se présenter à M. d'Apremont, qui repose encore. Il a cherché madame Descourtils, qui représente son oncle quand il n'est pas visible. Il lui remet le billet du marquis et se retire. Mais le coquin a. vu le baron aux genoux de l'aimable cousine; il ne doute pas qu'ils soient au mieux ensemble, et il se propose bien d'amuser son maître d'une anecdote nouvelle et piquante.

L'heure ordinaire du réveil était passée, et on ne s'en était pas aperçu. Madame Descourtils sort; elle va, sur la pointe des pieds, écouter à la porte de son oncle; elle entend quelque chose, elle revient. « Descendons dans le parc, dit-elle, » et ayons l'air de causer de choses indif» férentes. »

M. d'Apremont étendait les bras et

poussait un dernier bâillement devant une des croisées de sa chambre. Il voit nos promeneurs et les appelle avec un *hom, hom!* On revient à lui avec empressement; on s'estime trop heureux de complaire à celui dont on attend quelque chose d'essentiel. « Corbleu, dit le papa, « j'ai dormi aujourd'hui plus long-temps » que de coutume! Cette chasse m'avait » fatigué. Voyons, mesdames, à quoi pas- » serons-nous la soirée? — Nous ferons » ce qui vous plaira le mieux, mon oncle. » —Moi, monsieur, je suis à vos ordres. » —Tu ne dis rien, Sophie?—Papa, je » me sens un peu indisposée.—Cela ne » sera rien, mon enfant. Du reste, je n'en- » tends pas te gêner. Tu causeras avec » ta cousine; et nous, baron, que ferons- » nous? Je n'aime pas les cartes.—Amu- » sement futile, monsieur.—Il y a pour- » tant des femmes qui passent à cela la » moitié de leur vie. Quel jeu jouez-vous, » mon cher Vercelle?—Mais, le trictrac, » les dames, les échecs....—Les échecs!

» vous jouez aux échecs ! j'en suis enchan-
» té. J'aime passionnément ce jeu-là : il
» est l'image de la guerre. Asseyez-vous,
» mon ami, et commençons. »

Le papa, assez bon tacticien, avait des prétentions sans bornes aux échecs. Il ne remuait pas une pièce qu'il ne rappelât une marche du prince Eugène, de Turenne ou de Maurice de Saxe. Il voulait qu'on admirât la profondeur de ses combinaisons. Cependant le baron reconnut bientôt qu'il n'était pas de sa force. Il ménagea son jeu de manière à disputer la partie jusqu'à la fin, et poliment il la perdit. « Vous êtes fort, monsieur!
» Il a fallu toutes mes combinaisons pour
» que je vous gagnasse. Je vous donne
» votre revanche. » Malgré ses combinaisons, M. d'Apremont la perdit. « J'ai été
» distrait. — Je crois m'en être aperçu,
» monsieur. — Vraiment?..... Jouons la
» partie d'honneur. » M. d'Apremont la gagna, et cela devait être. Il était heureux, très-heureux en ce moment. Il ne

cessait de parler de la force du baron, moyen déjà usé de faire valoir la sienne. » Je regrette beaucoup que mon gendre » futur ne sache pas ce jeu-là. Ah! c'est » un homme aimable, et par conséquent » superficiel. Il faut des têtes comme les » nôtres, baron, pour vaincre les diffi- » cultés que présentent les échecs...Qu'as- » tu donc, ma Sophie? tu m'inquiètes. » —Papa, j'ai un grand mal de tête. — » Ma nièce, conduis-là chez elle, et fais- » lui prendre quelque chose, du thé, de » la camomille; que sais-je, moi? Va, » mon enfant, va. Demain matin, j'irai » savoir de tes nouvelles. »

Le baron s'était aperçu que le vieillard était mauvais, très- mauvais joueur. Il lui avait vu froncer le sourcil à chaque coup désisif dont il était menacé, et un gros rire s'échappait quand son adversaire avait eu la complaisance de ne pas le consommer. Deux ou trois *corbleu* bien ronflans avaient suivi la perte de la seconde partie, et des plaisanteries assez vives

avaient succédé aux éloges après le gain des deux autres. Vercelle se promit bien de perdre toujours deux parties sur trois.

Il se retira dans sa chambre, où il passa la nuit, tantôt à dormir, tantôt à penser à Sophie. Il se rappelait avec délices ce qu'elle avait fait pour lui, ce qu'elle allait faire encore. Un mot, un sourire, un regard, un mouvement, indifférent peut-être, mais qu'il avait interprêté, se retraçaient à sa pensée. Le jour le surprit bercé par ses douces rêveries. Les amans se rapprochent facilement de la nature : les premiers rayons du soleil, la verdure qu'il colorait de ses feux, l'émail des fleurs, le gazouillement des oiseaux, qui chantaient leurs amours et leur bonheur, l'appelèrent dans les jardins, dans le parc. Il ne voyait, il n'entendait que des êtres heureux. Hélas ! se disait-il, l'ordre social a tout interverti. On a opposé au sentiment, des lois, des autorités, des distinctions, des vues d'intérêt. L'homme dégradé n'est plus que le jouet des pré-

jugés, des préventions, des passions factices que fait naître la civilisation. J'adore l'être dont je suis aimé; nos cœurs ne cessent de s'élancer l'un vers l'autre, et les institutions cruelles nous séparent! »

Il est distrait de ses idées philosophiques par le bruit des fouets, des chevaux et des roues : c'est d'Oliban qui arrive, qui descend de sa voiture, et qui ne conçoit pas qu'on ne soit point levé encore lorsqu'il l'est depuis deux heures. Le baron est loin de le chercher ; mais le marquis apprend qu'il est dans le parc; il court à son camarade, non qu'il soit entraîné par l'amitié, mais il est instruit de l'amour de Vercelle pour madame Descourtils, et le besoin invincible de se mêler de cette affaire-là est son stimulant et son guide.

« Je ne vous croyais pas ici, mon cher » baron; mais, hier soir, Zéphire m'a ap» pris certaines choses... Les gens raison» nables ont donc aussi leurs faiblesses! » Vous voilà donc amoureux? Ma foi, je

» vous fais mon compliment. Madame » Descourtils n'est plus de la première » jeunesse; mais elle est jolie, aimable, » spirituelle, et je lui crois un caractère » excellent. J'aurais dû me douter de quel- » que chose à un certain bal donné par » la comtesse d'Orfeuil : vous avez été as- » sidu près de l'intéressante veuve; mais » je ne suis ni curieux, ni observateur, » et j'avais oublié tout cela.

« Ah ça, où en êtes-vous? On vous » écoute favorablement, je le sais; mais » cela ne suffit pas. Vous êtes-vous ouvert » au cher oncle? A-t-il bien reçu vos pro- » positions? A quand la noce? »

Le pauvre baron, étourdi de cette sortie, ne trouvait pas un mot; il ne pensait pas même à répondre. Il était tout entier à la position nouvelle où le marquis allait le mettre, et il bénissait son étoile de ce que Zéphire ne l'avait pas surpris aux genoux de mademoiselle d'Apremont, ce qui serait infailliblement arrivé s'il fût entré quelques minutes plus tôt.

« Eh bien mon camarade, vous vous » taisez? Toujours modeste et réservé! » Écoutez-moi. J'épouse mademoiselle » d'Apremont, et je ne la laisserai pas ici; » son père doit s'y attendre. Vous avez » peu de fortune; madame Descourtils » n'est pas plus riche que vous; il n'est » pas possible que vous teniez une maison. » M. d'Apremont ne peut vivre seul, et » votre mariage lui assure de la société et » des soins. Madame la baronne lui res» tera, et vous viendrez passer vos se» mestres au château. N'est-ce pas cela? » Allons, parlez. Le futur beau-père ne » me refuse rien : voulez-vous que j'arange » votre mariage dans la journée? »

Que Vercelle consentît ou non, il avait lieu de craindre que son amour prétendu ne devînt l'histoire du château. Cependant, plus il réfléchissait, plus il s'applaudissait que le marquis ait pris aussi complètement le change. Mais il ne pouvait se décider à faire jouer à madame Descourtils un rôle au-dessous d'elle. Il ré-

solut d'ôter au marquis tout espoir de de succès en lui avouant qu'il aimait beaucoup, mais qu'il n'avait pas le bonheur de plaire, et qu'il n'entendait pas devoir la main de madame Descourtils à l'autorité de son oncle.

« Vous aimez beaucoup; vous ne plai-
» sez pas! Cela n'est pas croyable, baron!
» Que diable faisiez-vous hier au soir aux
» genoux de madame Descourtils? Cette
» position est celle d'un amant heureux;
» on ne la prend pas pour se plaindre des
» rigueurs de sa belle.... Ah! je vois ce
» que c'est: j'ai fait quelques maladresses
» dans ma vie, et vous me redoutez.
» Mais cette affaire-ci doit aller d'elle-
» même, et je vous répète que je n'aurai
» qu'un mot à dire à M. d'Apremont. —
» M. le marquis, écoutez-moi attentive-
» ment, je vous en prie, et n'oubliez rien
» de ce que vous allez entendre. J'aime
» madame Descourtils, et n'en ai reçu
» que des marques de froideur. Je suis
» tombé hier dans un accès de désespoir

» que je n'ai pu modérer et qui l'a effrayée. » Je me suis jeté à ses pieds pour lui » demander pardon et implorer l'oubli » d'un transport insensé. Touchée de » mon état, et surtout de mon repentir, » elle m'a répondu avec la plus grande » bonté. Mais, pour faire cesser des » poursuites qui la fatiguent, elle m'a » avoué franchement que son cœur n'est » plus à elle. Voyez maintenant, monsieur, » si vous voulez lui susciter des persécu- » tions en faisant connaître à son oncle » des sentimens qu'elle ne peut partager.

— » Voilà qui est extraordinaire ! je » suis le seul officier du régiment qui soit » heureux en amour. Il y a donc un » malin génie qui plane sur les chasseurs » des Vosges?.... Vous me permettrez, au » moins, de parler à madame Descoutils, » de chercher à la détromper sur les per- » fections imaginaires qui l'abusent. — » Ah ! par exemple, ce sera me rendre un » service essentiel... Mais pas un mot à » M. d'Apremont, s'il vous plaît.—Eh,

» non! eh, non ! la chose est arrêtée. — Mais » quel est ce rival? le connaissez-vous? — » Elle a refusé de le nommer. — Il ne » lui convient pas, voilà qui est clair. » Une femme de vingt-huit à trente ans, » maîtresse de ses actions, avoue l'amant » dont elle n'a pas à rougir. — Vous allez » un peu loin, M. le marquis. Si le parti, » au contraire, est tellement au-dessus » d'elle...... — Ah! oui, j'entends. Quelque » jeune écervelé qui tient à une famille » illustre que ce mariage affligerait. — » Convenez, au moins, que cela peut être, » et apprenez à ne jamais précipiter votre » jugement. — Il est possible encore que » l'amant aimé soit arrêté par un deuil, » par un procès; que sais-je, moi? N'im» porte, je parlerai à votre aimable veuve, » et je vous servirai chaudement. Je fais » mon affaire de la vôtre; soyez-en sûr. »

Vercelle ne savait trop jusqu'à quel point il pouvait compter sur la discrétion du marquis, mais il avait fait ce qui était en lui pour que madame Descourtils ne

fût pas compromise, et il ne chercha plus que l'occasion de lui faire connaître ce qui venait de se passer. Il essaya de plusieurs prétextes pour se défaire du marquis, qui avait toujours quelques choses à lui dire. « A propos, baron, j'ai » préparé à M. d'Apremont quelques » soirées agréables. Il aime beaucoup les » échecs. — Je le sais. — Je suis lié avec » Philidor. Je lui ai envoyé un cabriolet; » je lui ai écrit quatre mots. Il arrivera » ce soir; je le présenterai sous un nom » supposé, et nous jouirons de la surprise » et de la satisfaction de mon très-futur » beau-père. — Voilà qui est bien vu, » parfaitement vu. Je vous reconnais à ce » trait, mon obligeant camarade. Mais » pas de vilain tour aux femmes; cela est » indigne de vous. Je crois qu'il est temps » que nous nous présentions aux maîtres » du château. Neuf heures et demie....... » Il n'y a pas d'indiscrétion à se faire voir » à cette heure-là à la campagne. »

Tout était en l'air dans la maison. So-

phie avait eu une nuit fâcheuse, et elle souffrait réellement de l'inquiétude de son père. Des domestiques étaient en course. L'un allait à Orléans, un autre à Paris : il semblait qu'on ne pût rassembler assez de médecins. Les femmes préparaient des boissons rafraîchissantes qu'on avait commandées sans savoir pourquoi, et qu'on contremandait sans motif. Vercelle laissa le marquis avec M. d'Apremont. Il courut à sa chambre, il écrivit à madame Descourtils un billet assez détaillé, et il rejoignit son camarade et le seigneur du château.

Le marquis ne put s'empêcher de demander la permission de voir sa charmante future. C'est un terrible métier que celui d'un coureur de dot : il faut toujours feindre ce qu'on est loin de sentir. Le baron profita, sans rien dire, de la permission accordée à son camarade, et, pendant que d'Oliban débitait des lieux-communs, le billet parvint à son adresse.

Quand il eut parlé, que ses tendres plaintes sur l'indisposition de Sophie furent épuisées, que la source de ses soupirs fut tarie, il prit d'un air leste et familier la main de madame Descourtils, et il la conduisit dans l'embrasure d'une croisée. « Ah çа! ma charmante cousine, » j'ai à me plaindre de vous. — Et en » quoi donc, mon aimable cousin? — » J'aime beaucoup mon camarade Ver- » celle, et vous le désespérez. C'est un » jeune homme plein de mérite, qui » vous adore, qui vous convient, et » vous lui préférez je ne sais qui. — En » vérité, marquis, je ne vous comprends » pas. — Oh, que si! oh, que si! Les » femmes entendent de reste quand on » touche une certaine corde, mais quel- » quefois elles ont leurs raisons pour » dissimuler. — Plaira-t-il à M. le mar- » quis de vouloir être plus clair? — Je » vais m'expliquer, puisque vous le vou- » lez, et vous aurez l'air d'apprendre ce » que vous savez mieux que moi. » Ma-

dame Descourtils s'aperçut enfin que, de l'autre bout de la chambre, le baron ne cessait de lui faire des signes. « Je » vous demande mille pardons, M. le » marquis, mais il faut que je sorte » un moment. — Cette conversation » vous embarrasse; vous croyez m'échap» per, mais..... — J'espère que vous ne » prétendez, ni me retenir, ni me sui» vre! » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si solennel que d'Oliban ne sut que répondre et qu'il resta cloué à sa place.

Au bout d'un moment, madame Descourtils rentra en riant aux éclats. « Vous ne perdez pas de temps, M. le » marquis, et vous servez vos amis chau» dement! Vous prétendez donc que je » me marie pour vous? — Non, madame, » mais pour Vercelle. — Je vous donne » ma parole d'honneur que je ne l'épou» serai jamais. — Ne jurez pas, je vous » en prie; c'est vous ôter la possibilité » de revenir. — Oh! je n'en ai nulle

» envie. — Et vous comptez persévérer » dans votre aveuglement ? — J'en » jure par votre amour pour Sophie. — » Et vous croyez que je m'en tiendrai à des » plaintes stériles, que je me bornerai à dé- » plorer le sort de mon ami? — Non, non; je » sais que vous n'êtes pas capable de cela. » Vous direz à mon oncle ce que vous savez » et ce que vous ne savez pas. Il me parlera » en faveur de monsieur; je lui répondrai » que je veux rester veuve, et tout sera fini.»

Des voitures, des chevaux de selle, qui entraient dans les cours, interrompirent un dialogue que le marquis se proposa bien de reprendre à la première occasion. Le baron se hâta de présenter la main à l'aimable cousine. « Laissez » parler d'Oliban, lui dit-elle bien bas : » son erreur nous sera utile. Mon cher » oncle criera d'abord; j'y suis accoutu- » mée. Il rira plus tard, et le public aussi, » car ceci percera quand on vous verra » épouser Julie. — Ah ! si j'étais assez » heureux !.... — Plus bas, baron, plus

» bas ; le marquis est sur nos talons. —
» Ah, ah! vous lui donnez des espérances, et vous voulez me le cacher!... Cela n'est pas bien, cousine !... Vous savez quel tendre intérêt je vous porte à tous deux. »

Deux médecins d'Orléans, un de Pithiviers, un de Dourdan, et le célèbre M. Petit, qui arrivait en poste, interrompirent encore la conversation. Conduits par M. d'Apremont, accompagnés de madame Descourtils, de d'Oliban et du baron, ils se rangèrent autour du lit de Sophie avec la gravité d'usage. Le pouls, la langue, les yeux furent d'abord examinés par M. Petit, bien entendu : les autres n'étaient plus là que pour opiner du bonnet doctoral, et toucher ensuite leurs honoraires. Après des questions, des interpellations et de longues réflexions, M. Petit dit à l'oreille de M. d'Apremont : « Il faut marier mademoiselle sans délai; le pouls indique une passion violente... — J'en connais l'objet,

» répond tout haut le papa. C'est le mar» quis d'Oliban; elle en est folle, et ils » seront unis dans six jours. — Il y a » aussi des vapeurs dans son fait. Voyez» vous ces larmes qui coulent sans motif » et qui ne sont pas de joie? » Sophie prend les mains de son père; elle l'attire, elle le presse dans ses bras; elle le regarde avec une expression.... « La recon» naissance de la jeune personne, re» prend le docteur, passe les bornes ordi» naires. Je vous engage, monsieur, à » avancer le mariage. Ne serait-il pas » possible que demain....... — Cela ne se » peut pas, monsieur. Rien ne sera prêt » que la veille du jour que j'ai fixé. — » Pardonnez-moi, mon père. J'ai abusé » de votre confiance; je ne suis pas ma» lade. Mais, au nom de Dieu, ne me » sacrifiez pas. J'aime le baron; j'en suis » tendrement aimée; consentez à notre » bonheur. — Voilà du délire! s'écrie » d'Oliban. Vercelle adore madame Des» courtils, qui ne peut pas le souffrir. —

» En effet, poursuivit le médecin, le » sang est dans une agitation excessive, » et il est évident qu'il se porte au cer- » veau. Des bains de pieds, un régime » rafraîchissant, et la célébration du » mariage aussitôt que vous le pourrez. »

Sophie avait à peine cessé de parlee qu'elle se repentit de s'être laissée aller à sa franchise et à ce qu'elle devait à son père. La réplique du marquis lui avait ôté la faculté de rien ajouter. Le docteur voulut bien prendre son silence pour du calme, et il invita tout le momde à se retirer. Madame Descourtils resta seule avec sa cousine. Elle lui expliqua les paroles, inintelligibles pour elle, que d'Oliban venait de prononcer, et elle retourna au salon.

Là commençait une grande explication entre M. d'Apremont et le marquis. « Que » diable contiez-vous là-haut sur l'amour » prétendu du baron pour ma nièce? — » Je vous ai dit la vérité, monsieur. — » Quoi, réellement baron, vous êtes

» amoureux de madame? — Monsieur...
» monsieur.., je ne sais... j'ignore... Par-
» lez, madame. Est-il vrai que le baron
» vous aime ?—Il faut bien que cela soit,
» puisque M. d'Oliban le dit.—Ma nièce,
» M. de Vercelle connaît la guerre, les
» échecs; il est bon vivant et chasseur déter-
» miné; il m'a rendu un grand service, et,
» ma foi, je ne dis pas que...— Mais, mon
» oncle, vous mettez à tout ce que vous fai-
» tes une précipitation.—Qui ne te déplaît
» pas trop, conviens-en? Le baron n'est pas
» riche, qu'importe! Tu resteras avec moi,
» et ton mari viendra passer ici ses quartiers
» d'hiver. — Voilà précisément, s'écria le
» marquis, comment j'avais arrangé cette
» affaire. — Nous reviendrons là-dessus
» quand le mariage de ma fille sera terminé.»

Personne ne s'opposant aux vues que venait de développer M. d'Apremont, il crut qu'elles étaient adoptées. Le marquis ne manqua pas d'attribuer à la chaleur de ses sollicitations le consentement tacite que venait de donner madame Des-

courtils. Le baron sortit avec elle pour se consulter sur les embarras nouveaux que tout le monde s'était accordé à leur susciter. Il semblait, en effet, qu'il y eût une conspiration générale contre l'amour. « Allez, mes amis, leur dit M. d'A-
» premont, allez parler de vos tendres
» sentimens. Ils seront bientôt couron-
» nés. Que disiez-vous donc là-haut, mar-
» quis? Vercelle adore madame Descour-
» tils, qui ne peut le souffrir. — Il le
» croyait. — Il le craignait. — Il me l'a
» dit. — Que diable, vous voyez que ma
» nièce ne s'est pas permis la moindre ob-
» servation. Écoutez donc; elle ne s'est
» peut-être pas souciée de vous mettre
» dans sa confidence : vous avez une cer-
» taine réputation.... — Faut-il vous par-
» ler franchement? eh bien! je l'ai pensé
» comme vous. »

Le comte n'était pas en état de marcher encore, et il bouillait d'impatience dans sa chambre. Que fait Vercelle à Apremont? Est-il bien vu du seigneur? Est-il

convenu de quelque chose avec la demoiselle et sa cousine? Quel plan ont-ils adopté pour supplanter le marquis? « Ma » foi, s'écria-t-il, la curiosité et l'impa- » tience me font plus de mal que ma » blessure, et je n'y saurai tenir plus long- » temps. » Il fait mettre des chevaux à sa calèche; il part, il arrive au château; il est reçu avec la cordialité ordinaire aux gentilshommes campagnards et la déférence due à sa naissance et à son grade.

Sophie sentait qu'elle avait poussé les choses un peu loin. Il suffit d'une indisposition pour faire différer un mariage. L'amant peut insister et se plaindre; mais les parens savent qu'une jeune personne a, dans certaines circonstances, le plus grand besoin de toute sa santé. Il n'était donc pas à craindre que M. d'Apremont voulût absolument tenir au jour qu'il avait fixé, et il était indispensable de lui rendre sa tranquillité. Telles étaient les réflexions que madame Descourtils avait communiquées à sa cousine. Sophie se

leva et descendit au salon. Sa présence fit la plus douce impression sur le cœur de son père. Il l'embrassa, se félicita, pressa la main du marquis. Cela voulait dire : il n'y aura rien de changé à nos arrangemens.

On allait se mettre à table lorsqu'un laquais avertit d'Oliban qu'on le demandait à l'antichambre. Il sort, et rentre un instant après, introduisant un homme d'assez bonne mine. « C'est M. Dupré, » dit-il au futur beau-père, mon ami particulier, et fort joueur d'échecs. Il a » entendu parler avec éloge de votre » talent en ce genre, et il m'a prié de lui » procurer l'occasion de se mesurer avec » vous.—M. Dupré est le bien-venu. Il dî- » nera avec nous. Il est donc vrai, monsieur, » qu'on parle de moi dans le monde? Je » suis d'une assez jolie force, j'en con- » viens; mais qu'on s'en occupe à Paris, » c'est ce que j'ai de la peine à conce- » voir. Au reste, j'accepte votre défi, » monsieur, et, quand j'aurai fait ma

» sieste, ma foi, nous bataillerons. »

Le baron regarde la cousine d'une certaine manière. Ses yeux disaient : C'est Philidor. Ceux de l'aimable veuve lui répondaient : Je le sais bien, et le marquis de s'écrier : « Voyez, voyez comme ils se » regardent! Doutez-vous maintenant » qu'ils soient bien ensemble? Allons, il » est clair qu'ils se sont défiés de moi. »

On avait quitté la table. Vercelle tira d'Oliban à part. « Mon camarade, vous » seul ici connaissez Philidor. Il convient » que vous l'amusiez jusqu'au moment » où M. d'Apremont se rendra à la socié» té. — A qui dites vous cela, mon cher » baron? Je vais le faire jouer au billard, » au volant, au ballon, à tout ce qu'il » voudra. » Le comte, Vercelle, madame Descourtils et Sophie s'enfoncent dans le parc. Ils y cherchent un endroit où ils puissent parler librement, sans crainte d'être surpris.

« Je ne conçois rien, dit d'Orville, à » la marche que vous avez adoptée. Ma-

» dame a laissé croire à mon oncle que
» Vercelle l'aime et qu'il est payé de
» retour. M. d'Apremont a donné son
» consentement à leur union ; voilà le
» roman terminé; d'Oliban n'aura plus
» rien à faire, et vous l'aurez sans cesse
» sur les bras. Il faut remettre en scène
» le rival préféré du baron ; il faut piquer
» la curiosité du marquis, et cela n'est
» pas difficile ; le pousser à chercher, à
» déterrer ce rival, et à vous laisser ainsi
» maître de vos actions. Mais comme il
» faut toujours mettre la vraisemblance
» de son côté, il est nécessaire de faire
» entendre au marquis que madame n'a
» paru consentir que parce qu'elle redoute
» le caractère violent de son oncle, et
» qu'elle tient plus que jamais à l'inconnu
» qui possède son cœur : Vercelle se char-
» gera de cette partie de la scène. Moi,
» je désolerai d'Oliban, en lui protestant
» que je connais le rival heureux de son
» camarade et en refusant de le lui nom-
» mer. Je laisserai cependant échapper

» quelques mots qui lui feront soupçon» ner quelle est la ville qu'il habite. C'en » sera assez pour le tenir dans une acti» vité continuelle. Mais ceci ne servira » qu'à nous faire gagner quelques jours. » Il faudra enfin agir offensivement, et » nous n'avons pas encore la moindre » idée sur le parti que nous prendrons. » Quoi qu'il arrive, le marquis n'épou» sera pas mademoiselle; je le tuerai plu» tôt que de laisser faire ce mariage. — » Oh! le tuer, M. le comte, ce serait pas» ser la plaisanterie. — Je ne plaisante » pas, madame; je le hais à la mort. Si » vous saviez ce qu'il m'a fait!... Ah, ah! » voilà une jolie maison là-bas, au bout » de cette avenue : à qui appartient-elle? » — A un marchand qui a voulu se don» ner les airs d'avoir un château, des » maîtresses, des chevaux, des voitures; » qui, par vanité, n'a jamais rien su re» fuser à sa femme et qui vient de faire » banqueroute. La maison est à louer, » M. le comte, et, si vous voulez être

» notre voisin..... — A votre tour, ma-
» dame, vous croyez plaisanter, mais j'a-
» dopte votre idée. Nous ne pouvons, le
» baron et moi, rester éternellement chez
» M. d'Apremont, et il peut se présenter
» telle circonstance qui nous oblige à avoir
» un camp retranché. Le plus faible avan-
» tage que nous retirerons de cette habi-
» tation sera d'y parler en sûreté quand
» nous voudrons fermer les portes, et de
» voir tous les jours M. d'Apremont et
» sa charmante demoiselle sans leur être
» à charge. Je suis décidé; je loue la mai-
» son. »

« Où êtes-vous donc, mesdames et
» messieurs? criait le marquis de cinq
» cents pas de distance. Venez, venez
» donc; la grande partie d'échecs va
» commencer! » On se lève, on s'em-
presse, on se hâte, on joint d'Oliban en
riant, en jouant, en fredonnant l'ariette
du jour.

Les ennemis sont en présence. « Quel
» avantage voulez-vous que je vous fasse?

» demanda M. Dupré à M. D'Apremont?
» — Comment, quel avantage? Corbleu,
» nous jouerons à but! Je jouerais avec
» Philidor lui-même que je n'accepterais
» pas un pion. » M. Dupré se pique, il ne répond pas un mot, mais il joue tout son jeu. En moins de dix minutes, M. d'Apremont est *échec et mat.*

« Corbleu, monsieur, on ne gagne pas
» ainsi une une partie d'échecs en un tour
» de main! Il y a là-dessous quelque chose
» d'extraordinaire... M. le marquis, vous
» regardiez M. Dupré d'un air qui faisait
» sur moi un effet singulier. Vous aviez le
» nez sur l'échiquier, et je ne voyais pas
» mes pièces. Éloignez-vous, je vous en
» prie... Monsieur, je vous demande ma
» revanche. »

M. Dupré enlève une, deux, trois parties. Le seigneur châtelain est furieux; il se lève, marche à grands pas; d'Oliban l'aborde d'un air tout-à-fait agréable, et passe son bras sous le sien. « Possédez-
» vous, papa, possédez-vous! Il n'est pas

» étonnant que vous soyez battu: vous » venez de jouer avec Philidor. — Avec » Philidor! — Vous n'aviez pas eu encore » ce plaisir-là; c'est moi qui vous l'ai pro- » curé : ne suis-je pas bien aimable? — » Comment, monsieur, vous me mettez » aux prises avec le plus fort joueur d'é- » checs de l'Europe, et vous ne m'en » prévenez pas! — Je m'en suis bien gardé: » j'ai voulu jouir de votre surprise, de » votre admiration pour monsieur. — » Vous avez voulu jouir de ma défaite, » de mon humiliation. Corbleu, c'est une » mystification que vous vous êtes permi- » se, monsieur! Je ne vous le pardonne- » rai jamais. — Mais vous prenez les choses » avec un sérieux...... — Ne faut-il pas » que je rie pour amuser monsieur? ne » me ménagez plus de surprise de ce » genre-là, je vous en prie.

» Pardon, M. Philidor. Je suis natu- » rellement vif, mais ce n'est pas du tout » à vous que j'en veux. Pour vous le prou- » ver, je vous demande une leçon : vou-

» lez-vous me la donner? — Très-volon-
» tiers, monsieur. — On peut avouer par-
» tout qu'on est l'élève de Philidor ; mais
» être battu par M. Dupré, qui n'est
» connu de personne, c'est en vérité
» trop fort! — Ah! marquis, vous voilà à
» présent sur mes épaules. Vous ètes un
» terrible homme. Allez dire quelque
» chosè d'aimable à ma Sophie, allez. »

Sophie, sa cousine et le baron avaient joui de cette scène. S'il pouvait en faire encore trois ou quatre comme cela! se disaient-ils à l'oreille. Le comte était allé voir la maison à louer, et il ne rentra qu'avec le sous-seing-privé de location dans sa poche.

Le marquis se plaignit à Sophie de la sortie plus que vive qu'il venait d'essuyer.
» Mon oncle est comme cela, dit madame
» Descourtils, mais il est plein de quali-
» tés, nous l'aimons tendrement. Ce-
» pendant il n'a jamais vouln nous ac-
» accorder une chose à laquelle nous
» tenons essentiellement. — Qu'est-ce

» donc, charmante cousine ?—Il ne part » jamais pour la chasse sans nous laisser » dans une inquiétude mortelle. Hier, il » a failli à y perdre la vie, et demain il » veut courre un chevreuil. — J'entends. » Vous voudriez le dégoûter de cet amu- » sement : cela n'est pas facile. — Vous » avez tant d'imagination, mon petit cou- » sin ! — Oh!... Voyez comme il a reçu » la plaisanterie que je viens de me per- » mettre.—M. le marquis, dit mademoi- » selle d'Apremont du ton le plus doux, » vous ne connaissez donc pas l'idylle » charmante intitulée *la Violette*, et qui » finit par ces deux vers :

Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie.

— » J'y suis, mademoiselle, j'y suis... » Il faut rendre le service, et cacher la » main qui le rend. — Eh! sans doute, » monsieur.— Je ne vois plus qu'une dif- » ficulté. — Et laquelle? — C'est que je » ne sais comment m'y prendre pour...— » Eh! mon Dieu, vous avez tant d'ima- » gition! Ma cousine s'y connaît, et elle

» vient de vous le dire. — Par exemple, » je ne suis pas embarrassé de faire man- » quer la chasse de demain, mais les » autres? — Vous trouverez des moyens. » — Ma foi, cela pourrait bien être. — » Que mon oncle nous reste demain, et » nous verrons après. »

» Vous êtes vraiment obligeant, mon- » sieur, lui dit le comte en le tirant à » l'écart; mais vous ne calculez pas assez » les suites des services que vous rendez. » Ce que vous vous proposez de faire de- » main est sans doute une action louable; » mais vous n'avez pas réfléchi qu'en » voulant servir le baron, vous exposez » madame Descourtils à des désagrémens » sans nombre. — Elle est folle de notre » camarade. — Vous l'avez cru, parce » qu'elle n'a rien répondu à son oncle; » mais pouvait-elle s'exposer à son brusque » ressentiment? Vous devez maintenant » connaître un peu son caractère : on dit » que, pendant la promenade que je » viens de faire, il vous a fait une scène... » — Que diable, elle et le baron se re-

» gardent sans cesse en souriant ; ils ont
» toujours quelque chose à se dire à l'o-
» reille!... — C'est pour détourner les
» soupçons de l'oncle, et peut-être pour
» vous tromper vous-même. — Et Ver-
» celle se prête à ce manége-là? — Oh !
» il est plein de délicatesse et de générosité.
» —Je le sais bien, parbleu! et cependant
» je ne peux ajouter foi à ce que vous
» me dites.—Je vous parle avec connais-
» cause de cause. Je connais l'homme
» que madame Descourtils voudrait
» épouser.— Vraiment! — Il était l'ami
» intime de son mari. Le cher homme,
» au moment d'expirer, a uni leurs mains,
» et a fait jurer à sa femme qu'elle n'é-
» pouserait jamais que lui.—Bah! croyez-
» vous que ces sermens-là engagent réel-
» lement? — Madame Descourtils tient
» à sa parole.—Qu'elle ait des scrupules,
» j'y consens ; mais ils ne tiendront pas
» contre l'amour quelle a pour le baron.
» Je vois clair, M. le comte. Ne peut-on
» pas la débarrasser de cet homme-là

» sans qu'elle ait rien à se reprocher? —
» Et comment? — Ah! comment... D'a-
» bord, il faudrait que je le connusse.
» Son nom, s'il vous plaît? — Trouvez
» bon que je le taise. — Ma foi, que
» madame Descourtils l'épouse, ou ne
» l'épouse pas, que m'importe après tout?
» Je suis bien bon de me casser la tête
» de tout cela. — Oh! mon Dieu, comme
» vous vous découragez promptement!
» — Vous voyez que je suis prêt à tout
» faire pour Vercelle, et vous ne voulez
» rien dire. — Tout ce que je peux vous
» apprendre, c'est qu'il demeure à Or-
» léans et qu'il tient un rang distingué.
» — Eh bien! qui empêche madame
» Descourtils de s'expliquer franchement
» avec son oncle, et de terminer, si
» vraiment elle n'aime pas le baron? »

A force de mentir, on est décousu, on se contredit et on finit par s'enferrer. Le comte se pinça les lèvres, il réfléchit pendant quelques secondes, en faisant semblant de se moucher, de cracher et

de prendre du tabac. « Avez-vous enten» du parler, marquis, d'un démêlé ter» rible que M. d'Apremont a eu, il y a six » ans, au sujet d'un morceau de pain » béni ? — Non.... Je ne le crois pas, du » moins. — C'était précisément avec » l'homme dont je vous parle. Ce diffé» rend a occasionné un procès qui a duré » quinze mois, qui a coûté vingt mille » francs, et que M. d'Apremont a perdu. » Il a juré une haine éternelle à sa partie » adverse, et il tient plus que jamais à » son serment. — Attendez, attendez, » je vais arranger tout cela. Vercelle, un » mot, s'il vous plaît.

» Mon camarade, vous avez un rival, » je n'en doute plus maintenant. Mais je » n'ai pas lieu de le croire bien redouta» ble. — Oh ! il ne l'est que par le con» sentement de certaine personne.... — » Qui reviendra à des sentimens plus » favorables pour vous. — Puissiez-vous » dire vrai ! — Écoutez, baron. Il n'y a » presque pas de roman où quelque

» beauté ne soit enlevée de gré ou de » force... — Vous voulez que le baron » enlève madame Descourtils ! — Non, » M. le comte. Fi donc ! c'est un moyen » usé. Moi, j'aime le nouveau, l'extraor- » dinaire. — Je n'ai jamais ouï dire qu'un » amant ait enlevé son rival : eh bien! » nous enlèverons celui-ci. — Bravo! bravo! » s'écria le comte. — Vous êtes content » de moi ? répond M. d'Apremont en » riant de tout son cœur. Je le crois, » corbleu ! je viens de saisir un coup » magnifique.

» Raisonnons un peu, marquis, dit le » baron. L'enlèvement que vous proposez » est-il dans les principes de l'honnê- » teté, d'une probité rigoureuse ? — Oh ! » allez-vous aussi avoir des scrupules ? » — Mais, si la chose vous regardait, » vous permettriez-vous d'enlever....... » Je n'y manquerais certainement pas. » — M'en donnez-vous votre parole » d'honneur ? — Eh ! sans doute, mon camarade; enlevons, enlevons! En vérité,

» dit le comte, votre idé, mon cher mar-
» quis, est excellente, admirable !

» Ah ça! reprit d'Oliban, c'est quel- » que chose que d'enlever, mais cela ne » suffit pas. Que ferons-nous de ce cher » homme quand nous le tiendrons?.... » — Oh! messieurs, quel trait de lu- » mière! — Expliquez-vous, M. le comte. » — Je viens de louer une jolie maison » de campagne, à une portée de fusil » d'ici.... — Et vous prétendez le mettre » là? Ah, ah, ah ! — Un moment, mar- » quis. Demain, j'envoie louer ou acheter » des meubles à Orléans. Après demain » je donne un grand souper. Le rival du » baron y sera. — Vous oubliez que » M. d'Apremont ne peut le souffrir. — » Vous oubliez que M. d'Apremont ne » soupe pas. — C'est vrai, c'est vrai.

» J'ai, continue le comte, un intérêt » considérable dans un corsaire qu'on » vient d'équiper au Havre. Il charge » maintenant ses provisions à Quille- » bœuf, petit port presque désert, et le

» capitaine me doit son commandement. » C'est un de ces hommes dont on fait » tout ce qu'on veut pour de l'argent. » — J'en donnerai s'il en faut. Vraiment, » marquis ! — Oui, ma foi. Continuez, » M. le comte.

— » Demain je fais disposer des relais. » — C'est très-bien vu, dit le marquis. » Si on se servait de chevaux de poste, » notre homme crierait, on l'entendrait... » — Et on le délivrerait. — En vérité, » ce cher d'Oliban a une pénétration » unique. — Vous me flattez, M. le » comte. Après? — Je fais sortir mon » homme, sous un prétexte quelconque, » de la salle à manger; on le saisit, on » l'enferme dans une chaise de poste, on » court ventre à terre; on arrête à » Quillebœuf; on remet au capitaine du » corsaire le rival, un sac d'or, une » lettre; on loge notre homme à fond de » cale; on met à la voile..... — Et on le » mène faire la guerre aux Anglais. C'est » charmant, c'est charmant, M. le comte!

» — N'est-il pas vrai, marquis? Ah ça! » ne parlez de rien. — Je n'ai garde, » parbleu! Mais vous voudrez bien vous » souvenir tous les deux que l'idée pre- » mière est de moi. — Soyez tranquille; » nous ne l'oublierons pas.

— » L'enlèvement ne doit avoir lieu, » dites-vous, qu'après demain, et d'ici » là il faut que je m'occupe. Je vais rêver » aux moyens d'empêcher M. d'Apre- » mont de forcer demain son chevreuil. » Tâchez, messieurs, d'amuser un peu » ces dames pendant mon absence. — » Soyez tranquille, marquis, nous nous » en chargeons. »

Vercelle court annoncer à Sophie et à l'aimable cousine que d'Oliban est d'avis qu'il faut enlever son rival quand on ne peut s'en défaire autrement. Ces dames pouvaient causer six heures sur ce fond sans s'apercevoir que l'auteur du projet était absent. Le comte, rancuneux comme un vieux jésuite, était allé mettre sur les pas du marquis deux domesti-

ques sur lesquels il comptait absolument. Il ne suffit pas, pensait-il, que ce diable d'homme empêche la chasse de demain d'avoir lieu; il faut le convaincre d'en être la cause, et selon les jurisprudences de tous les pays : *Testis unus*, *testis nullus.* Il nous faut donc deux témoins.

Le marquis se grattait le front dans les bosquets, précédé et suivi de deux domestiques. L'un cherchait des nids d'oiseaux, et l'autre des violettes. D'Oliban jurait tout bas, ce qui prouvait que son imagination n'était pas aussi riche que ces dames avaient voulu le lui faire croire. Des bosquets n'ont pas l'étendue de la forêt des Ardennes, et, à force de marcher et de jurer, on finit par en trouver le bout. Le marquis arriva, sans y penser, dans la cour où étaient les écuries. Un garçon maréchal portant fièrement sa trousse par-devant ses tricoises à la main s'avançait en sifflant un petit air. Ma foi ! se dit d'Oliban, tout moyen est bon, pourvu qu'il réussisse,

et j'emploierai celui-ci, puisque je n'en trouve pas de plus ingénieux. « Où vas-» tu comme cela, l'ami? — Je vais voir » s'il ne manque pas quelques clous aux » chevaux de chasse de notre seigneur. » — C'est un bien digne homme que » M. d'Apremont. — Il est un peu en-» têté, mais il donne beaucoup aux pau-» vres du village. — C'est un homme à » conserver. — Je le crois bien, mor-» guène! — Moi, j'ai décidé qu'il ne » mourra que de vieillesse. — Je le » souhaite comme vous, monsieur. — » Tu peux m'aider dans ce louable des-» sein. — Vraiment, monsieur! — Et » gagner bien plus qu'à mettre des clous » aux pieds de ses chevaux. — Parlons, » mon beau monsieur, parlons — Tout » seigneur est fou de la chasse. — Oh! » pour ça, c'est un enragé! — Et quelques » jours il s'y cassera le cou ou il s'y fera » tuer. — Eh bien! monsieur, que vou-» lez-vous que je fasse à cela? — L'em-» pêcher de chasser à l'avenir. — Un mo-

» ment, monsieur. Si not' seigneur ne » chasse plus, il vendra ses chevaux, et » je ne pourrai plus les ferrer. Je viens » de t'offrir plus que ne te rapporte ton » travail. Voyons, combien M. d'Apre- » mont a-t-il de chevaux de chasse? — » Six, monsieur. — Voilà six louis; ils » sont à toi, si tu veux les piquer chacun » à un pied. Ils resteront quinze jours » sur la litière, et au bout de ce temps-là » nous verrons. — Un moment, mon- » sieur; parlons encore un peu, s'il vous » plaît. Si je fais ce coup-là, il faut que » je me sauve, car je serais assommé » pas le seigneur ou par not' bourgeois, » qui n'est pas plus maniable que lui. » Mettez les dix louis, et je suis votre » homme. »

D'Oliban paie, et il rentre au château avec l'air vaniteux de quelqu'un qui vient de faire quelque chose d'admirable. Il allait de l'oreille de Sophie à celle de sa cousine; s'adressait au comte, au baron, et il répétait tout bas : « Il ne chassera pas demain. »

Il était nuit, la leçon d'échecs était terminée depuis long-temps. Philidor, fêté, caressé par le maître du château, avait été forcé de rester. « Tant mieux, » tant mieux, dit le marquis. Vous lui en » donnerez encore une demain.—Oh! en » demain, il va à la chasse. — *Br!... va-* » *t'en voir...* »

Sentez-vous la force de ce *va-t'en voir?* Souvent, sur un mot aussi simple, un criminel a été convaincu.

CHAPITRE VII.

L'Enquête, l'Enlèvement.

Dès le point du jour les chasseurs étaient sur pied. Le premier piqueur faisait résoner son cor, qui, dans cette circonstance, équivalait à un boute-selle. Le baron avait devancé l'aurore, et M. d'Apremont le trouva prêt à monter à cheval. « Bien » mon ami, très-bien, lui dit le vieux » seigneur en lui frappant sur l'épaule. » Vous êtes un sujet distingué, et, quand » vous serez mon neveu, nous passerons » les journées au bois, à table, à l'échi- » quier. Il paraît que le marquis n'est » pas levé encore. Bah ! ces damoiseaux- » là ne sont pas bons à grand'chose. Ce- » lui-ci crie encore *taïaut* quand on sonne » *à la lie.* Laissons-le dormir ; il nous » joindra plus tard, si cela lui convient. » — Le temps est magnifique. — Oui, » mon cher baron, et je me fais une fête

» de courre ce chevreuil. Il nous donnera de la peine. J'ai là-bas des petits taillis où, en cinq ou six sauts, il mettra mes chiens en défaut.— Je les soutiendrai pendant toute la chasse, et je les remettrai sur la voie.— Bravo! mon camarade, bravo! Ah! voilà M. le comte.»

Un palefrenier se présente. Il est abattu, accablé, anéanti. « Qu'as-tu, Liévin? — » Monsieur, je suis au désespoir.—Diable! » conte-moi cela, mon garçon. — Je ne » sais qui est entré hier dans les écuries » après que nous avons eu donné à souper aux chevaux; mais il n'y en a pas » un en état d'être monté, ils boitent » tous jusqu'à terre. — Corbleu, ceci est » violent! Qu'on aille chercher mon maréchal. — On y est allé, monsieur. On » a commencé par là.

— » Comment! cette chasse n'aurait » pas lieu! je ne m'en consolerais de ma » vie. Je vous aurais fait voir mon bois » et la vaste plaine qui les sépare. Nous » allions essayer dix couples de chiens

» neufs... Mais je n'en reviens pas. Mes-
» sieurs, il y a là-dessous quelque chose
» d'extraordinaire. Six chevaux boiteux
» à la fois! —En effet, dit le comte d'un
» ton mystérieux, cela n'est pas conceva-
» ble. — Corbleu! je découvrirai le cou-
» pable, et malheur à lui! »

Le vieux seigneur prend sa cravache, et va au-devant du maréchal, qui sortait des écuries. Son fidèle baron et le comte ne le quittent pas. « Eh bien! Dupont,
» qu'est-il arrivé à mes chevaux? —
» Monsieur, ils sont tous piqués au pied
» montoir de devant, et si bien piqués
» qu'il en faudra dessoler deux. — Et
» quel est le misérable?... — C'est sans
» doute mon garçon, monsieur. Hier, à
» la chute du jour, je l'ai envoyé voir s'il
» ne manquait pas quelques clous à vos
» chevaux de chasse, et en rentrant à la
» forge il a voulu compter avec moi; il
» a pris son paquet, et il est parti sans
» avoir soupé. — Mais quelle raison a pu
» porter ce misérable à faire un pareil

» coup ? Ce n'est pas la vengeance : ja-
» mais je ne lui ai fait de mal. Il y a quel-
» que chose là-dessous, messieurs, je le
» répète, il y a quelque chose là-dessous.
» Je regrette bien, lui dit le comte, de
» n'avoir ici que des chevaux de carrosse;
» les autres sont sur la litière, et j'ai été
» obligé de les laisser à la garnison. » Le marquis avait fait partir les siens la nuit, et les avait envoyés à Beaugency, pour n'être pas obligé de les prêter.

Philidor ne respirait pas tous les jours un air frais et serein, et il avait voulu jouir d'une superbe matinée. Il s'était levé avec l'aurore, et il se promenait dans les bosquets, une feuille de papier rayé d'une main et un crayon de l'autre. Il travaillait à un air champêtre qui ne s'accordait pas du tout avec les vociférations du seigneur. Le musicien, surpris, inquiet même, s'approche, s'informe, interroge. M. d'Apremont s'emporte toujours davantage à mesure qu'il parle de ses chevaux piqués, et on n'est pas précis

quand on est en colère. Cependant, à travers son galimatias, Philidor démêle le sujet de cette violente exaspération. Il réfléchit quelque temps, et tout à coup il dit, de la meilleure foi du monde: « Adressez-vous à M. le marquis. — Comment, à M. le marquis! — Oui, je crois » qu'hier il se doutait de quelque chose; » et, aux termes où vous êtes ensemble, » il se fera sans doute un plaisir de vous » nommer le coupable. — Êtes-vous bien » sûr de ce que vous dites là, M. Philidor? » Que diable, si le marquis avait été ins» truit, il n'aurait pas manqué de m'a» vertir! — Peut-être n'avait-il que des » soupçons, peut-être a-t-il craint de com» promettre quelqu'un sans motifs suffi» sans. — Enfin, que vous a-t-il dit? » parlez, car vous commencez à m'impa» tienter aussi! — Moins de feu, s'il vous » plaît, monsieur, moins de feu. — Vous » avez raison, je suis trop vif, mais vous » me voyez dans une position cruelle, dé» sespérante. Voyons, que vous a dit le

» marquis? — Il me félicitait de l'accueil
» que j'ai reçu de vous, et il ajoutait que
» j'aurais encore aujourd'hui l'honneur
» de faire votre partie. Je lui ai répondu
» que cela était douteux, parce que vous
» alliez à la chasse. *Br*! a-t-il répliqué, *va-*
» *t'en voir*.... — En effet, on pourrait in-
» férer de là.... Qu'avez-vous à rire, vous
» autres? (c'est aux deux domestiques
» du comte que la question s'adressait)
» qu'avez-vous à rire? je veux le savoir.
» — Monsieur.... monsieur..... — Faites-
» les parler, M. le comte, je vous en prie.
» — Parlez, M. d'Apremont l'exige. — Eh
» bien! monsieur, puisque vous le voulez
» absolument, vous saurez qu'hier soir
» je cherchais des nids de linottes, et mon
» camarade cueillait des violettes..... —
» Et qu'est-ce que cela me fait? Achevez!
» — Nous étions là, derrière cette touffe
» d'églantiers, et nous avons vu M. le mar-
» quis parler au garçon maréchal et lui
» donner de l'argent. — Misérables! s'écrie
» le comte, vous osez calomnier le mar-

» quis, mon ami intime, capitaine dans
» mon régiment ! Vous n'êtes plus à mon
» service. — Vous les garderez, M. le
» comte, vous les garderez. Pensez que
» vous les avez forcés à parler, et que
» leur déposition s'accorde avec le *va-t'en*
» *voir* de M. Philidor. Corbleu, étais-je
» destiné à trouver dans mon gendre futur
» mon plus cruel ennemi ! Je vais parler
» à ce petit monsieur-là. Suivez-moi, mes
» amis, et vous verrez qu'on ne m'of-
» fense pas inpunément.— Une querelle
» avec votre gendre ! Et ce sont ces drôles-
» là qui en sont la cause ! Sortez de ma
» présence, vous dis-je. Allez, que je ne
» vous revoie jamais. — M. le comte, si
» vous les chassez, je me brouille avec
» vous. Ils m'ont rendu un service essen-
» tiel ; ils m'ont fait connaître l'homme....,
» ou plutôt ils ne m'ont rien appris du
» du tout : le *va-t'en voir* de M. Philidor
» a suffi pour m'éclairer. — Puisque ab-
» solument vous l'exigez, monsieur, ils
» resteront à mon service. Mais je vous

» prie de reconnaître, en m'accordant
» une grâce, la déférence que j'ai pour
» vous.—Eh bien ! que voulez-vous de
» moi?—Que vous traitiez le marquis
» avec douceur. — Avec douceur! Un
» homme qui m'empêche de forcer un
» chevreuil et qui fait estropier mes che-
» vaux ! —Je fais tout ce que vous voulez,
» monsieur, et je ne peux gagner sur
» vous que vous vous modériez un peu!
» —Allons, je me modère; monsieur, je
» me modère; mais, corbleu, je vais lui
» faire connaître que je ne suis pas dupe
» de sa dissimulation, et, en termes me-
» surés, je lui dirai franchement ce que
» je pense. »

D'Oliban, ravi de ce qu'il avait fait, était descendu dans les bosquets. Il promenait sa joie vaniteuse dans une robe de chambre de taffetas et de petites pantoufles de maroquin ; il pensait à ce qui devait se passer en ce moment, et sa figure était rayonnante. Au détour d'une allée, il se trouve nez à nez avec M. d'A-

premont. « Eh bien ! monsieur, vous n'ê-
» tes pas à la chasse? — Je vous conseille,
» monsieur, de joindre la fade plaisan-
» terie à un trait qui n'a pas de nom ! —
» Qu'avez-vous donc, mon cher beau-pè-
» re? — Votre beau-père a toujours été
» le maître chez lui, même du vivant de
» sa femme, et il prétend l'être encore.
» Que ferez-vous quand vous serez mon
» gendre, si, avant votre mariage, vous
» prenez la haute main dans ma maison?
» Corbleu, ai-je l'air d'un homme qui se
» laisse mettre en curatelle! — Je n'en ai
» pas la prétention, monsieur. — Je le
» crois, ventrebleu! et si vous l'aviez, vous
» pourriez chanter, comme hier au soir,
» *va-t'en voir....* — Comment, *va-t'en*
» *voir....* Ah! ce mot que j'ai dit à Phili-
» dor.... — Et qu'il m'a rendu dans toute
» la simplicité de son âme, étant loin de
» vous croire l'assassin de mes coureurs
» et l'ennemi de mes plaisirs. — Allons,
» cher papa, raisonnons de sang-froid, et
» dites-moi s'il ne vaut pas mieux faire

» tranquillement une partie d'échecs que » de vous excéder de fatigue et vous » exposer à vous faire éventrer par un » sanglier Est-ce être ennemi de vos » plaisirs que vous assurer ceux qui con- » viennent à votre âge ? N'est-ce pas, au » contraire, vous donner la preuve la » plus convaincante de mon attachement, » du désir que j'ai de vous conserver? » Avez-vous pu interpréter d'une manière » aussi cruelle pour moi l'action que je » me suis permise et qui m'a été suggérée » par mon cœur? — Tout cela est fort » bien, monsieur; je suis sensible autant » que je dois l'être à vos sentimens pour » moi; mais je vous déclare franchement » que si les choses n'étaient pas aussi » avancées entre nous.... Je vous le ré- » pète, je veux être maître de mes actions: » réglez là-dessus votre conduite à venir, » si vous voulez que nous vivions en bonne » intelligence Allons, M. Philidor, venez » me donner une leçon d'échecs, puisque » d'Oliban ne me permet pas d'aller à la » chasse. »

Le vieux seigneur tourne brusquement le dos au marquis et il rentre au château. « Il est réellemeut indisposé contre moi, » dit notre officier au comte et au baron. » En vérité, les hommes sont bien injus- » tes ; ils méritent bien peu qu'on s'y atta- » che et qu'on les serve. Ma foi, je ne » me mêlerai plus des affaires de per- » sonne ; mon active bienveillance ne m'a » jamais attiré que des désagrémens. Sa- » vez-vous qu'à la manière dont M. d'A- » premont prend les choses, il ne fau- » drait qu'un bon office de plus pour faire » manquer mon mariage. — Eh non ! lui » répondit le comte, M. d'Apremont est » violent, mais la boutade passée il est » docile comme un enfant. Vous avez » voulu qu'il jouât aux échecs aujourd'hui, » eh bien ! il y est allé. Cela ne prouve- » t-il pas qu'il vous rend justice au fond » du cœur ? — Vous avez beau dire, M. le » comte, je viens d'essuyer une scène » fort désagréable. — C'est votre faute. » Vous donnez de l'argent au milieu d'une

» cour où on peut être vu de tous les » côtés, et vous chantez à Philidor : *va t'en* » *voir* !.... Le baron et moi nous menons » nos affaires plus prudemment... et l'en- » lèvement de son rival.... — Oh ! si je » n'aimais pas autant Vercelle, je vivrais » pour moi dans une indifférence abso- » lue sur tout le reste du genre humain. » Si même je n'étais pas entré dans votre » innocente conspiration contre ce ri- » val.... — Oh ! ne vous gênez pas, mar- » quis, nous l'enlèverons bien sans vous. » — Non, non, le gant est jeté, et mon » parti est pris. Mais très-certainement, » ceci terminé heureusement, je devien- » drai dur comme l'acier, inaccessible à » toute espèce de sensibilité.... Ah çà ! où » en sommes nous? Vos dispositions sont- » elles faites? l'homme d'Orléans est-il » invité? — Oh ! lui et beaucoup d'autres. » — C'est bien, c'est très-bien. Au mi- » lieu de l'aimable désordre qui règne » dans une assemblée nombreuse, on ne » pense pas à un homme qu'on ne voit

» plus ; celui-ci courra dans la nuit ; et
» si le lendemain on s'occupe de lui, on
» n'ira pas le chercher dans la cale d'un
» corsaire mouillé à Quilleboeuf! Parbleu,
» le tour sera plaisant, bien joué; j'en
» rirai long-temps. — Et nous, marquis,
» et nous? — Il me réconciliera tout-à-
» fait avec M. d'Apremont : cet homme
» est son ennemi capital.

» Messieurs, je vous ai empêché de
» chasser; mais je n'entends pas vous
» mettre à la diète. Allons voir si on
» pense à nous faire déjeûner! »

Le marquis fut reçu par les dames comme un ami vrai, un protecteur, un dieu tutélaire. C'est à lui qu'on devra l'existence d'un oncle et d'un père qui chaque jour prodiguait sa vie. D'Oliban était le petit cousin, l'aimable futur. Sophie et sa cousine avaient un double but en le gâtant ainsi. Elles voulaient lui faire oublier l'humeur de M. d'Apremont, et le pousser tête baissée dans le nouveau piége qu'on voudrait lui tendre.

Le vieux seigneur était satisfait de sa manière de jouer, et ses progrès le consolaient un peu de n'avoir pas été à la chasse. Le comte et le baron avaient indiqué aux dames l'heure, le moment où le rival disparaîtrait. Tout le monde était satisfait, et le déjeûner fut gai. Sophie oublia qu'elle était indisposée, et son père s'écria : « Elle va bien, très-
» bien ; je ne changerai rien à mes dis-
» positions. Dans deux jours la noce,
» mes enfans. J'ai encore quinze bou-
» teilles de Malvoisie, vendangé sous le
» règne de Louis XIV. Nous ferons sau-
» ter les bouchons. — Demain soir, je
» traite les amans. — Vraiment, M. le
» comte? — Oui, je veux célébrer la
» veille de ce grand jour. Je n'engage
» pas M. d'Apremont à être de ma petite
» fête; il ne soupe pas; il se couche de
» bonne heure..... — Quand on marie
» sa fille, une fille unique, une fille
» chérie, on peut déroger à ses usages.
» J'irai vous voir souper, M. le comte. »

D'Oliban donne un grand coup de coude au baron, et il le regarde d'un air qui veut dire : Le rival y sera, donc il y aura une scène. L'un ou l'autre sera obligé de sortir, et notre plan tombera net. « Non, cher papa, non, vous ne chan- » gerez rien à vos habitudes. Vous pas- » serez une bonne nuit, et après-demain » vous donnerez la main à mademoiselle, » frais, gaillard et dispos. — Qu'est-ce » à dire, s'il vous plaît, monsieur ? Vous » me faites mystifier par M. Philidor; » vous estropiez tous mes chevaux, et » cela ne vous suffit pas ! Vous voulez » maintenant me mettre au régime ? » J'aurais assisté simplement au souper » du comte ; eh bien ! corbleu ! je man- » gerai pour vous faire enrager. — Vous » serez malade. — Il faut que les méde- » cins vivent. — Je ne dois pas me prê- » ter à cela. — Qui vous demande votre » consentement ? Oh ! je commence à » vous connaître et je prends mon parti : » je vous laisserai dire, et j'irai mon

» train. Allons, baron, allons tirer un » lapin, puisque nous ne pouvons faire » mieux. »

Lorsque M. d'Apremont fut sorti, Sophie et sa cousine félicitèrent d'Oliban sur le courage qu'il venait de marquer. « Oh! soyez tranquilles, mesdames, je » vous réponds que je le ferai vivre cent » ans. » Il s'empare du comte, il l'entraîne dans le parc, et là il s'étend sur les inconvéniens qui doivent résulter de la présence du papa. Il prévoit un orage que rien ne pourra calmer. On ira, on viendra, on verra, on remarquera une chaise de poste dont personne, en apparence, ne devra avoir besoin; on fixera trois ou quatre vauriens, on les interrogera, on les embarrassera, on s'en défiera et on les expulsera. « Oh! ma foi! » dit le comte, je ne sais pas prévoir les » choses de si loin. Vous sentez que je » n'ai pu me dispenser d'inviter M. d'A» premont; il veut venir, eh bien! il » viendra, et nous nous conduirons

» selon les circonstances. — Vous verrez
» qu'il nous sera impossible d'enlever
» le rival du baron. Je serais désespéré
» que l'entreprise manquât. Cependant,
» malgré toute ma bonne volonté, je ne
» peux casser une jambe au beau-père
» pour l'empêcher d'aller chez vous. —
» Il s'y ferait porter. — Il en est bien
» capable.

» Nommez moi cet insupportable rival;
» je pars pour Orléans, et je l'enlève ce
» soir. — Mais rien n'est prêt encore.
» Modérez-vous un peu. Prenons un
» fusil et allons joindre ces messieurs.
» — Je tire mal, je m'écorcherais les
» jambes, et je me marie après demain.
» — Allez faire votre cour à mademoi-
» selle d'Apremont. — Je ne peux faire
» ma cour pendant toute une journée.
» — Faites tout ce qu'il vous plaira, et
» laissez-moi tranquille. J'ai encore bien
» des choses à régler pour notre affaire
» de demain soir. »

En effet, des laquais à travestir

des volets de bois, fermant à clé, à faire substituer aux glaces d'une chaise de poste ; des chevaux de relais à faire placer de distance en distance, des chemins de traverse à reconnaître sur la carte, pour déterminer les différens points ; des provisions de bouche à faire placer dans le coffre de la voiture ; une malle bien garnie, qui sera attachée derrière, car il ne suffit pas de se battre contre les Anglais, il faut aussi pouvoir changer de chemise. Que de détails pour un homme de cour accoutumé à ne se mêler de rien !

Quelques-uns de ces objets étaient réglés, plusieurs choses restaient à faire. Le marquis voulut absolument être de moitié dans les dispositions. « Eh bien ! » allez à Pithiviers et chargez-vous de » faire arranger la chaise de poste. — » Je donnerai la mienne. Elle est d'une » solidité à toute épreuve. Il n'y a pas » de coup de coude ou de genou qui » puisse ébranler un panneau. Je vous

» réponds que le rival de Vercelle n'en » sortira qu'à sa destination. »

Il part, il arrive, il mande les ouvriers, il s'explique, il ordonne, et, comme il n'est pas ordinaire de fermer une chaise de poste comme une place forte, il donne à entendre, pour éloigner le soupçon, qu'il veut envoyer des objets précieux à Paris, et les garantir des curieux et des amateurs. Un menuisier, un serrurier s'inquiétent fort peu de ce que devient leur ouvrage quand il est sorti de leurs mains et surtout qu'il est payé. Ceux-ci n'écoutèrent que ce qui les concernait, et ils promirent de finir leur ouvrage dans la matinée du lendemain. Le marquis laissa Zéphire avec injonction expresse de surveiller, de hâter les ouvriers, de faire arriver la chaise le lendemain soir, et de la ranger sous des charmilles élevées qui fermaient les jardins du comte. Il revint au château, regrettant de n'avoir rien à faire jusqu'à l'heure du dîner. Il prit une hous-

sine et alla s'amuser dans les jardins à abattre des têtes de pavots : ce plaisir-là est du genre de celui du vicomte du *Misanthrope*, qui, désœuvré comme un marquis, crachait dans un puits pour faire des ronds.

M. d'Apremont et son cher Vercelle rentrèrent fatigués, harassés ; mais les gardes ployaient sous leur charge de lapins. Le chevreuil était oublié, et le dîner fut aussi gai que le déjeûner. « Corbleu, baron, disait le vieux seigneur » en sablant le marasquin, vous avez fait » un joli coup de fusil là-bas, au coin » de ce taillis! mais ce lapin que pous- » sait le furet, qui s'élançait du terrier » comme un trait et que je tuai au vol, » hem ? — Et celui qui partit derrière » vous et que vous ajustâtes en décrivant » un demi-quart de cercle ? et celui que » vous tirâtes au juger dans ces grandes » herbes qui bordent le marais ? Voilà des » coups, monsieur, des coups qui ne » peuvent s'oublier ! — Ma foi, messieurs,

» il est fort agréable de chasser avec le ba» ron. Il est connaisseur, et rien ne lui » échappe. En vérité, dit le marquis, je re» grette à présent d'avoir fait piquer vos » chevaux. Vous auriez du moins chassé » commodément, et vous voilà, monsieur, » dans un état déplorable. Votre imagi» nation seule vous soutient.— Ne parlez » pas de cela, mon gendre, vous n'y en» tendez rien ; vous ne serez jamais chas» seur.— Moi ! j'en serais bien fâché, et » je n'ai fait semblant de l'être que pour » vous plaire. En effet, qu'est-ce que la » chasse?

Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine ;
Interrompre, au matin, un tranquille sommeil,
Aller dans les forêts prévenir le soleil ;
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes ;
Passer en plein midi les guérets, les campagnes ;
Dans les plus creux vallons fondre en désespérés ;
Percer rapidement les bois les plus fourrés ;
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide ;
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las et recru,

Estropiés souvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

» — Dites-moi, mon gendre, quel est le » sot qui a fait ces vers-là? — Monsieur, » c'est Regnard. — Et quel est cet homme? — C'est un de nos meilleurs auteurs comiques! — Un auteur comique! » belle autorité, ma foi! Celui que vous citez n'a peut-être pas vu un sanglier dans » toute sa vie. M. le marquis, dit le baron, » quand on fait une citation il faut la faire » entière. J'ai de la mémoire aussi, et voilà » ce que répond le même auteur aux vers » que vous venez de dire :

Ces occupations et ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux héros,
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent à leurs jeux l'image de la guerre.

» — Bravo, bravo, bravissimo, mon » ami! s'écrie M. d'Apremont, et il se lève, » il va passer ses bras au cou de Vercelle, » et il l'embrasse à cinq à six reprises. » Faites l'amour, marquis, ma fille s'en » trouvera bien; mais, en vérité, vous ne

» vaudrez jamais le baron. Allons, mon » neveu, faisons une partie d'échecs. Je » n'ai plus Philidor, mais il m'en a assez » appris pour que je vous roule comme » un lapin. Ah ! ah ! ah ! »

A chaque instant le baron gagnait sur l'esprit du papa. La jeune demoiselle s'en apercevait. Elle pressait la main de sa cousine, qui lui souriait avec une satisfaction. Elles désiraient bien que d'Oliban fît ou dît encore quelques bévues. Mais il bâillait en les regardant faire du filet, ou il se promenait à grands pas dans le salon en pensant à l'enlèvement du lendemain. Vercelle employait mieux son temps : il perdait toutes ses parties, et, à la fin de chacune, il s'étonnait; il ne concevait pas la facilité avec laquelle M. d'Apremont avait profité des leçons de Phildor. Le bon papa était enchanté.

Le lendemain, il ne fut pas possible au marquis de déplaire à M. d'Apremont, et ces dames en étaient fachées. Mais d'Orville avait pensé que l'inaction pour-

rait lui donner envie de parler du fameux projet, et il l'occupa chez lui jusqu'au moment où il ne restait que le temps nécessaire pour s'habiller et venir aider à faire les honneurs de sa petite maison.

D'Oliban donna la main aux dames. Il monta en voiture avec elles et M. d'Apremont, et il les présenta à une assemblée bien choisie, quoique assez nombreuse. Les Orléanais étaient prévenus que le mariage devait être célébré le lendemain, et les complimens, bons ou mauvais, accablèrent le marquis, Sophie et son père. D'Oliban cherchait dans les yeux de M. d'Apremont à connaître le rival qui venait se livrer avec tant de bonhomie : les traits du papa n'annonçaient aucune sensation pénible. Il cherchait sur toutes les figures orléanaises quelque altération, quelque indice d'humeur, ou du moins de mécontentement : tous ces visages marquaient une inaltérable tranquillité. D'Oliban en témoignait

son étonnement au comte. « Bah ! lui ré-
» pond d'Orville, vous ne savez donc pas
» encore que les gens bien élevés ont tou-
» jours un masque dans le monde. — Je
» sais cela comme vous ; mais les pas-
» sions haineuses percent ce masque-là. —
» Il serait plaisant que quelqu'un se per-
» mît d'oublier ici les bienséances et ce
» qui m'est dû! — M. d'Apremont ne dis-
» simulerait pas même devant le roi, et
» madame Descourtils ne paraît être ici
» en relation avec personne. — Voulez-
» vous qu'elle se trahisse en présence de
» son oncle ? — Tenez, M. le comte, vos
» réponses sont évasives et ne me persua-
» dent pas. Il y a dans tout ceci quelque
» chose de mystérieux que je ne pénètre
» pas et qui prouve le peu de confiance
» que vous avez en moi. — Oubliez-vous
» que vous m'avez promis de m'aider à
» faire les honneurs de chez moi, et que
» le moment n'est pas propre du tout à
» une explication? — Plus vous parlez,
» monsieur, et moins je comprends les

» motifs d'une réserve qui m'offense. —
» Il entrait dans mon plan que vous ne
» fussiez instruit qu'après le souper.
» Vous voulez l'être de suite; suivez-moi.
» Je vous donne ma parole d'honneur
» que vous saurez tout. »

On était dans le salon, et tous les domestiques s'apprêtaient à couvrir la table, ceux qui devaient faire le voyage à Quillebœuf exceptés. Ceux-là avaient reçu l'ordre de ne pas quitter la porte extérieure et de saisir le marquis au premier coup de sifflet. D'Orville commença, en sortant, un conte préparatoire auquel il ne manquait, pour fixer l'attention, que la vraisemblance et le sens commun. D'Oliban s'impatientait; mais il était curieux, il attendait quelque chose de positif, et il s'avançait vers les charmilles fatales.

Quand le comte jugea qu'il était assez loin de la maison pour qu'il fût impossible au marquis de se faire entendre, il cessa de débiter des sornettes et il vint

droit au fait. « Le baron a un rival, et » ce rival, c'est vous. Vous tenez à l'hon- » neur de nous avoir suggéré l'idée d'un » enlèvement ; vous ne trouverez donc » pas mauvais qu'on l'exécute sur votre » personne. — Voilà des comptes d'une » autre espèce, à présent. — Je vous dis » que Vercelle adore Sophie, qu'il en » est tendrement aimé, et vous les gênez » beaucoup. Vous allez faire la course sur » les Anglais ; j'espère que vous vous » comporterez en brave homme, et que » vous ferez honneur au régiment. » D'Oliban, étourdi, incertain, ne sait comment il doit répondre à cette harangue laconique. Le coup de sifflet se fait entendre, et quatre grands drôles saisissent l'auteur d'*un tour plaisant, bien joué, et qui doit faire rire longtemps.* « Riez, riez donc, lui disait le » comte pendant qu'on l'enfermait » dans sa propre chaise de poste. Je suis » fâché que vous n'ayez pas soupé avant » que de partir ; mais vous êtes toujours

» si pressé! Au reste, vous trouverez » dans le coffre de quoi vous soutenir » en route. Bon voyage, M. le marquis. »

D'Orville rentre promptement dans le salon, et un coup-d'œil adressé à ses alliés, à ses complices, si vous le voulez, leur annonce que M. le marquis *est parti pour la gloire.*

CHAPITRE VIII.

Le dénouement, bon ou mauvais.

Le marquis nous disait hier : « Au mi-
» lieu de l'aimable désordre qui règne
» dans une assemblée nombreuse, on ne
» pense pas à un homme qu'on ne voit
» plus. » En effet, en attendant le souper, chacun causait de son côté d'une manière plus ou moins agréable, et personne ne s'occupait des sorties et des rentrées. M. d'Apremont était le seul qui s'intéressait au marquis, et il parlait à un vieux commandeur de Malte du généalogiste d'Hozier : il était bien aise que son gendre fût enté sur quelque vieux tronc, et il priait le commandeur de le diriger dans cette affaire-là. D'Orville était maître de maison ; il allait et venait ; rien ne paraissait plus naturel.

Le maître-d'hôtel vient annoncer qu'on est servi. On présente la main aux da-

mes; on passe daus la salle à manger, on s'assied.... Une seule place n'est pas occupée : c'est celle du marquis. Le perfide comte avait fait mettre son couvert auprès de celui de Sophie, qui, depuis le coup-d'œil dont je vous ai parlé à la fin du chapitre précédent, a recouvré la gaîté, la santé, et la facilité d'expression qui lui est naturelle. «Ehbien! dit M. d'A-» premont, je ne vois pas mon gendre!» D'Orville, dont rien ne peut altérer la tranquillité, donne, avec un calme admirable, l'ordre à ses gens de chercher le marquis. Les valets viennent, à la file les uns des autres, dire que le marquis ne se trouve pas. Le comte ordonne de sonner la cloche. « Peut-être, dit-il en » regardant Sophie en dessous, est-il dans » les jardins à faire un couplet. Le son » de la cloche nous le ramènera. — Un » couplet, un couplet! dit M. d'Apre-» mont. Un homme de qualité ne fait » pas de ces choses-là; il les achète tou-» tes faites. La cloche ne cesse point, et

» d'Oliban ne paraît pas. Voyez-donc, » mon cher baron, où cet étourdi-là peut » être. »

Le baron était mal à son aise. Il avait trempé dans une action que sa conscience lui reprochait; une marche oblique n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. Étranger à toute espèce de perfidie et à la dissimulation, il s'empressa d'aller cacher dans l'ombre son trouble et ses regrets. Il sortit et s'enfonça dans les bosquets, où une foule d'idées le tourmenta : la présence de Sophie l'avait soutenu jusqu'alors; auprès d'elle il n'avait vu que le côté plaisant de l'enlèvement. Abandonné à lui-même, il jugea qu'arriver au bonheur par de pareils moyens, c'est se déshonorer à ses propres yeux : mais, que faire? Le marquis court depuis une heure, et il n'y a plus un cheval dont on puisse disposer dans les écuries du château.

Pendant qu'il fait de tardives réflexions, le souper refroidit; les convives se tai-

sent, mais ils s'impatientent. M. d'Apremont prie le comte d'aller chercher Vercelle et de ne pas obliger un des convives à l'aller chercher à son tour. D'Orville appèlle; son protégé lui répond; ils rentrent ensemble. On leur demande si le marquis est retrouvé. « Non, dit Ver» celle en soupirant. Ne vous affligez pas, » mon cher baron, lui dit le papa; il est » allé faire quelque nouvelle étourderie, » et il nous rejoindra au champagne. » —Soupons, soupons, soupons, répétè» rent les Orléanais. » Et bientôt on ne pense plus au marquis.

Cependant on était au dessert; le vin d'Aï allait briser sa prison et porter une chaleur nouvelle dans toutes les têtes, dans tous les cœurs. « Ceci devient inquié» tant, s'écria M. d'Apremont; il ne paraît » pas. Qui peut donc le retenir loin d'une » demoiselle qu'il aime et qu'il épouse » demain?.. Labrie, courez au château, et » amenez-moi son valet de chambre.

» Vous allez nous trahir, tout découvrir,

» disait le comte au baron. Vouliez-vous » qu'il vous enlevât Sophie? regardez-la, » regardez sa cousine : elles sont radieuses. » — Elles ont eu connaissance du projet, » je l'avoue, mais elles ne l'ont pas exé- » cuté. — Eh! n'est-ce pas la même cho- » se? Si tout le monde avait votre scru- » puleuse probité, la vie serait d'une » uniformité insupportable. » Tout cela se disait bien bas, comme vous pouvez le croire.

Zéphire paraît. « Où est votre maître? » lui demande M. d'Apremont. — Je l'i- » gnore, monsieur. — Ne savez-vous rien, » au moins, qui puisse nous aider à établir » quelques conjectures? — Hier, il m'a » mené avec lui à Pithiviers; il m'a chargé » de faire mettre de solides volets de bois » à sa chaise de poste, de bonnes serrures » aux portières, et de conduire cette chaise » ici ce soir, à la nuit tombante, sous les » grandes charmilles qui bordent les jar- » dins de M. le comte. — Des volets de bois » à une chaise de poste! des serrures aux

» portières! que signifie tout cela? — Je
» l'ignore, monsieur. — Votre maître ne
» vous a rien dit sur l'usage qu'il voulait
» faire de cette voiture? — Non, monsieur.
» — Est-elle encore sous les grandes char-
» milles? — Non, monsieur. — Vous en
» êtes sûr? — J'ai passé par là en me ren-
» dant à vos ordres. — Corbleu, je prévoyais
» une étourderie: mais ceci me paraît
» aussi grave qu'inexplicable. Et cette
» mauvaise tête-là ne m'a pas laissé un
» cheval qui puisse servir! J'enverrais mes
» domestiques sur toutes les routes.... M. le
» comte, prêtez-moi des chevaux.... » Depuis le matin, d'Orville avait fait partir tous les siens, et ceux du marquis ne devaient revenir que le lendemain pour la cérémonie du mariage. « Vous savez, monsieur,
» que je n'ai ici que des chevaux de car-
» rosse. — Et ceux de votre maître,
» Zéphire, qu'il a pris la précaution d'é-
» loigner pour faire entièrement manquer
» ma partie de chasse.... — Monsieur, ils
» ne sont pas revenus. — Corbleu! tout
» ceci est diabolique!

—»Monsieur, reprit d'Orville, pourquoi » tant vous tourmenter? Il est évident que » le marquis a fait arranger, pour un » usage très-particulier, cette chaise de » poste qui ne se trouve plus; qu'il est » parti lui-même dans cette voiture; qu'il » a trois heures d'avance sur tous ceux » qu'on pourrait envoyer après lui; que » la nuit, d'ailleurs, favorise sa marche, et » qu'il est impossible qu'il ne rentre pas » au plus tard à la pointe du jour. — Je le » crois comme vous, M. le comte. S'il ne » paraissait pas demain, s'il faisait un » pareil affront à ma fille!..... Corbleu! » j'ai soixante ans, mais mon épée ne tient » pas dans le fourreau.... Expliquez-moi » donc, vous autres, ce que siguifient ces » gros volets de bois et ces serrures aux » portières! En vérité, je m'y perds. — » Eh! qui ne s'y perdrait pas? C'est pro- » bablement, [comme vous le disiez tout » à l'heure, un nouveau coup de tête.... » — Coup de tête, M. le comte, vous êtes » bien bon! Une crânerie, une acte de dé-

» mence, quelque chose qui surpassera
» tout ce qu'il a fait jusqu'ici....! En vérité,
» je suis déjà bien las de mon gendre, et
» si je pouvais décemment rompre avec
» lui........ — Et qui vous en empêche,
» monsieur? — La crainte du public, du
» ridicule, et surtout l'amour qu'il a ins-
» piré à Sophie, je ne sais comment. —
» Vous me trouverez toujours prête, papa,
» à respecter votre volonté. — Je le sais,
» mon enfant, je le sais.... Comment
» diable! une heure du matin! Allons
» nous coucher: Labrie, tu viendras m'é-
» veiller quand le marquis sera rentré. »

Que fait ce cher marquis enfermé dans sa propre chaise et courant toujours? Au moment du départ, il commença par jurer contre le comte, le baron et même contre Sophie, qui tous trois s'étaient joués de sa crédulité et de son penchant à rendre service. Après d'inutiles juremens vinrent les réflexions. « Où me conduisent-ils? Je ferai la course contre les Anglais, me disait d'Orville; ils me

mènent donc à quelque port de mer, et bien certainement je ne me marierai pas demain. On ne dira rien à M. d'Apremont; il m'attendra à l'heure de la cérémonie, je ne paraîtrai pas, il sera furieux, et voilà la moitié de ma fortune au diable. Il faut sortir d'ici, dussé-je me mettre les coudes et les genoux en sang... Tout cela est d'une solidité!..... J'ai trop bien pris mes précautions.... Tous les rieurs seront contre moi, et je crois que je rirais moi-même sans la perte que je vais faire de cent mille livres de rente. Bah! le papa d'Apremont n'est pas le seul homme de France qui ait de la fortune, et, si sa petite Sophie est coiffée du sentimental baron, je ne dois pas trop la regretter. Cependant je voudrais bien faire échouer leur projet, ou plutôt le mien. Si je pouvais, inopinément, reparaître au milieu d'eux, les déconcerter par ma présence, rentrer dans mes droits, et conduire, à leurs yeux, ma future à l'hôtel.... Oh! ce serait charmant, divin!... Que diable! les

chevaux qui sont à ma voiture n'iront pas jusqu'à Calais, jusqu'à Dieppe, jusqu'au Havre. On relayera à quelque maison de poste; je crierai, on m'entendra, on me délivrera, et je reviendrai triomphant railler les railleurs.

Il y a de la philosophie dans ce que pensait alors le marquis; et, dans le fond, de quoi pouvait-il raisonnablement se fâcher? C'est lui qui avait préparé le coup dont il venait d'être frappé.

La voiture arrête, et le marquis se met à crier d'une manière à briser les glaces de sa chaise s'il y en avait eu. « Ne vous » fatiguez point la poitrine, M. le mar» quis, nous sommes dans les champs, et » vous ne pouvez être entendu que de » nous. — Oh! oh! le comte était digne » d'être mon second : il a tout prévu. » Dites donc, un tel, où me conduisez» vous? — Au prochain relais, M. le mar» quis. — Me voilà bien instruit, en vé» rité! »

Allons, pensait-il, puisque nous ne

changeons de chevaux qu'au milieu des champs, il est clair que je ne pourrai m'échapper qu'en descendant de ma chienne de chaise... Tudieu, comme ces chevaux-là vont! Ah! c'est tout simple, pour qu'on m'embarque sans opposition, il faut que j'arrive avant le jour..... Que diable, du château d'Apremont au port le plus voisin, il y a au moins quarante lieues; je suis parti à neuf heures; l'automne s'avance; le soleil ne se montre qu'à six heures..... Oui, cela peut se faire en crevant quelques chevaux.

Je commence à m'apercevoir que je n'ai pas soupé, et le prévoyant d'Orville m'a dit que je trouverais ici des provisions.... Cherchons dans le coffre.... Un petit poulet rôti, un pain au lait.... On ne meurt pas de faim avec cela.... Des pêches un peu froissées? qu'importe. Du vin, du sirop de groseille tout préparé.... Me voilà dans l'abondance. Goûtons d'abord le vin. A la santé de ceux qui sont à table là-bas et qui ne se doutent

pas que je cours à la gloire. Je le répète : le tour est plaisant, bien joué ; j'en rirai long-temps.... Mais cette petite Sophie ? qui l'aurait crue capable, avec son air innocent, de mener une intrigue ? Ma foi, toutes réflexions faites, je dois m'estimer heureux de ne pas l'épouser. Son baron aurait fort bien pu me jouer quelque tour plus piquant que celui-ci.

On va, on arrête, on relaie, on repart. Ah, ah ! dit le marquis, nous sortons des chemins de traverse ; nous sommes sur le pavé ; j'arrive sans doute à ma destination. En effet, on arrête encore, et c'est pour la dernière fois. D'Oliban entend dételer et emmener les chevaux. Il crie, il frappe avec les poings, avec les bouteilles vides, et personne ne lui répond.

Tout avait été parfaitement calcul. L'équipage du corsaire avait passé la veille la revue du commis aux classes de la marine, et déjà il aurait été sous voiles sans l'indispensable fête du *Foyus*. Un foyus

est la dernière débauche que font à terre ceux qui vont la quitter, très-incertains de la revoir. Celle-ci avait été poussée très-loin, et le capitaine avait donné l'exemple de l'intempérance, en attendant qu'il pût donner celui de la bravoure. Il avait passé la nuit au cabaret au milieu de sa troupe et des bouteilles. C'est là que le trouvèrent les gens de d'Orville, après l'avoir inutilement cherché sur son bord. Ils s'efforcèrent de lui faire entendre la mission dont ils étaient chargés, le service que le comte attendait de lui, et le prix qu'il y mettait : le capitaine les interrompait à chaque mot, leur versait à boire et criait : Vive le roi et le bon vin !

Ces domestiques avaient passé une nuit fatigante, et l'accueil du capitaine leur convenait assez. Cependant, après avoir apaisé la première faim, ils pensèrent au marquis, qu'ils avaient laissé sur le bord de la Seine, et ils se demandèrent ce qu'ils en feraient, puisque le capitaine était hors

d'état d'agir. Après des propositions, des réflexions et d'inutiles discussions, ils se décidèrent à mettre eux mêmes le marquis à fond de cale, et à l'y garder jusqu'à ce que le capitaine eût recouvré la raison.

Ce parti n'était pas sans danger. Il faisait grand jour; le marquis, en sortant de sa prison, pourrait fort bien se défendre; les passans ne manqueraient pas d'intervenir, et à Quillebœuf comme ailleurs, il y a des gens qui sont spécialement chargés d'empêcher les violences et de punir ceux qui se permettent d'en commettre. Ces considérations ralentirent un peu le zèle du valet de chambre, que d'Orville avait établi chef de l'expédition.

Cependant il n'y avait pas d'inconvénient à reconnaître si le bord de la rivière était libre encore, sauf à se déterminer d'après les circonstances. Ces fidèles et précieux domestiques montent sur une éminence d'où ils doivent découvrir la

voiture. Ils regardent, ils se frottent les yeux.... elle a disparu.

« Retournons à petites journées, dit le valet de chambre, et ramenons ceux de nos chevaux que nous trouverons en état de marcher. »

Mais, que sont devenus la chaise de poste et notre prisonnier? Quelques pêcheurs, habitans du hameau voisin, descendaient tranquillement la rivière et ne comptaient que sur la modique journée que leur procurait leur travail. Ils entendent des cris; ils quittent l'aviron, ils se lèvent, il voient la voiture; ils jettent leur petit ancre, et ils descendent à terre. Le marquis, qui présumait bien qu'il finirait par être entendu, ne cessait de crier et de frapper. Les pêcheurs l'interrogent; il leur répond par une phrase à laquelle on ne réplique pas souvent : « Vingt-cinq louis à qui me tirera d'ici. »

On ne pêche pas ordinairement avec des haches et des leviers, on ne force pas des serrures avec des hameçons, mais on

ne renonce pas aisément à vingt-cinq louis quand on ne possède pas six francs, et on veut les gagner, n'importe comment. Les pêcheurs coupent les cordes de leurs manœuvres, ils s'attèlent aux brancards, et, en suant, en soufflant, en hâletant, ils traînent chez eux la voiture, qu'ils se proposent de confisquer à leur profit, si celui qui est dedans ne peut ou ne veut pas leur tenir parole.

Ils font sauter un des volets, et le marquis s'élance, en leur montrant une bourse pleine d'or. Plusieurs raisons le pressaient de sortir de sa voiture. Le comte avait pourvu à ses besoins, mais il n'avait pas pensé aux suites ordinaires de la digestion. D'Oliban, plus calme, s'occupa de son état présent, et il jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de dormir pendant quelques heures. On courut tout le hameau pour composer un lit passable à un beau monsieur qu'une vieille duchesse a fait enlever et qui paie sa liberté vingt-cinq louis. Vous voyez

qu'au village comme à la ville on aime les nouvelles, et qu'on en fait quand il n'y en a pas.

Les femmes des pêcheurs mirent tout cuir pour régaler monsieur quand il s'éveillerait; les maris juraient que si les domestiques de madame la duchesse venaient rôder autour du hameau, ils les assommeraient. Le marquis, bâillant et déjà sommeillant, se déshabillait sans rien entendre, sans même rien écouter.

A son réveil, il fit gaiement honneur au repas qu'on lui avait préparé. Il envoya chercher à Quillebœuf un ouvrier qui, tant bien que mal, mit sa chaise en état de servir à un homme libre; il fit venir des chevaux de poste, paya généreusement ses hôtes et reprit la route du château d'Apremont.

Qu'a-t-on fait dans ce château depuis que nous en sommes partis? Le vieux seigneur passa la nuit à rêver au singulier voyage de d'Oliban, et à chaque instant il croyait entendre le bruit d'une voiture;

à chaque instant il se mettait sur son séant, il prêtait l'oreille, et laissait retomber sa tête sur son oreiller. Madame Descourtils riait en pensant au passé et à l'avenir. Sophie soupirait. Le comte arrangeait le discours que probablement il serait obligé d'adresser à M. d'Apremont. Le baron écoutait sa conscience, et il ajoutait complaisamment aux reproches qu'elle lui faisait.

Au point du jour, le comte entra chez lui. « Vous vous êtes conduit hier comme » un enfant, mon cher Vercelle ; on n'a » pu vous tirer un mot de toute la soirée. » Vous prenez au tragique une chose qui » me paraît très-plaisante, et rien de plus. » — Laissez-moi, M. le comte, laissez-» moi. — Comment, que je vous laisse ! » — Si le marquis rencontre les Anglais, » il se battra, et s'il est tué, je serai cou-» pable d'un meurtre. — Ce sera lui, ce » sera moi : vous ne vous êtes presque pas » mêlé de cette affaire-là. Revenez à vous, » le dénoûment approche; je veux bien

» me charger de le préparer, mais au
» moins secondez-moi.

» Eh bien! messieurs, savez-vous quel-
» que chose de cette insensé-là? dit M. d'A-
» premont, qui n'avait pu rester au lit et
» s'était levé avec l'aurore. — Ma foi, non,
» répond le comte. — Mais concevez-vous
» quelque chose à cet événement-là? re-
» prend le vieux seigneur?» — Oh! cela
» s'expliquera tôt ou tard, réplique d'Or-
» ville. — Tôt ou tard! Mais dans quatre
» heures il doit épouser ma fille, et cor-
» bleu, j'en suis bien fâché!.. — Qu'avez-
» vous, mon cher baron? Vous pâlissez,
» vous chancelez.... — A mes pieds, à
» mes pieds, Vercelle! que signifie cela?

— » Oh! le baron ne parlera pas. Je vais
» vous expliquer, monsieur, une affaire
» qui vous paraît furieusement embrouil-
» lée et qui pourtant est très-clair.... —
» De grâce, M. le comte, laissez-moi
» m'accuser, solliciter mon pardon... —
» Oh! parbleu, vous direz de belles cho-
» ses! — Je vais parler, vous dis-je, car
» enfin il temps de finir.

» Vous avez un grand caractère, mon» sieur, et cela doit être, puisque vous » descendez directement de ce fameux » Quillebert que Godefroy de Bouillon » nomma marquis de Joppé dans la Terre» Sainte. Ce grand homme bâtit, sur un » mamelon du mont Sinaï, une forteresse » dans laquelle il se défendit trente mois » contre les Sarrazins. Cette montagne » était *âpre* à monter, et de là est venu le » nom d'Apremont que les descendans » de Quillebert ont toujours porté depuis. » — Tout cela est très-vrai, M. le comte; » mais quel rapport y a-t-il entre ma gé» néalogie, la fuite du marquis et le ma» riage de ma fille? — J'y reviendrai, » monsieur, j'y reviendrai.

» Si les descendans de Quillebert se » sont toujours fait remarquer par leur » valeur et leur fermeté, que le misérable » vulgaire appelle entêtement, les fem» mes de cette famille ont toujours été » citées comme des modèles de douceur.

» — Cela est encore vrai, mais, au fait,
» par grâce. — M'y voici.

» Vous avez ordonné à mademoiselle » d'Apremont de recevoir le marquis en » qualité d'époux.... — Et elle n'a pas eu » de peine à m'obéir. — Elle en a eu » beaucoup à vous cacher ses sentimens » secrets, et.... — Des sentimens secrets! » cela ne se peut pas. Corbleu! si ma fille » était capable...... — On ne donne pas » son cœur par avis de parens. Tout ce » que peut faire une demoiselle bien née, » c'est d'accepter l'époux qu'on lui pré- » sente. — Vous êtes bien sûr qu'on n'ai- » me pas le marquis? — Sa soumission, » sa docilité l'ont seule portée à vous le » laisser croire. — Eh bien! qui aime-t- » elle? Finissons..... Allons, voilà l'autre » qui retombe à mes genoux.... je n'aime » pas ces démonstrations-là. Je vous ai » promis ma nièce, et vous l'aurez. — Il » n'y a qu'une difficulté; c'est qu'il n'ai- » me pas madame Descourtils. — M. le » baron, vous m'avez joué! — Je vous

» l'avoue, le cœur brisé de repentir. — » Je ne vous le pardonnerai de ma vie. » Et ma nièce n'a pas craint de m'abuser, » de partager cette supercherie ! — Je » vous défie, monsieur, de citer un mot » d'elle qui ait pu vous faire croire qu'elle » aimât le baron ou qu'elle en fût aimée.

» Oui, monsieur, il y a eu ici une cons- » piration dont le but était innocent, peut- » être même légitime. Nous avons voulu » vous faire connaître un fou dont l'al- » liance vous aurait donné des chagrins » et aurait fait le malheur de mademoi- » selle votre fille. — Par exemple, je m'at- » tendais à cela, je l'avoue. Mais, baron, » vous m'avez trompé, vous que j'estime, » que j'aime, que je me serais complu à » nommer mon neveu ! — Il dépend de » vous, monsieur, qu'il vous appartienne » de plus près. — Halte-là, s'il vous plaît, » M. le comte. Le descendant du mar- » quis de Joppé a cent bonnes mille » livres de rente, et ma foi.... — Pourquoi, » celui que vous jugiez digne d'être votre

» neveu, ne le serait-il pas d'être votre » gendre? Il descend, lui, de ce fameux » Simon de Montfort qui n'a pas fait le » voyage de la Terre-Sainte; mais qui s'est » croisé contre les Albigeois, que le pape » a proclamé souverain du Languedoc, et » qui est mort glorieusement au siége de » Toulouse en 1218. — Oh! je connais » et je respecte la noblesse. — Il n'est » pas riche, et un vil intérêt ne le dirige » pas. Il n'entend point que vous vous » dépouillez, et il a assez d'aisance pour » ne pas vous être à charge. Il ne vous » privera pas de la douceur de passer vo- » tre vie avec votre charmante fille. Elle » restera avec vous, et le baron se fera » un devoir, un plaisir de vous marquer » sa reconnaissance. Il quittera le service, » et il embellira vos derniers jours. Affec- » tueux, empressé, prévenant, il vous fera » bénir l'instant où vous aurez exaucé » ses vœux, — Corbleu! finissez, M. le » comte; vous m'attendrissez, et cela » m'humilie. — Je n'ajouterai qu'un mot;

» Vercelle vous a sauvé la vie.—C'en est » trop, c'en est trop!.... Voilà ma niece, » à présent!... Eh bien! oui, madame, je » pleure. Dites-le, si vous le voulez, à vos » parens, à vos amis, à vos connaissan- » ces. — Le baron est chasseur. — Bon, » excellent, brave chasseur. — Il joue » aux échecs. — Il n'est pas de ma force, » mais qu'importe? Il aime mon petit » vin blanc. — Et il adore votre fille. — » Passons chez elle, mes amis... Ah! un » moment. Qu'avez-vous fait du marquis? » Sans doute il est victime de votre cons- » piration. Il est de ces fous qui donnent » de la suite à leurs idées, et il serait ici, » si vous ne l'aviez fait disparaître. »

D'Orville raconta comment le marquis a cru à l'amour du baron pour l'aimable veuve, par quels motifs on l'a maintenu dans son erreur, comment on lui a persuadé que Vercelle avait un rival à Orléans, comment il a conçu le sublime projet d'enlever ce rival pour servir son camarade, et comment il l'a été lui-

même par suite des mesures qu'il a prises, des soins qu'ils s'est donnés : d'Orville raconta enfin tout ce que vous venez de lire.

« C'est bien, c'est très-bien, dit M. d'A-
» premont en éclatant de rire. Cor-
» bleu ! ce gendre-là m'en aurait fait voir
» de belles ! Votre corsaire sera pris, M. le
» comte; et le marquis, qui n'est pas
» très-rigoureusement noble . ira faire sa
» cour à quelque *lady* qu'il ne tardera
» pas à détromper sur son compte. Pas-
» sons chez ma fille.

» .... En voici bien d'une autre à pré-
» sent ! Dites-moi, mademoiselle, que
» signifie cette toilette éblouissante ? —
» Vous m'avez ordonné, papa, d'être prête
» de très-bonne heure.—Je vous ai ordon-
» né ! et vous me répondez cela en riant.
» Vous saviez bien, espiègle, que toutes ces
» fanfreluches ne serviraient à rien,
» puisque l'officieux court maintenant
» l'Océan à pelines voiles. Remettez tout
» cela dans sa corbeille, et qu'on la re-

» porte à Paris à son hôtel. Cependant, » tu ne te marieras pas sans bijoux, » entends-tu? Le baron n'est pas opulent; » je le suis, moi, et ta corbeille sera plus » riche que celle-ci... Ah! encore à mes » genoux, et toujours à mes genoux. » Levez-vous tous les deux. Sophie, ac» corde à Vercelle la permission d'em» brasser son épouse. Allons, mon gen» dre, en attendant le déjeûner, faisons » une partie d'échecs que vous perdrez. »

Il eût été difficile au baron de gagner: il n'était pas à son jeu; il se tournait vers Sophie, il se levait, il prenait, il baisait sa main; il revenait à son père, il lui demandait pardon; il retournait à Sophie, il lui adressait les choses les plus tendres; il prenait la main de M. d'Apremont, il la portait sur son cœur, il le regardait avec une expression!... Le papa était enchanté et oubliait sa partie. « Voilà de » l'amour, disait-il, et le marquis ne le » connut jamais. Cet homme-là n'était » amoureux que de ma fortune. Vercelle,

» mon cher Vercelle, tu quitteras le ser-
» vice, tu resteras avec moi, n'est-il pas
» pas vrai ? — Toute ma vie, mon père. »
Et son père l'embrasse, et Sophie le presse contre son sein, et madame Descourtils lui ouvre ses bras, et le comte le félicite. La scène était touchante, variée, entraînante, des larmes de joie roulaient dans tous les yeux.

« Je veux que le mariage se fasse sans
» délai, s'écria le papa d'une voix que la
» sensibilité rendait tremblottante. De
» ma vie je n'ai été aussi heureux qu'au-
» jourd'hui, et, si vous n'aviez das en-
» voyé ce fou de marquis bataillier
» contre les Anglais, je serais à l'heure
» qu'il est triste comme mon bonnet
» de nuit. — Si, pourtant, disait en sou-
» pirant le baron, il allait se faire tuer!
» — Oh, que non! oh, que non! Et
» puis, mon gendre, c'est lui qui l'a
» voulu. Il vous a même priés de lui
» laisser l'honneur de l'invention. Ne
» nous occupons pas de cet homme-là

» plus long-temps. Rions, buvons, chan-
» tons. — Soit, répond la jeune veuve.
» — Soit, répète Sophie. — Soit, disent
» le comte et le baron. »

Le marquis réfléchissait en courant la poste. « Pourquoi, pensait-il, renoncerais-je à mademoiselle d'Apremont? Elle aime Vercelle? Celle que j'épouserai n'aura-t-elle pas, avant ou après, quelque chevalier, quelque beau lieutenant que Je n'aurai pas l'air de voir? je ne me suis pas trouvé ce matin à l'heure indiquée: parbleu! ce n'est pas ma faute, et il m'est facile de le prouver. Ce qui ne s'est pas fait aujourd'hui ne peut-il se faire demain? Sera-ce la première fois qu'un mariage aura été retardé de vingt-quatre heures? Ma foi, un homme sage ne renonce à un parti de cent mille livres de rente qu'à la dernière extrémité.

En roulant, en réfléchissant, en dormant, le marquis s'approchait du château. On y avait dîné, et on était tout au bonheur quand on fut distrait par

le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour. « Oh! oh ! dit le comte, c'est la » chaise du marquis ! Mes gens ont fait » diligence : ces coquins-là auront crevé » les deux tiers de mes chevaux. Eh! eh! » c'est bien mieux que la chaise, le pro- » priétaire est dedans. »

D'Oliban saute, entre et se présente avec un petit air aisé. « Ma foi, marquis, » lui dit M. d'Apremont, je vous croyais » aux prises avec les Anglais. — Com- » ment, monsieur, vous êtes aussi du » complot? — Je n'en étais pas hier, » mais j'en suis à présent. — Je ne re- » viens pas, monsieur, de la surprise.... » — Qu'y a-t-il là qui doive vous éton- » ner? Puis-je mieux faire que de suivre » votre exemple? Vous avez voulu pro- » téger le baron ; moi, je le protége réel- » lement, et ma fille a eu égard à ma re- » commandation. — Quoi ! mademoiselle » épouse le baron! — Elle l'épouse, » mon cher. Il lui faut un mari qui s'oc- » cupe d'elle, et vous êtes toujours tel-

» lement surchargé d'affaires que vous » l'auriez nécessairement négligée.—Ah! » diable!.... c'est différent... En ce cas, » monsieur, ce que j'ai de mieux à faire, » c'est de me retirer. — M. le marquis, » vous êtes le maître... Ah! vous trou» verez la corbeille à votre hôtel. Quand » je congédie le futur, je rends les pré» sens de noces. »

D'Oliban salue légèrement, cavalièrement, et fait une pirouette sur le talon. « Un moment, lui dit le comte. Com» ment se fait-il donc que vous ne soyez » pas embarqué? vous aviez si bien pris » vos mesures! — Ma foi, je n'en sais » rien. Ma chaise s'est arrêtée à Quille» bœuf, sur le bord de la Seine. J'ai crié, » des pêcheurs m'ont délivré, et me voi» là... Colonel, vous n'avez pas d'ordres à » me donner pour la garnison? — Par» donnez-moi, pardonnez-moi. Je vous » prie de faire part à vos camarades du » mariage de Vercelle et de mademoi» selle d'Apremont. — La plaisanterie

» est un peu vive; mais les rieurs ne
» sont pas de mon côté, je le sens bien!
» Cependant je suis l'inventeur du pro-
» jet; vous ne le nierez pas : ainsi, je ne
» suis la dupe de personne. Mesdames
» et messieurs, je vous salue. »

Il est des procédés dont on ne s'éloigne jamais trop dans la bonne compagnie. On s'égaya bien davantage sur le compte du marquis quand il se fut éloigné. Cependant on ne comprenait rien à l'abandon où on l'avait laissé dans sa voiture, aux pêcheurs du hameau voisin et à tout ce qu'il venait de raconter. Le retour du valet de chambre de d'Orville éclaircit les faits le lendemain.

Le mariage fut célébré dans la semaine, à l'extrême satisfaction des jeunes époux. Vercelle tint plus qu'il n'avait promis; il partageait son existence entre sa femme et son père; et, comme on ne peut faire l'amour le jour et la nuit, que l'amitié a aussi besoin de repos, et qu'il faut se créer des occupations à la campagne, il travailla

à une histoire détaillée de Quillebert. M. d'Apremont se contenta de la faire transcrire sur vélin par Saint-Omer, afin de ne pas humilier, par l'impression, les très-grands seigneurs dont les aïeux étaient ignorés lors des voyages en Terre-Sainte.

On ne protége pas les amours sans être susceptible d'aimer, et madame Descourtils s'attachait, sans s'en apercevoir, à d'Orville, qui, sans se rendre compte de rien, gardait sa maison de campagne, qui s'emblait lui être devenue inutile. Fort heureusement pour lui, l'aimable veuve était la première femme estimable qu'il eût encore rencontrée, et un libertin qui s'attache à ce qu'il est forcé de respecter ne peut aimer qu'avec passion. Le comte sentit enfin que des qualités et un extérieur séduisant valent bien la fortune. Il jugea qu'un homme qui veut renoncer à de vieilles erreurs doit trouver dans sa femme une amie sincère, et il était décidé à renoncer aux amours errans, vagabonds,

auxquels il avait sacrifié jusqu'alors. Il proposa sa main avec la timidité du baron, dont il s'était si long-temps moqué. L'aimable veuve lui sourit, et laissa répondre des yeux pleins d'expression. D'Orville allait exprimer toute sa reconnaissance quand madame Descourtils l'arrêta. « Il ne suffit pas de se marier, lui dit-elle, » il faut vivre, et je crois vos affaires dé» rangées. — Je vous proteste, madame.... » — Il faut que cela soit, mon cher d'Or» ville, puisque vous ne pouvez rendre » au marquis quatre-vingt mille livres que » vous lui devez depuis long-temps. — » Je vous entends, madame, et vous se» rez satisfaite. Mais permettez-moi d'es» pérer que le jour où je vous présenterai » la quittance de d'Oliban sera celui de » mon bonheur. — Mon ami, je vous le » jure. »

Le marquis devint la fable du régiment. Il reçut et donna quelques coups d'épée. Il se décida enfin à quitter le service, parce qu'il est désagréable de se faire

tuer quand on a cinquante mille écus de rente. Il se fixa à sa terre d'Oliban, où il prit les grands airs. Il commença par brouiller le curé avec ses paroissiens, les filles avec leurs parens, les maris avec leurs femmes, toujours dans l'intention d'obliger. On le fuyait à la fin, on le détestait, lorsqu'un beau matin, M. Zéphire le trouva mort dans son lit, d'un coup de sang, et, au lieu de *requiem*, on n'entendit dans le village que des *alleluia*.

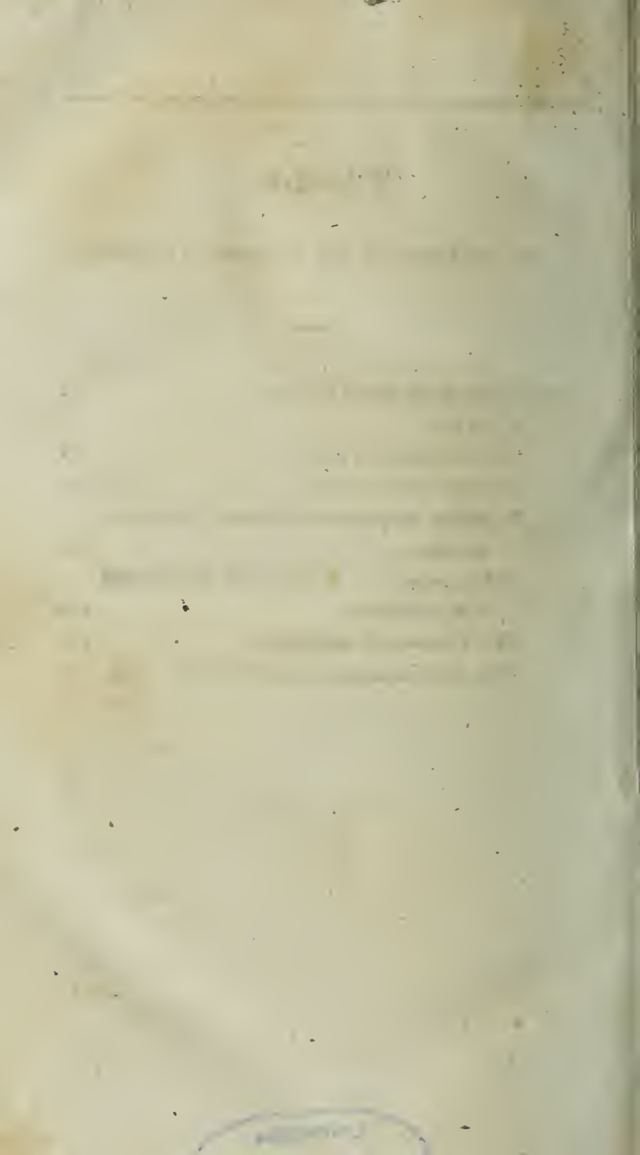
FIN DU SECOND VOLUME.

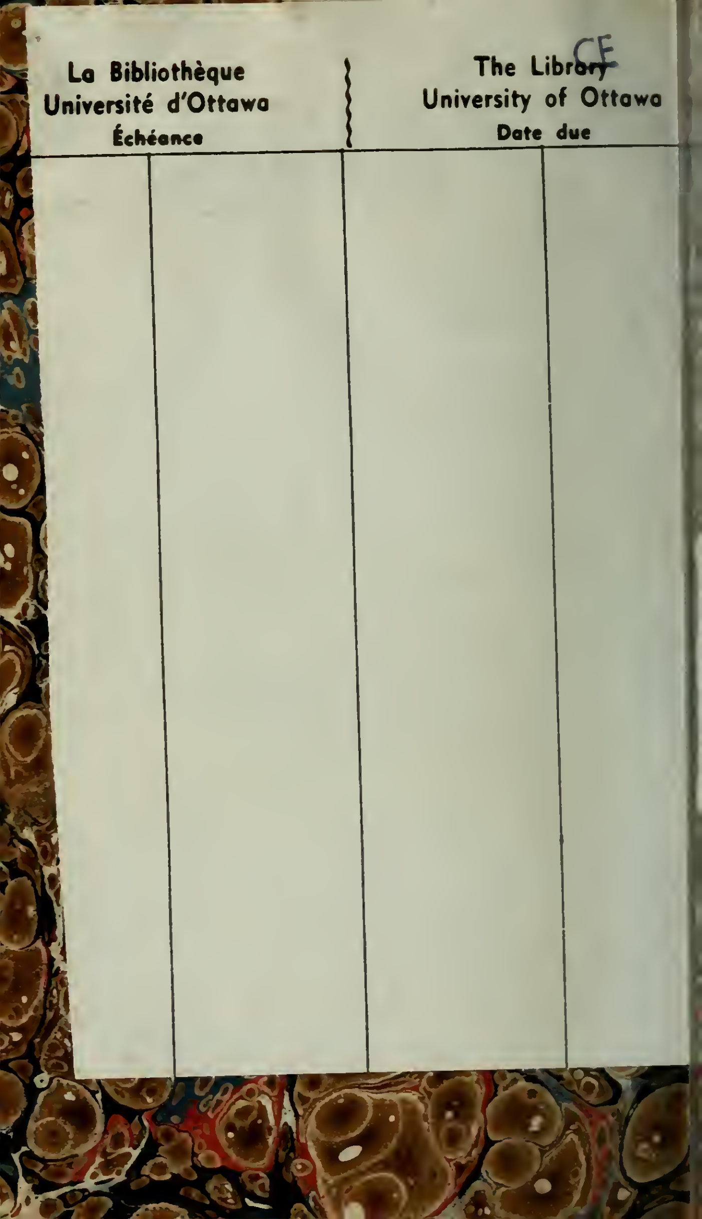
TABLE

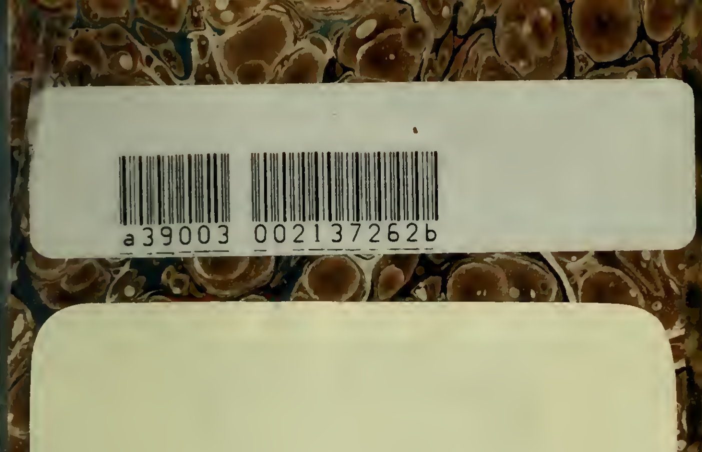
DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

CHAP. I.	On arrive enfin à Pithiviers.	1
II.	La Noce.	7
III.	Le régiment se forme.	72
IV.	Suite du précédent.	96
V.	Sophie d'Apremont et d'Oliban, d'Orville et Agathe.	114
VI.	A vos moutons, à vos moutons, dit Bartholin à M. Guillaume.	150
VII.	L'enquête. L'enlèvement.	218
VIII.	Le dénouement, bon ou mauvais	246








a39003 002137262b

